

HENRI SCHALLER

Carnet de route
d'un
Voyage en Terre Sainte
en avion



Voyage d'études et pèlerinage
par les soins d'Air-Trafic

Transworld
Charter
Zurich

Avril 1951

AVANT - PROPOS

Ces pages ne sont pas autre chose que le « tiré-à-part » de mes Impressions, jetées sur le bloc-notes au cours d'un voyage en Terre-Sainte organisé, pendant la deuxième quinzaine d'avril 1951, par les soins d'« Air-Trafic S. A. », « centrale pour la représentation de Compagnies de navigation aérienne » (Bahnhofstrasse 16 Zurich), en relation aussi avec la « Suisse-Air », sur les lignes de laquelle je voyage à demi-tarif comme membre du Registre fédéral de la Presse.

« Air-Trafic » et son directeur, d'une formidable énergie, ont bravement fait les choses. Notre « Trans-World Charter » a été bien gentil de nous emmener et ramener sans nous tuer ! Tant pis pour telle petite alerte à Chypre et tels accrocs à l'horaire ! Le bel oiseau d'acier nous a fait, souple et rapide, admirer de dessous l'azur un vaste et magnifique secteur de la belle nature de Dieu, toute de grandeur, de force et de poésie...

Quant à l'organisation spirituelle, il n'était dans notre groupe qu'une voix pour dire notre bonne fortune de posséder un guide de la valeur et compétence de M. le docteur Paul Haag, nouveau professeur de Théologie de la Faculté de Lucerne, ancien élève de Hautes Ecoles européennes et, surtout, du célèbre « Institut biblique de Jérusalem ».

D'emblée, il se révéla, pour ces voyages d'études, un cicerone de choix, par la clarté, la concision et la profondeur de ses explications historiques, archéologiques et exégétiques des Lieux-Saints, où il guidait ses... disciples, jeunes et vieux, catholiques et protestants.

Lecture faite du passage des Livres Saints en rapport avec les lieux où nous portions nos pas, il commentait avec une grande franchise de critique mais aussi avec un solide esprit de foi, permettant à chacun de faire de ce « voyage d'études » un pèlerinage ; précieux enrichissement d'âme qui ne vous quitte plus !

Dans la zone arabe comme dans la zone israélienne, ce furent des jours bénis, dont mes Notes ne peuvent ni ne veulent donner qu'un faible écho. Seul représentant de la presse suisse et reçu à ce titre à dîner avec les directeurs des douze quotidiens de Tel-Aviv, l'actuelle capitale de l'Etat d'Israël, j'ai trouvé légitime le vœu de nombre de mes compagnons de me voir consacrer quelques articles à l'heureuse Quinzaine qu'ensemble nous venions de vivre.

Pour ma part, je l'aurais vécue moins intensément si, au préalable, je ne l'avais préparée — il faut toujours préparer ses voyages — par un livre de l'abbé Paul Chatton, paru chez Fragnière à Fribourg en 1938, guide-manuel érudit pour un pèlerinage en Terre Sainte : « Aux Pays de la Bible ». Ses descriptions et commentaires me revenaient en mémoire dans toute leur belle ferveur et clarté.

Dès le surlendemain de mon retour j'ai commencé à publier, dans le quotidien jurassien « Le Pays », de Porrentruy, au fur et à mesure de la place disponible, mes Impressions. Mon Imprimeur a bien voulu faire le « tiré-à-part » que je me fais un plaisir d'offrir à mes anciens compagnons et compagnes de route aux « Pays de la Bible ».

Cette brochure comprend deux parties.

Dans la Ire j'évoque ce que j'appellerai les « Grandes Heures » de la Terre Sainte.

Dans la 2e partie, mes compagnons trouveront divers croquis de Palestine sous une rubrique bien connue du public jurassien : « Francs-Propos » où, depuis environ un quart de siècle, j'épinglé, chaque jour, un fait, un mot, une réflexion, pour en tirer quelque leçon utile, une philosophie pratique, sur le ton familial et fraternel.

Dans ces « Francs-Propos » de Palestine, mes compagnons de route me reconnaîtront avec le cœur que j'ai et l'esprit que je puis avoir, heureux toujours de rencontrer des hommes sincères et bons, décidés à croire, comme moi, à la maxime du philosophe :

« La bonne humeur est une puissance. »

En voyage surtout !

Au revoir..., sur terre, sur mer ou dans les airs !

Au paradis, en tout cas !

Le bon larron me donne confiance...

Porrentruy, juin 1951.

Henri SCHALLER.

PAR LES AIRS : DE SUISSE A LA CAPITALE DU ROI DE JORDANIE

I

Si le chrétien pouvait faire ses voyages d'après leur valeur hiérarchique, il devrait mettre en tête, après Rome, la Ville Eternelle, (où, pratiquement, vu les moyens actuels, tout le monde de chez nous peut aller une fois au moins dans sa vie), Jérusalem et les Lieux-Saints de Palestine.

Mais, ici aussi, « l'argent est le nerf de la guerre ».

Comment, dès lors, ne pas bénir le Ciel quand il offre une chance réduisant à sa plus simple expression la charge financière et vous permettant de partir aux Lieux-Saints !

J'y fus donc avec toute une liste de questions à examiner, en publiciste et en chrétien, guidé par un homme réunissant hautes qualités et hauts titres pour les explications scripturaires, exégétiques, archéologiques : le Dr Paul Haag, le nouveau et déjà éminent professeur à la Faculté de Théologie de Lucerne, ancien élève des Hautes Ecoles de Paris, de l'Institut Biblique de Jérusalem et autres savants parages où vraiment, il n'a pas perdu son temps.

C'est ainsi que le 14 avril 1951, prirent l'envol les Suisses du « voyage d'études » et, deux jours plus tard, un autre groupe de vingt-cinq, tous enfants de Dieu et disciples du Christ, pas tous de même Eglise, ecclésiastiques et laïcs, s'abandonnant, dès la première heure, à une parfaite fraternité : tel digne doyen de l'Eglise protestante, côtoyant un vénérable commissaire épiscopal du diocèse de Coire, tel savant docteur en philosophie du pays de Zwingli se liant aussitôt d'amitié avec un moine bénédictin. Heureuse et contagieuse cordialité entre tous.

Ce fut un Pèlerinage, certes, et combien riche en émotions profondes, que notre plume essayera, en quelques pages, d'exprimer simplement, laissant nos compagnons de voyage (après ces « Echos » que nous leur enverrons) relier maints livres admirables, dans toutes



Le groupe des Suisses du « Voyage d'études et pèlerinage », devant le grand oiseau d'acier...

langues, écrits par nos devanciers, pèlerins au Pays du Christ..., « beauté toujours ancienne et toujours nouvelle » : Jérusalem, Bethléem, Nazareth, tous les sites sacrés, sanctifiés par le Christ, sa Mère et ses apôtres...

Comme il restera vivant dans notre souvenir et dans notre âme le film de ces quinze jours où, grâce à la vitesse de l'avion pour les grandes traversées sous le ciel (et de l'auto pour les grandes randonnées sur terre ferme), en tant de pays, tant d'îles, tant de mers, tant de villes, tant de villages, tant de cultures, tant de déserts ! Zurich, Brindisi, Chypre, Beyrouth, Damas, puis le Mafra des aviateurs anglais, alliés du roi Abdallah de Transjordanie... et l'aérodrome de Tel - Aviv-Haïfa d'Israël. Et Athènes ! Et Rome, avant le dernier saut jusqu'à Cointrin-Genève...!

Toute cette chère vision revit devant mes yeux à l'heure où, les doigts sur le clavier de ma machine à écrire, je tente cette chose impossible : faire vivre à nos amis qui n'y furent pas, ce qu'on ne peut vivre que là-bas...

DES L'ENVOI, DES MERVEILLES

Mais reprenons notre Carnet de Route.

Dès son envol de Suisse, notre avion nous montrait, une fois de plus dans notre vie, les merveilles que Dieu a mises dans sa création, que l'homme comprend

si mal : vastes régions qui semblent multiplier la lumière au fur et à mesure qu'on marche vers le Proche-Orient, choisi par Dieu pour le Berceau de son Fils fait homme pour sauver les hommes et leur apprendre à aimer....

Notre propre pays, quelle merveille, vu d'en haut !

Plaines et vallées, Cimes des Alpes, dominées par la majesté du Cervin, glaciers historiques, passion des touristes !

Déjà nous survolons l'Italie. Par le hublot, mon regard plonge sur les villes et villages du « bel paese », sur les prés et les champs, sur les vignes et rizières, sur toute cette terre dont la culture fait honneur au travail de ce peuple, auquel nous sommes heureux de rendre, une fois de plus, un hommage sincère, celui de tous nos pèlerins de Rome en l'Année Sainte.

Pourquoi faut-il que quelques-uns de nos compagnons et de nos compagnes d'avion n'aient rien connu de ce festin des yeux, incapables de chanter avec nous l'hymne d'admiration au Créateur pour ces merveilles : « Benedicite omnia opera Domini Domino.... » ! Mal étrange et capricieux, « le mal de l'air », frère du « mal de mer »...!

*

Nous voici faisant escale à Brindisi, tout au bout de la botte italienne.

Brindisi, qui vit mourir le bon Virgile, chantre de la nature ! Blessée par la guerre ! On y devine d'emblée un standard de vie au-dessous du normal, pour ce peuple dans les banlieues les plus proches de l'aéroport, terrain propice aux appels du communisme. Hostilité envers l'Eglise ? Non pas, semble-t-il. C'est en pleine liberté, respecté de tous, que circule ce Frère en robe de moine, muni de son sac de grosse toile qu'il ouvre devant les passants. Il nous prend pour des Américains et gens à monnaie plus forte que la lire, si bien qu'il nous demande en anglais :

— « Pour nos pauvres vieux... »

Mais quand vous le suivez dans son anglais pour l'interroger sur les choses et les gens de Brindisi, c'est lui qui ne vous suit plus, heureux de vous voir

continuer le dialogue en italien ! Et cela s'acheva par un véritable couplet de « Grazie mille » lorsque le bon docteur Chr., de Bâle, eut glissé dans le sac du moine, un billet suisse : « Je ferai bien le change », assura, d'un air entendu, le Frate....

Le pauvre volontaire avait rencontré le bon riche.

Mais combien de bons riches ne faudrait-il pas pour soulager tant de pauvres....!

Il était une heure de l'après-midi. Des hommes, des femmes, des enfants allaient ou retournaient au labeur des champs, à pied, sur carriole ou à dos de baudet. Combien avaient diné à leur faim ?...

Et quand c'est ainsi tous les jours ! On sait que le gouvernement de Rome étudie attentivement le problème économique et social, notamment pour l'Italie du sud où des troubles ont souvent éclaté. Mais il faudrait faire vite et le problème est quasi surhumain pour faire face à tout et partout dans un pays pauvre d'avance, ruiné par la guerre, amputé de fertiles colonies indispensables pour écouler le trop-plein de la population.

Toutes ces considérations et réflexions avaient mis un peu de mélancolie dans nos âmes au moment où sonna le départ de l'avion qui nous réservait un bon dîner à « l'anglaise », servi par l'aimable et habile stewardess, alors que nous survolions derechef la mer, cinglant vers Chypre, où nous devons passer la nuit...

DANS LE CIEL DE LA GRECE ILLUSTRE ET PITTORESQUE

Laissant à notre droite la Sicile et la Tunisie, reluquant, de loin, la prestigieuse Egypte, sacrifiée dans le programme, nous pourrions repaître nos yeux du panorama de la vieille Grèce historique et classique dont, au retour, nous toucherons le sol.

Notre expédition étant composée presque exclusivement d'intellectuels, ayant étudié le grec et l'histoire de la Grèce, jadis maîtresse du monde, et connaissant ses artistes et orateurs,

toute une foule de souvenirs et d'évocations envahit notre mémoire et hante notre imagination.

On aurait voulu s'asseoir sur les ailes de l'avion pour tout voir de ces mers, de ces îlots, de ces montagnes, quelques-unes fameuses dans l'histoire du passé, quelques-unes tragiques dans l'histoire du présent par la guerre mondiale, puis par l'effrayante guerre civile.

Du hublot étroit de l'avion, tous ceux qui ne redoutent pas le vertige des hautes plongées vers la terre, fixent leurs regards sur ces eaux, ces terres, ces villes chantées par les auteurs grecs, traduits dans nos collèges ! Et l'on est pris d'admiration à la pensée qu'un si petit pays, parce que servi par des hommes de génie, ait pu donner si longtemps le ton au monde pour les Lettres et les Arts, l'Eloquence et la Philosophie, même aux Romains assez forts, militairement, trop faibles, spirituellement, pour en faire leurs serviteurs et leurs esclaves, si bien que les vaincus restèrent, grâce à l'esprit, les maîtres des vainqueurs. C'est des descendants de ces hommes que le traître Markos voulait faire les vassaux du Kremlin.

Quelle joie de voir libre un tel pays, son Pinde, son Parnasse, son Acropole — devant lequel nous méditerons un instant au retour — son Canal de Corinthe et tous les secteurs de ce sol, dont aucun n'est sans gloire ! On reste rêveur sur les heurs et malheurs des cités, sur la caducité de la gloire, mais la Grèce vous confirme dans cette vérité qu'un peuple ne meurt pas, qui sait respecter son histoire !

A CHYPRE

Ce samedi, 14 avril, le crépuscule s'étendait sur tout ce secteur déjà oriental pour nous.

Le vent, un peu frisquet à Brindisi, avait, après cinq heures de course aérienne, fait place à une douce brise, quand notre avion, tout doucement, se posa sur l'aérodrome de **Nicosia**, capitale de l'île de Chypre, où nous passerons la nuit, pour repartir de bonne heure le lendemain, vers Jérusalem, par la zone transjordanienne, en pas-

sant par Mafra et Amman (l'ancienne Philadelphie) capitale du roi Abdallah, en guerre avec Israël.

Cette île de **Chypre** est, ce soir, un enchantement. Tout le groupe est du même avis : prendre le bon repas qui nous attend, faire un petit tour de ville dans le parfum des fleurs et la bigarrure de la foule toute dehors dès le coucher du soleil, puis s'abandonner à un reconfortant repos, pour être d'autant plus dispos pour le départ le lendemain, c'était là toute notre ambition.

Mais même en logeant dans un hôtel moderne comme le « Nicosia-Palace » — nom plus ronflant que la chose — où l'organisation de notre équipe avait choisi nos quartiers, même fatigué, vous pouvez voir le sommeil fuir vos paupières. Dans un local voisin, les heureux convives d'un souper de noces semblaient engagés dans un pari à qui chanterait le plus fort !

-- Mais, me disais-je, comment ne pas subir de bon cœur le recul du sommeil quand tout ce bruit est l'explosion de cœurs heureux autour d'un jeune couple ?

Il semblait vraiment mériter cette fête. Une fête qui ne manqua pas de m'édifier lorsque, vers minuit, aux adieux, mon oreille perçut nettement, dans un refrain répété, le nom de Jésus et du Christ, ces convives implorant la bénédiction de Dieu pour les jeunes mariés, en un grec moderne, qui n'a presque plus rien de commun — surtout pour la prononciation — avec le grec classique de nos balbutiements de jadis !

C'est sous le charme et la bénédiction du nom de Dieu évoqué par ces gens, que le pèlerin s'endormit, remerciant le Ciel d'avoir découvert, chez ces orthodoxes, cette note religieuse par laquelle maints convives de chez nous se gêneraient de clôturer un souper de noces...!

★

Dès avant cinq heures, au Nicosia-Palace, le téléphone de chambre sur la table de nuit crépitait à nos oreilles : debout !

On se lave, on fait sa toilette, le car nous emmène à l'aérodrome, et bien-



Un instantané qui montre l'auteur de ce « Carnet de Route », au centre, tête nue et souriant à ses lecteurs...

tôt le moteur ronfle, les hélices tournent, la machine avance sur la piste, cent, deux cents, trois cents mètres, prend son élan et... ouf ! va s'élever dans les airs...

• Stop ! Le capitaine ramène au ciment son grand oiseau... qui a du plomb dans l'aile !...

Qu'est-ce que ce bruit léger, subtil, imperceptible au profane, mais qui frappe la fine oreille de l'ingénieur de l'avion ? « La prudence est la mère de la sûreté », pour partir en voyage, surtout dans un « train » qui ne roule pas sur les rails et vous livre, tous, sans partage, à la chance ou malchance...!

— Quelque chose d'anormal, annonce le capitaine ! On va voir, contrôler, chercher.

— Cela durera longtemps... ?

— Le « moins longtemps possible » !

Cela peut signifier des heures !

Mais chacun est d'accord de sacrifier tout le temps qu'on voudra, trop heureux de la grâce que nous fait le Ciel d'avoir révélé à temps... l'anormal aux hommes du métier... Ils se mirent aussitôt à l'œuvre, les yeux, les mains, les sondes autour du cœur du gros oiseau qui nous reprendra « dès que possible » sur ses ailes...

Ils eurent bientôt découvert — je ne sais comment expliquer techniquement — la cause de la « panne » : un aérateur-réfrigérateur quelque peu embarrassé..!

Ceux-là ont toujours raison qui, en voyage surtout, prennent le bon côté des ennuis et imprévus !

— Vous en avez bien pour quelques heures, avons-nous dit à ces hommes, autour de leur machine.

— Probablement, répondirent-ils, philosophiquement...

Nous en savions assez pour prendre aussitôt la seule résolution pratique : téléphoner à la capitale d'envoyer d'urgence l'autocar pour nous transporter derechef dans la belle ville où nous avions dormi, à quelques lieues de l'aérodrome.

Ainsi dit, ainsi fait.

Pendant que nos pilotes suaient sous leur moteur, au milieu de la piste, là-bas, nous arrivions à Nicosia. Nous nous informions sur l'existence d'une église catholique-romaine. On nous indiqua l'église de la Sainte Famille, des Pères franciscains. Nous y avons vécu une émouvante messe dialoguée, prêtres et laïcs du groupe, répondant aux prières du célébrant. Le Gloria, le Credo en chœur, des cantiques populaires, des prières communes : ce fut une heure qui remplit nos âmes de la plus radieuse confiance pour continuer notre route.

Dieu premier servi — nos compagnons protestants eurent un culte tout près —, il nous restait deux à trois heures, que nous changeâmes aussitôt en une instructive tournée touristique, en voiture, aux places et monuments historiques de cette Chypre qui joua un rôle si important au temps des Croisés.

Lors de leurs héroïques équipées pour la libération du Sépulcre du Christ, ils y construisirent forteresses et églises, aujourd'hui en mains étrangères, voire musulmanes ! Telle leur belle église gothique changée en une mosquée où nous avons fait une brève visite, déchassés, comme le veut la loi de Mahomet quand on entre dans un temple de l'Islam ! En quoi ces gens nous donnent bien des leçons de respect de la Maison de Dieu....

Mais le signal arrive par téléphone : l'avion est en ordre ; on peut lui confier sa vie et prendre l'envol ! Vite à l'aérodrome...

C'est presque à regret qu'on quitte cette capitale évocatrice de tant de hauts faits de l'histoire, siège antique

du royaume chrétien, gouverné par la Maison de Lusignan, évoqué plus d'une fois en Terre Sainte devant d'autres monuments !

Nous disons adieu à cette île fertile, plantée de vignes, de bananiers, de figuiers, d'orangers et où un habitant m'a dit, le soir, à l'hôtel, combien les

Cypriotes envient les Suisses : « On est libre chez vous » !

C'était faire allusion au mouvement qui s'affirme, tendant à rendre la Chypre à la Grèce, ce qui ne va pas à l'Angleterre, à laquelle, en 1878, la Turquie a cédé l'ancienne Place forte des Croisés et de leurs vaillants chefs...

I. En zone transjordanienne

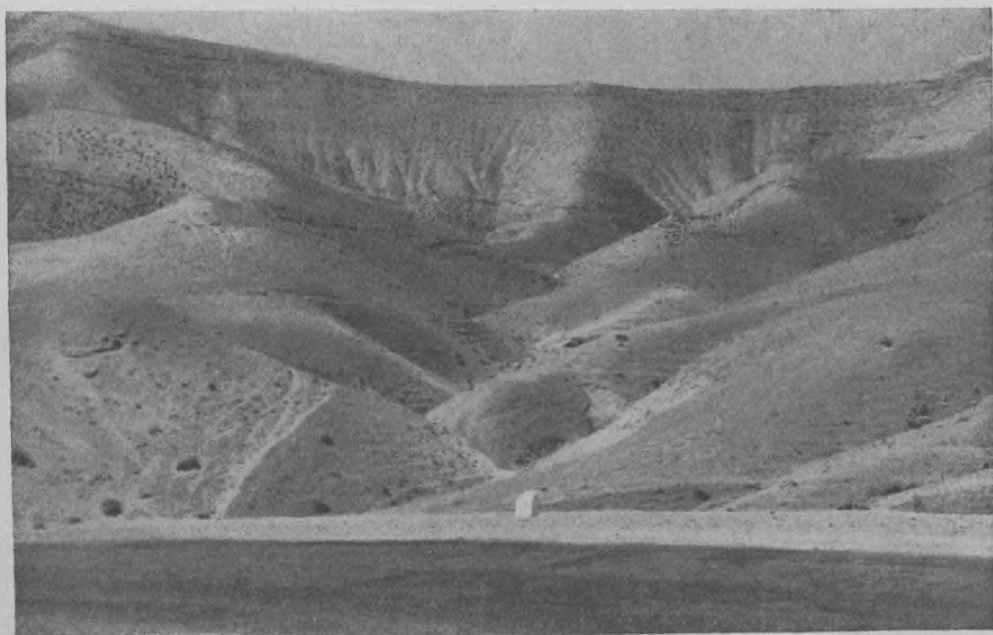
SUR LA TRANSJORDANIE DU ROI

Il est passé midi. On reprend son vol....

Voilà bientôt à nos pieds Beyrouth, Damas, toute la féerie de ces terres et de ces mers, dans l'éclatante lumière d'un printemps qui, là-bas, est déjà l'été, maintes cultures étant déjà rentrées...

Quel contraste entre le Liban, d'une part, et le secteur de Syrie que nous venons de survoler, à basse altitude, et, d'autre part, la Transjordanie, dans laquelle nous nous engageons ! Il faut l'avion pour se rendre compte de cette antithèse entre la fertilité de tout à l'heure et l'aridité qui maintenant s'étend sous nos yeux.

Pour raisons de formalité — n'oublions pas que nous entrons dans un



Impressionnants et immenses paysages désertiques, tout de sable, tels que le voyageur en avion les aperçoit — désert syro-judaïque, etc. — frappant contraste avec les richesses du Liban et de Damas dont la randonnée aérienne nous a révélé la vie et la beauté

pays en état d'armistice, fusil au pied — notre organisation avait prévu l'entrée en Terre Sainte côté transjordanien, par un aérodrome arabe: **Mafra**, vaste aérodrome militaire aux mains des Anglais, alliés du roi Abdallah de Transjordanie.

C'est à ce titre que les aviateurs anglais montent la garde au milieu de cette immense plaine de sable, où ils ont dressé leurs tentes.

*

Ils nous font l'accueil le plus charmant. Comme nous devons attendre assez longtemps le convoi des autos qui nous emmèneront sur la terre ferme, et qu'il nous serait très désagréable de rester sans abri, à cause non seulement du soleil, mais encore du vent qui, à tout instant, souffle le sable dans les yeux, le Commandement britannique nous offre gentiment la grande tente-cantine et met à notre disposition — sans nous exploiter, nullement — les boissons qui nous désaltèrent : thé, café, soda... Suisses et Anglais deviennent bientôt bons amis, car plusieurs d'entre nous possèdent assez l'anglais pour lier conversation avec ces officiers et soldats. Nous n'avons pu obtenir beaucoup de confidences sur la guerre entre Juifs et Arabes (ceux-ci soutenus par Londres de par un ancien traité).

Ce n'est pas rien de monter ainsi la garde dans un camp d'aviation en plein désert, privé de tout ce que la civilisation apporte de confort et dont on ne se rend compte qu'à l'heure où l'on en est privé !

— Il y a deux ans que je suis aviateur ici, après l'avoir été dans la Guerre d'Europe, m'a dit un de ces braves, petit de taille, mais intelligent, débrouillard et, surtout, dévoué...

Il le reconnaît, c'est dur, ce métier-là, dans de telles conditions, mais une bonne nouvelle : il va bientôt rentrer dans son foyer, à Londres, avec un sien camarade, son émule en bravoure pendant la guerre, comme en gentillesse pour nous servir le thé et le reste ; les deux auront, dans la métropole, un poste qui leur sourit, « à moins que... », ajouta-t-il...

Eh ! oui, chez eux aussi, vous en-

tendez le grand... sous-entendu : est-ce que va recommencer la guerre entre Juifs et Arabes, et la... Grande Guerre entre les peuples ?

On en était là de ces propos, autour d'une tasse de thé, lorsqu'un coup de vent du désert risqua d'emporter la vaste tente et nous avec...! Le sable nous tombait dessus de tous les côtés !

On se brossait, on se frottait les yeux, on se nettoyait les oreilles, on secouait ses habits pour se... dessabler lorsqu'apparurent les bonnes autos venant de la capitale de Transjordanie, **Amman...**, pour nous y conduire, nous faire voir le palais du roi et prendre, au Grand Hôtel « Philadelphia », un goûter dont le thé britannique, sous la tente, avait été l'agréable apéritif..

C'est plus de soixante-dix kilomètres que nous ferons, dans le sable, parfois dans des secteurs rocailleux, traversant ici et là une localité égarée dans cette solitude, parce que, par hasard, il y a de l'eau et qu'en Orient « l'eau appelle l'homme ». Dès qu'il trouve l'eau, il plante sa tente, construit sa maison, se débrouille on ne sait comment, privé de cent choses devenues, pour nous, des besoins et des... servitudes dont eux se passent allégrement.

Si désolée qu'elle soit, cette longue route du désert arabo-syrien de Mafra à Amman — route merveilleusement construite et entretenue, comme toutes les routes créées par les Anglais en Orient et en Palestine — ne manque pas d'intérêt ni même de quelques gracieuses variantes dans son aspect stérile et désertique.

Enchantés de cette randonnée, nous arrivons dans la capitale **Amman**, l'antique cité des Ammonites, contre lesquels le peuple juif était souvent en guerre.

C'est dans cette ville que le roi David, un instant égaré par sa passion, fit tuer son vaillant capitaine Urie, le faisant placer au premier rang du combat, pour l'exposer plus sûrement à la mort et lui prendre ainsi sa femme Bethsabée !

Sans être une grande ville, l'**Amman** du roi Abdallah a vraiment allure de capitale, dominée par le grand palais royal, riche de beaux hôtels. Construi-

te sur le flanc de deux montagnes qui se rejoignent, elle est d'un rare pittoresque, avec des rues plus étagées et

accidentées que Neuchâtel, Lausanne ou n'importe quelle ville ou bourgade de chez nous...

II. Dans la zone arabe des Lieux-Saints

A JERICHO

Oasis au milieu des sables, cette belle ville vous renvoie dans le sable et le roc dès que vous l'avez quittée... avec, ici ou là, quelque îlot plus fertile, jusqu'à l'heure où après quelque soixante-dix kilomètres de course, votre voiture vous dépose à **Jéricho**, elle aussi oasis de culture et d'assez riant fraîcheur ! C'est qu'il y a de **l'eau**, même une eau dite miraculeuse : la Fontaine d'Elisée le prophète...

C'est par un très doux crépuscule que nous entrons dans la ville où le Seigneur porta ses pas, son Message et ses miracles.

Mais quelle différence entre la Jéricho du temps du Christ et celle d'aujourd'hui. C'est dans un tout moderne grand hôtel, au « Winter-Palace », que notre organisation nous logera cette nuit... Et les bons Pères franciscains, qui nous ouvriront le lendemain matin leur église pour une messe dialoguée, me diront, à la sortie, combien le ministère, ici, doit être varié et adapté pour toucher efficacement les âmes : il y a un tel contraste entre les chrétiens arabes et les nombreux chrétiens étrangers, en séjour dans cette cité, devenue, en bonne partie, un lieu de villégiature.

Ce qui intéresse notre groupe d'études et de pèlerinage, c'est le contact que le Sauveur a eu lui-même avec cette ville de Jéricho.

Mais, au fait, n'y eut-il pas trois Jéricho ?

Consultons l'histoire et notons !

Le village Er-Riha se décore du nom pompeux de « Jéricho moderne ». La Jéricho chananéenne, qui tomba sous les trompettes de Josué, se trouve au pied du Mont de la Quarantaine. La Jéricho d'Hérode le Grand (l'Hérode des

Mages et des Innocents) est à 2 kilomètres au sud de la primitive et à deux kilomètres à l'ouest de l'actuelle. Donc trois Jéricho !

Dans la Jéricho d'Hérode, les bois de sycomores et de palmiers, les théâtres et le cirque, ses fêtes et le vin étaient appréciés des commerçants, soldats, promeneurs, viveurs qui allaient et venaient entre Jérusalem et la Transjordanie.

Mais Jéricho voyait aussi les pèlerins de Galilée allant aux fêtes du Temple en évitant l'hostile Samarie. C'est dans une de ces circonstances que Jéricho vit « le Prophète de Nazareth » qui fit son entrée en ville en guérissant un aveugle et cria à Zachée, monté sur l'arbre : « Zachée, descends, je vais loger chez toi ».

Voici la Fontaine d'Elisée. Notre guide, le Dr Haag, ouvre sa Bible et lit à haute voix :

« Un jour, les gens de Jéricho dirent à Elisée : Les eaux sont mauvaises et le pays est stérile. Il dit : Apportez-moi une écuelle neuve et mettez-y du sel... Il alla vers la source des eaux et, y ayant jeté du sel, il dit : Ainsi parle Yahweh : J'assainis les eaux ; il n'en proviendra plus ni mort, ni stérilité. Et les eaux furent assainies jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Elisée avait dite » (IV Rois, II, 19-22).

La voici, cette Fontaine d'Elisée, au pied oriental de la Jéricho chananéenne. C'est une vasque de 30 mètres sur 10 environ. Ombragée de tamaris, elle renouvelle la fraîcheur relative du Jourdain, tout voisin. Et comme au temps du Christ, les femmes vont puiser l'eau et portent, impeccables, la lourde cruche sur la tête.

Un peu de courage pour gravir le terre tout voisin et aller étudier les ruines de la Jéricho chananéenne ou de

Josué. C'était une toute petite ville qui couvrait, du nord-est au sud-ouest, un ovale de quatre hectares seulement, et mesurait 320 mètres sur 160. Mais elle s'entourait de deux murailles concentriques et formidables, laissant entre elles un intervalle de 4 à 5 mètres. Le rempart extérieur avait 2 mètres d'épaisseur, et l'intérieur 4. La Bible dit très bien que les murs s'écroulèrent (Josué, VI, 20) et que les fils d'Israël incendièrent la ville (Jos., VI, 24). Or, dans l'écroulement des enceintes et les débris qui en comblent l'intervalle, on trouve des traces nettement visibles d'un feu intense : masse de briques rougies, pierres éclatées, bois carbonisés, monceaux de cendres.

On trouve encore les traces d'un rempart qui encerclait toute la base de la colline et renfermait aussi la source d'Elisée.

Josué avait défendu la reconstruction de la ville et maudit quiconque l'essayerait (Jos. VI, 26).

Notre guide, le Dr Haag, nous montre sur la montagne de l'ouest, si proche, à mi-hauteur, un pittoresque monastère suspendu au rocher. Une ancienne tradition y ferait surtout véné-

rer le jeûne et les tentations du Christ. Cette montagne s'appelle la « Quarantaine ».

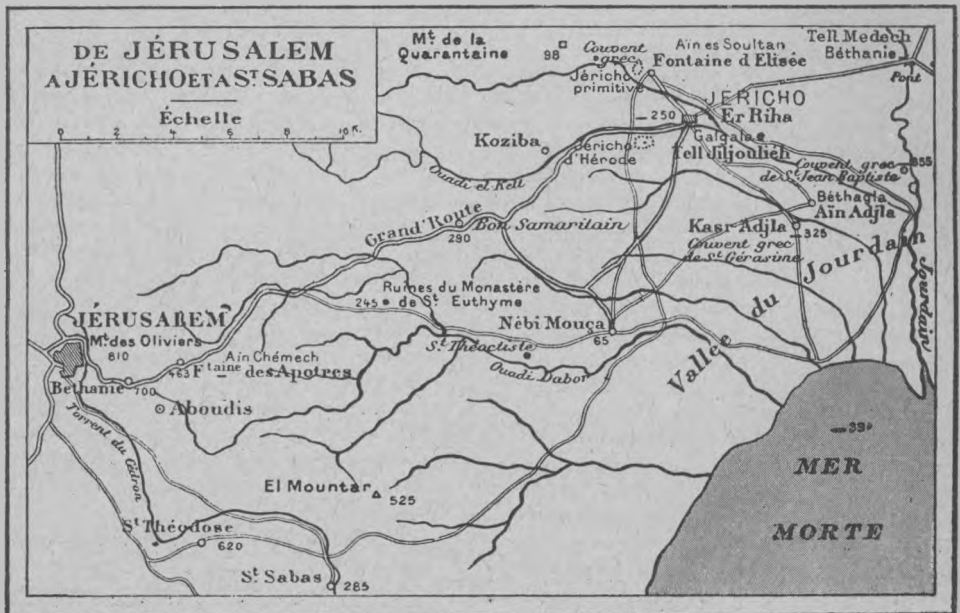
EN PASSANT PRES D'UN CAMP DE REFUGIES ARABES

Hélas ! le temps nous manque. Nous avons hâte d'entrer à Jérusalem.

Mais pourquoi faut-il qu'à la sortie de Jéricho, alors que dans nos confortables voitures américaines nous roulons, dans la direction de la Ville Sainte en passant vers la Mer Morte, nos yeux soient frappés et nos cœurs attristés par ce lamentable spectacle dans un secteur proche de la ville et qui est derechef devenu le désert ? C'est un vaste camp d'Arabes réfugiés, qui ont dû fuir la Palestine, victime de la guerre arabo-israélienne. Ils ont planté des tentes de fortune et vivent, au jour le jour, aidés de la Croix-Rouge.

Triste vision des victimes de la guerre, des familles qu'elle traque ou détruit !

Pour peu on féliciterait ces gens d'être... fatalistes, à la mode des fils de Mahomet ! On est, en effet, frappé de



leur calmé au milieu d'une épreuve qui ferait des Européens des impatients et des révoltés. Ces hommes devant leur misérable tente nous regardent passer sans haine et sans curiosité. A l'un d'eux, qui montre des dents aurifiées et à qui un confrère ose demander s'il y a un dentiste dans le camp, il répond : « Avant la guerre j'étais, en Palestine, un homme bien..., mais j'ai dû tout quitter »

Malheureux aujourd'hui, il ne s'en révolte pas, du moins apparemment... Mais, en Orient, si l'explosion mijote longtemps, elle peut éclater d'autant plus brutalement.

Des femmes passent près de nos voitures allant chercher l'eau ou revenant de la Source, calmes, dignes, droites, majestueuses quelques-unes, d'un pas mesuré, col tendu sous la pesante jarre d'eau fraîche.

Aux heures marquées, elles feront avec leurs maris, leurs fils et leurs filles, la prière à Mahomet, sans se gêner de personne !

O indéchiffrable Orient....

A LA MER MORTE

Notre itinéraire nous conduit de Jéricho vers un site qu'aucun pèlerin ne manque d'aller voir : la **Mer Morte**. Une lieue avant d'arriver, c'est comme si vous sentiez l'approche de cette « mer » à nulle autre pareille et dont la première particularité est de ne permettre à aucun être vivant de vivre dans ses eaux. A environ trois cents mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, elle est le réservoir où vient se jeter le Jourdain après avoir rempli la Mer de Tibériade et d'où il ne ressort pas. Que deviennent donc les six millions de tonnes d'eau qu'apporte chaque jour le fleuve ? Pourquoi la vallée ne s'inonde-t-elle pas ? Parce que la chaleur évapore le trop-plein et maintient un niveau constant, à peine élevé de deux mètres en hiver.

Sans écoulement, cette mer s'imprègne des gîtes salins qu'elle baigne à la base du mont de Sodome. Telle est la salure, que la Vulgate appelle ce lac la « Mer Salée » et que l'évaporation couvre le rivage d'efflorescences salines.



La route de Jéricho à Jérusalem : un des aspects de ce chemin fameux qui, après un secteur de sable désertique, entre dans les rochers où se cachèrent les voleurs qui assaillirent le voyageur de la scène biblique

Il y aurait dans ces eaux des chlorures et des bromures de magnésium qui empêchent tout être organisé d'y vivre. De là, le nom de « Mer Morte ».

— Mais ce n'est pas aller à la mort que de se baigner dans la Mer Morte, se sont dit quelques-uns de nos compagnons, et des plus graves, tel le vénérable «Dekan» Thurneysen de l'Eglise protestante. Et les voilà plongeant dans l'eau la plus salée du monde. Si attentifs qu'ils aient été à tenir bouche close pour ne rien avaler de cette âcre boisson — raison pour laquelle la plupart de ces messieurs et de ces dames se contentèrent d'un bain de pieds — une goutte ou l'autre entra dans le gosier... Si bien qu'on vit, tout de suite après le bain, le bon Docteur Chr. de Bâle, savant chimiste, se gargariser philosophiquement avec de l'eau douce dont une maison du voisinage — isolée sur ces bords inhabités — lui fit charitablement cadeau sans lui « garantir » de chasser l'intolérable goût de sel et de bitume qui vous empoisonne la bouche. Cette Mer Morte a des eaux si lourdes que

vous ne pouvez vous noyer. La nature les a si salées et « bitumées » qu'elles risquent de vous empoisonner...

LA ROUTE DU BON SAMARITAIN

Nous abandonnons à son sort cette mer si calme en même temps que si hostile à la vie, pour diriger nos voitures sur la route de Jéricho à Jérusalem...!

La voici donc cette route, elle aussi, pittoresque, montant dans des encassements de rochers qui rappellent certains secteurs des gorges de Moutier. Elle évoque surtout « l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho ». Notre Seigneur a bien situé son drame. Ce ne sont que pics, dômes, masses tourmentées, crevasses qui s'enfoncent. Songez au malheureux tombé aux mains des brigands. Représentez-vous le bouc émissaire fuyant éperdu dans ces dédales, plus meurtri des coups reçus que des péchés d'Israël... !

Le voyage de l'homme tombé entre les mains des voleurs allait à l'inverse de notre itinéraire : nous allons, nous, de Jéricho à Jérusalem.

Route moderne et que grimpent sans peine et sans heurts nos machines. Aujourd'hui, la circulation est si intense, le mouvement si constant, l'appel strident des klaxons si fréquent qu'en fait de « voleurs » et de « brigands » vous ne rencontrez plus guère que les tenanciers de l'« Auberge du Bon Samaritain » qui vous assaillent à la mode des Arabes, tentant de vous persuader que vous avez soif, que vous ne pouvez continuer de vous considérer comme disciple du Christ si vous n'achetez quelques souvenirs se rapportant à sa vie terrestre, à ses voyages sur les routes de Judée et de Galilée, y compris la Route de Jéricho à Jérusalem !

Au demeurant s'il y avait le moindre danger sur cette route et dans ces gorges, un appel et aussitôt accourt la jeune équipe de soldats dûment armés... Que font-ils bien là ? Ce que font tous les soldats rencontrés en Transjordanie et en Israël. Ils sont de faction contre l'ennemi qui voudrait bouger. Or l'ennemi, pendant la guerre et l'armistice, c'est le Juif pour l'Arabe et l'Arabe pour le Juif... Non que l'hostilité se ma-

nifeste entre les gens du peuple dans les deux camps.. ! Mais on est sur pied de guerre... et l'on reste arme au pied et fusil chargé.

JERUSALEM

— En route pour Jérusalem, crient les hommes du volant...

D'un mouvement tous ont regagné les voitures ! Tout le groupe, ceux de mon Eglise et ceux de la Réforme, s'abandonnent à ce désir et à ce noble émoi de leurs âmes de fils et de filles de Celui qui nous a rachetés : Jérusalem ! Jérusalem !

Une grande, secrète émotion s'empara de nous tous quand, débouchant de la route aux parois rocheuses, nos voitures arrivèrent sur la crête d'où le regard embrasse d'un coup presque tout le panorama de la Ville et des Lieux-Saints devenus à jamais le centre de l'histoire.

— Jérusalem ! Jérusalem ! Jérusalem !

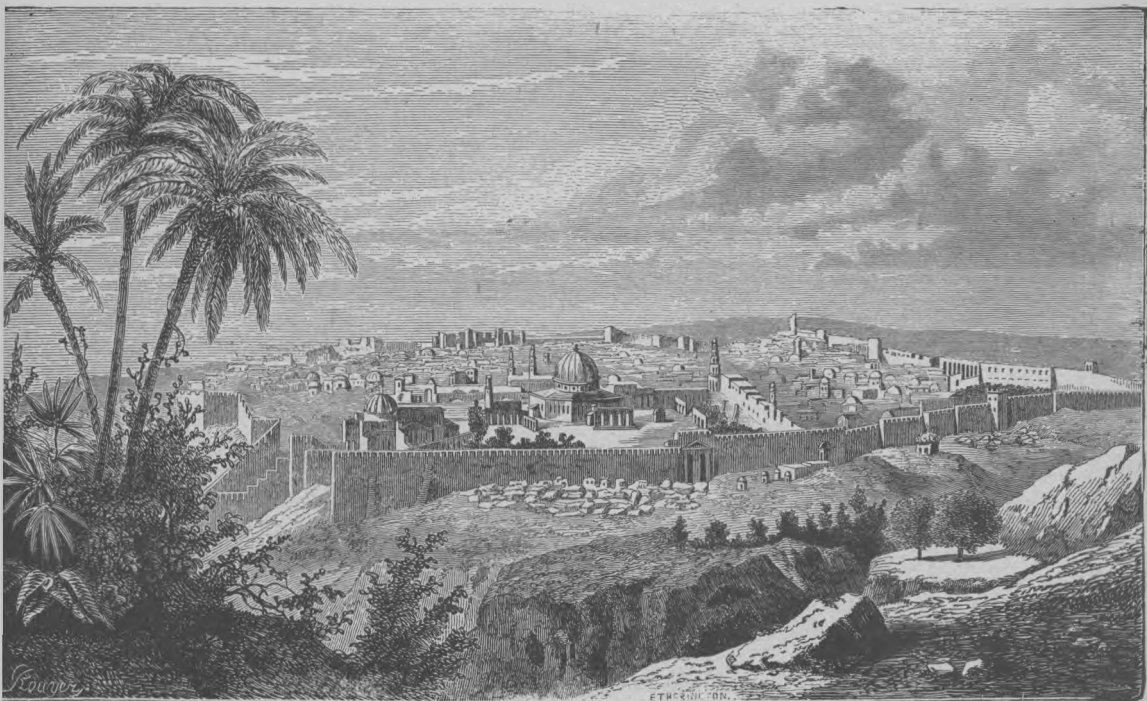
Ce cri sort spontanément de nos cœurs !

Le beau crépuscule de cet avril oriental couvrait de la féerie de ses teintes toute la Ville et le paysage. On aurait voulu s'arrêter longtemps à ce spectacle unique ! Le temps pressait. Chacun faisait le vœu d'arriver assez tôt pour trouver encore ouvert le Monument le plus sacré de cette Jérusalem qui en compte tant : le Sépulcre du Christ, pour la délivrance duquel S. Louis de France et les preux chevaliers partirent en héroïques Croisades... Vite quelques photos, — précieux souvenirs ! — et les voitures descendirent la crête pour gravir, à bonne allure, les rues qui serpentent sur le flanc de la Colline Sainte, monter, descendre, arriver, enfin, face à la Basilique : **Ad sanctum Sepulcrum !**

La Basilique était fermée !

Les soldats musulmans qui, depuis des siècles, montent — dignement du reste — la garde à la porte du Saint-Sépulcre et dont le lit de camp, pour la veillée de nuit, est visible à tous, venaient de tourner la clé.

Ce fut alors un des plus poignants



JERUSALEM

Cité de David, d'après une ancienne estampe. Vue d'ensemble qui rappellera aux pèlerins les grands secteurs de la Ville Sainte

instants de notre inoubliable quinzaine au pays du Christ.

— Chantons le chant que nous tous connaissons, le « Grosser Gott wir loben Dich » : « Grand Dieu nous te louons ! », proposa un homme du groupe.

A cette minute, de toutes ces poitrines, de tous ces cœurs, de toutes ces âmes monta, pieux, fervent, ému, émouvant, puissant, le « Grosser Gott wir loben Dich ! » Il n'y avait plus de différence d'Eglises : c'était le cri spontané de la foi, de l'amour, de la reconnaissance au Dieu grand et bon, au Christ.

Nous allions, le lendemain, à son Tombeau, toucher, de manière palpable et matérielle, la **Preuve Suprême de son amour pour les hommes...**

Nous entrions dans la phase proprement dite du pèlerinage aux Lieux-

Saints. Notre « Voyage d'études » prenait un caractère sacré qu'il gardera jusqu'au bout, avec notre savant guide, le professeur Dr Paul Haag.

Plus que les lèvres, ce furent les âmes qui prièrent, s'enrichissant des nouvelles données de la science biblique et archéologique et des réflexions mûries au fond de l'esprit, comme il arrive au chrétien vraiment travaillé par l'Esprit de Dieu, qui assure et le Don de Science et le Don de Piété, dans la Ville Sainte surtout.

POURQUOI LA VILLE SAINTE EN DEUX ZONES ?

Mais pourquoi faut-il que cette Ville soit **coupée en deux zones**, l'une juive, l'autre arabe, avec des frontières her-

métiquement fermées et farouchement gardées sur le sol même de la Cité ?

C'est ce qu'il me faut expliquer à mes lecteurs et lectrices qui l'ignoraient ou l'auraient oublié.

Tout le monde sait qu'il existe un **Etat d'Israël** — dont je dirai un mot plus précis plus tard, sur la foi de mes Notes, après l'interview avec la presse quotidienne de Tel-Aviv, qui m'invita à dîner —. Cet Etat d'Israël fut établi par la Proclamation d'Indépendance publiée par le Conseil Provisoire d'Etat en date du 14 mai 1948, à la veille du jour où prenait fin le Mandat britannique sur la Palestine.

L'établissement d'Israël réalisa une aspiration qui a toujours subsisté dans les cœurs des Juifs depuis la conquête de Jérusalem par la Rome Impériale, il y a près de 19 siècles.

A la suite de la conquête romaine, la majorité du peuple d'Israël fut chassée en exil, mais jamais les Juifs ne renoncèrent à l'espoir de leur retour final. Cet espoir fut maintenu, durant les longs siècles de l'exil, par les prières et les traditions, par des chants et des légendes. D'ailleurs la continuité d'une population juive en Palestine ne fut jamais complètement interrompue. Une communauté fidèle demeura toujours dans le pays, s'accrochant avec ténacité au sol natal. De plus, au cours des âges, il se trouva toujours des groupes de Diaspora, c'est-à-dire disséminés dans le monde, qui retournaient au pays de leurs ancêtres. Pour des générations sans nombre, aller à Jérusalem et vivre dans son enceinte représentait le bonheur suprême que la vie pouvait offrir, et, chaque fois que les circonstances le permettaient, il y eut des vagues de retour.

L'histoire du pays d'Israël au cours des 18 siècles qui suivirent la destruction de l'Etat Juif fut celle d'une province arriérée des Empires qui se succédèrent : les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Mameluks et les Turcs la dominèrent. Et nous avons vu, tout le long de notre voyage, dans les deux parties, les vestiges souvent grandioses de ces diverses civilisations et dominations.

Une ère nouvelle s'ouvrit en 1917-18, lors de la conquête du pays par l'armée britannique — dont faisait partie la Légion Juive — commandée par le général anglais Allenby, le constructeur des routes splendides de Transjordanie, parmi les sables désertiques où nos voitures ont roulé pendant des heures.

Cette conquête avait été précédée par la proclamation, le 2 novembre 1917, de la « Déclaration Balfour » par laquelle le Gouvernement britannique s'engageait à aider au rétablissement en Palestine d'un Foyer National pour le peuple juif. Depuis lors, la Palestine est redevenue une entité politique dans la vie du genre humain.

Cet événement capital fut suivi par 4 décades d'effort intensif de reconstruction de la part des Juifs dans ce pays. Vers la fin du XIXe siècle, l'attachement fervent du peuple juif à son foyer ancestral avait trouvé son expression dans la naissance du **mouvement sioniste**. Les années 1880-1890 virent de jeunes idéalistes, provenant de divers pays de l'Europe Orientale, émigrer en Palestine et y fonder un certain nombre de colonies agricoles.

En 1897, le Premier Congrès Sioniste, représentant les Juifs du monde entier, se réunit en Suisse, à Bâle et fonda l'Organisation Sioniste Mondiale. A sa tête se trouvait l'Israélite Théodore Herzl, un écrivain viennois distingué, qui, quelques années auparavant, avait préconisé l'établissement d'un Etat juif afin de résoudre le problème juif. Le but du mouvement sioniste était la création d'un **Foyer national juif** en Palestine, reconnu et garanti par la Loi internationale.

Au cours des vingt années qui suivirent, la colonisation agricole et l'activité culturelle juives connurent un développement significatif en Palestine. Un temps d'arrêt fut marqué au cours de la Première Guerre Mondiale, mais la **Déclaration Balfour** eut comme conséquence une nouvelle période de développement florissant. En 1922, la Grande-Bretagne accepta le Mandat sur la Palestine qui comportait la recommandation expresse de favoriser le développement d'un Foyer National Juif.

Ceci fut le commencement d'un vaste effort de reconstruction juive, qui au cours de trois décades révolutionna la vie sociale, économique et culturelle du pays.

Au cours de la Deuxième Guerre Mondiale les Juifs de Palestine prirent une part active à la lutte, et **30.000 volontaires Juifs** environ s'engagèrent dans les rangs des forces britanniques du Moyen-Orient. A la fin de la guerre l'avenir de la Palestine constitua l'objet de plusieurs enquêtes internationales.

Le 29 Novembre 1947, l'Assemblée Générale des Nations Unies adopta une résolution recommandant la liquidation du Mandat et l'adoption d'un projet de partage. Les Israéliens nous ont raconté comment les **Arabes** Palestiniens, aidés par des troupes irrégulières des Etats arabes voisins, lancèrent une attaque d'envergure contre la communauté juive de la Palestine et comment, dès que le Mandat prit fin, le 15 mai 1948, les armées des Etats arabes voisins envahirent le pays. C'est que les Arabes redoutaient de se voir réduits à rien dans un Etat d'Israël, dominé et commandé par les Juifs.

Ceux-ci déclarent pareille crainte sans fondement. Ils affirment que le peuple arabe habitant la Terre Sainte se montrait d'accord de vivre sous sceptre israélien comme c'est resté le cas pour la ville très arabe de Nazareth et autres localités.

« Mais la Ligue Arabe ne pouvait tolérer la main-mise politique et économique d'Israël sur tout le pays. Elle poussa les Arabes à une résistance qui, chez plusieurs Palestiniens, se fit sans conviction... », ainsi nous a-t-on déclaré en zone juive.

Les Juifs organisèrent une levée en masse et réussirent à repousser les envahisseurs.

La ville de **Jérusalem**, dont les habitants en leur écrasante majorité étaient des Juifs, fut entièrement coupée du reste du pays et sa population civile, soumise à un lourd bombardement par les forces transjordaniennes et égyptiennes résista malgré le manque de provisions et d'eau, à un siège qui ne fut levé que par l'effort des troupes juives avançant de l'Ouest. Au moment où la

première trêve fut signée, le 11 juin, à la suite de l'intervention des Nations Unies, l'Etat d'Israël, proclamé le 14 mai, se trouvait en possession d'une grande partie du pays. Les Arabes ayant refusé de prolonger la trêve les hostilités reprirent le 9 juillet ; elles durèrent 10 jours et eurent pour résultat l'occupation de villes et de régions importantes par les forces de l'Armée de Défense d'Israël. La deuxième trêve, signée le 19 juillet, fut remplacée dans la suite par des accords d'**armistice** conclus entre Israël et les Etats arabes, armistice qui dure encore.. pour combien de temps ?

*

Telle est la raison d'être de cette politique, si compliquée et pénible, des deux zones.

Nous nous y sommes pliés de bonne grâce, trop heureux de pouvoir parcourir librement presque tout le territoire, la Ville Sainte tout d'abord.

LA GRANDE VISITE : LE SAINT-SEPULCRE

Venons-en maintenant à ce qu'on peut décrire de la Grande Visite à la Relique la plus sacrée et la plus historique : le **Saint-Sépulcre**, dans lequel fut déposé le Christ dans le caveau de Joseph d'Arimathie.

De notre hôtel, qui porte le nom même d'« Hôtel de la Citadelle », reconstruction du palais d'Hérode le Grand, notre groupe descend la rue de Jaffa et de la Chaîne, puis la rue des Chrétiens, et enfin le large escalier, bordé de mendiants et de curieux, qui mène à la basilique. Au contour du couvent de saint Constantin, voici tout à coup la vieille façade des Croisés, mutilée et encore fleurie de sculptures.

Le portique que nous franchissons est à l'extrémité méridionale du transept. C'est donc une porte latérale, au sud, notre guide nous l'explique, et il faut le savoir pour orienter les lieux et comprendre cette basilique si compliquée. Devant nous, une plaque rectangulaire de marbre rouge, ornée de chandeliers et surmontée d'un baldaquin, avec

des lampes, trop nombreuses. C'est la **Pierre de l'Onction**, où Nicodème et Joseph d'Arimathie ont embaumé le divin cadavre le soir du Vendredi-Saint. A droite, assez près de la Pierre de l'Onction, un cube énorme flanqué de deux escaliers. C'est le Calvaire ainsi taillé et plaqué de marbre ; les escaliers conduisent à la chapelle qui le couronne.

En bas, un petit édicule, comme la sainte chapelle d'Einsiedeln, de marbre rouge et jaune, décoré de pilastres, de candélabres et de lampes suspendues, surmonté d'une balustrade et d'une coupole gréco-russe écrasée. Ce monument, peu impressionnant comme art, œuvre des Grecs, renferme pourtant la plus sainte Relique du monde : **le Sépulcre** du Sauveur.

Dans une première partie, la « Chapelle de l'ange », parce que là, un ange y parla aux saintes femmes le matin de Pâques. Au milieu, une stèle, où l'on vénère un fragment de la pierre roulée qui avait fermé le sépulcre et sur laquelle l'ange s'était assis. Au fond, une porte, très basse, donne accès dans la chambre funéraire proprement dite, où le Christ mort a reposé deux nuits et un jour. Ce divin tombeau et son vestibule ont été isolés de la colline dans laquelle ils étaient creusés. Nous sommes donc dans l'ancien jardin de Joseph d'Arimathie. Au sud-est, le Calvaire et la Pierre de l'Onction, au nord l'autel de Marie-Madeleine, où le Ressuscité lui apparut sous la forme d'un jardinier. A l'est, l'église continue, mais invisible : le



*Le groupe (avec quelques enfants arabes), à droite de l'entrée du Saint-Sépulcre. Instantané pris après le premier salut et le premier cantique, en commun, par tous les pèlerins, catholiques et protestants : « Grand Dieu nous te louons... »
« Grosser Gott wir loben Dich... »*

chœur des Grecs orthodoxes, construit dans la nef même, l'obstrue et ne laisse entre les parois de la basilique et le chœur qu'un long tunnel obscur.

*

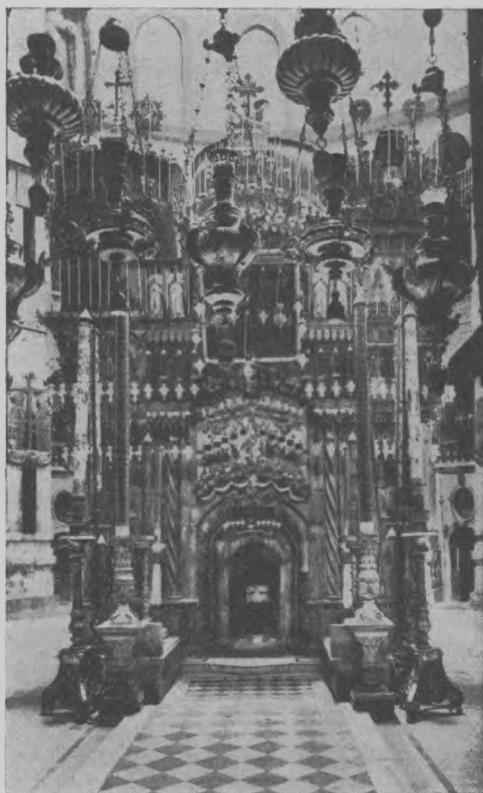
Lecture est faite, grave et lente, pour tout le groupe, de la Descente du Corps divin, de la Croix où le Christ, qui vient d'expirer, est déposé dans le caveau de famille de Joseph d'Arimatee, au jardin tout proche de ce courageux et loyal Israélite. L'âme toute saisie par le poignant récit du plus grand drame de l'histoire, dont dépend le salut ou la damnation spirituelle, sociale et politique du monde, notre chef de file nous invite à entrer, « sans vous y attarder, pour ne priver personne de cette grâce », dans l'édicule qui garde le sépulcre du Sauveur. Nous nous courbons sous l'entrée étroite et basse. L'émotion étreint nos cœurs ; des larmes secrètes mouillent nos yeux d'hommes quand nos mains palpent la pierre sacrée et que nos lèvres y déposent un baiser tout de foi et d'amour dont Dieu seul est témoin, les visiteurs ne pouvant entrer qu'un à un.

Mais l'émotion suprême, c'est le lendemain qu'elle envahira notre âme lorsque, faveur inestimable, pendant une demi-heure, la pierre sacrée sera au prêtre, à lui seul, pendant le divin Sacrifice sur ce tombeau qui n'est pas seulement pierre d'autel avec relique d'un martyr comme dans nos églises, mais le Tombeau même du Prince des Martyrs, du Christ-Dieu, la pierre que toucha la divine Victime dans le plus formidable Mystère d'amour et de pardon de la terre et du Ciel.

Précieuse basilique qui englobe les lieux les plus saints de l'histoire : le Sépulcre et le Calvaire.

Le sommet du Calvaire, terrain exhaussé dans la basilique même, est recouvert de dalles. Deux piliers le divisent en deux nef, latine-romaine au sud, grecque-orthodoxe au nord.

La partie latine-romaine comprend deux autels où chaque prêtre voudra célébrer, au moins une fois, pendant le séjour à Jérusalem : l'autel de la mise en croix et l'autel du « Stabat Mater



*LE SAINT-SEPULCRE
à l'intérieur de la Basilique, édicule
isolé, comme la Sainte-Chapelle à
Notre-Dame des Ermites*

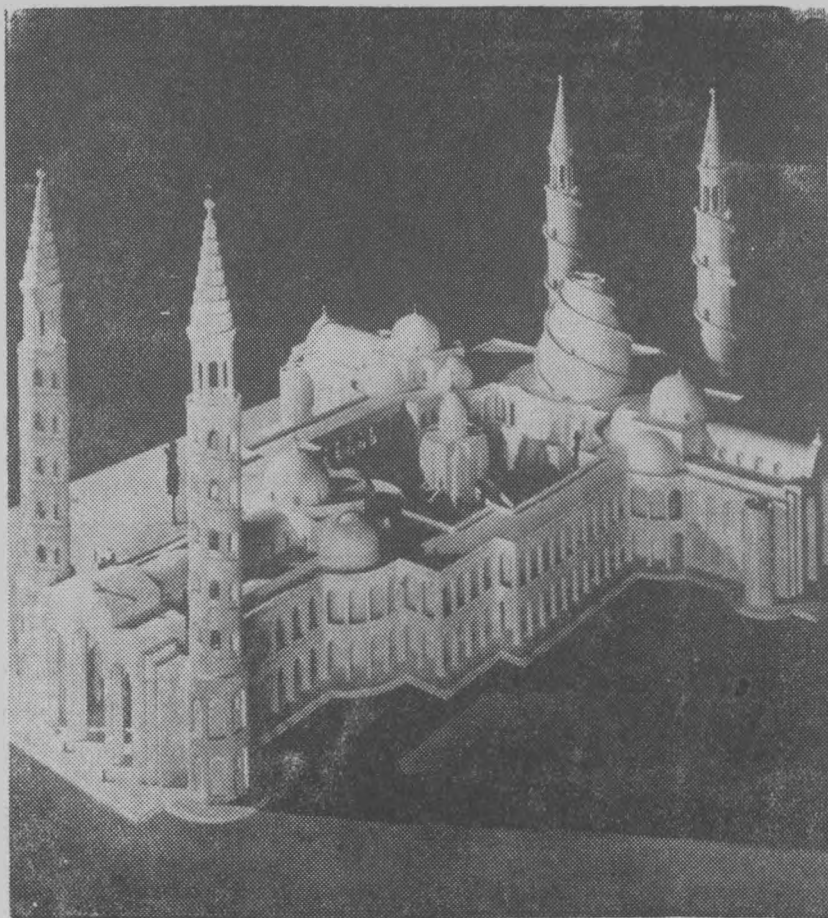
dolorosa », dédié à Notre-Dame de Compassion.

C'est dans la nef schismatique grecque que se trouve le terrain où la Croix fut plantée. Il y a un autel et, dessous, une ouverture du pavé correspond au trou du rocher. Chacun de nous va s'y incliner et vénérer ce lieu sacré : mais aucun prêtre catholique-romain ne pourra célébrer, à cet autel, jalousement gardé, qu'un « arrangement » antique entre les diverses confessions chrétiennes réserve aux orthodoxes. Une prière monte tout spontanément de l'âme pour que sonne l'heure de l'union et de l'unité de tous les chrétiens, qu'on voie, enfin, la réalisation de l'« ut sint unum » :

« qu'ils soient un », de la Prière du Sauveur et que cesse la division dont l'image affecte si douloureusement l'âme du pèlerin de Jérusalem, sous la voûte même de la Basilique du S. Sépulcre.

Il ne faut pas chercher en Terre Sainte l'art architectural et la beauté artistique qui font l'admiration des pè-

lerins et visiteurs de la Ville de Rome et des Cités de l'Italie chrétienne. La beauté est, ici, d'une autre nature et gît dans le sacré des lieux mêmes. Mais sans rêver au génie de Rome, on aurait pu faire mieux à Jérusalem ! Comment peut-on se contenter, à la basilique du S. Sépulcre, d'escaliers rudimentaires, abrupts, dangereux, où l'on



**PROJET POUR LA CONSTRUCTION D'UNE EGLISE DU SAINT SEPULCRE
A JERUSALEM**

Dans les milieux compétents de Terre Sainte on discute à fond le projet de Mgr Testa, délégué apostolique en Palestine, au sujet de la démolition de l'église actuelle du Saint Sépulcre — dont ces Notes disent le minable état — et son remplacement par une nouvelle basilique. On a sous les yeux un projet, qui tend à refléter le style oriental. Simple projet. Eglise à sept nefs

voit monter et descendre les fidèles agrippés à une grossière tige de fer pour empêcher les chutes, que les plus âgés et les moins agiles n'évitent pas toujours dans la pénombre.

Après tout, qu'importe, notre sensibilité européenne si l'âme a la certitude de se trouver sur le vrai théâtre de la Rédemption pour y puiser des forces nouvelles et se fortifier dans la Foi et l'Amour. Ne jamais trahir cette pensée vous saisit, vous console, vous élève et vous fait accepter le mystère de déficiences et contradictions dont est objet le Tombeau du Christ comme le fut, pendant sa vie terrestre et l'est encore après sa mort et sa résurrection, sa personne et l'Eglise qui le continue.

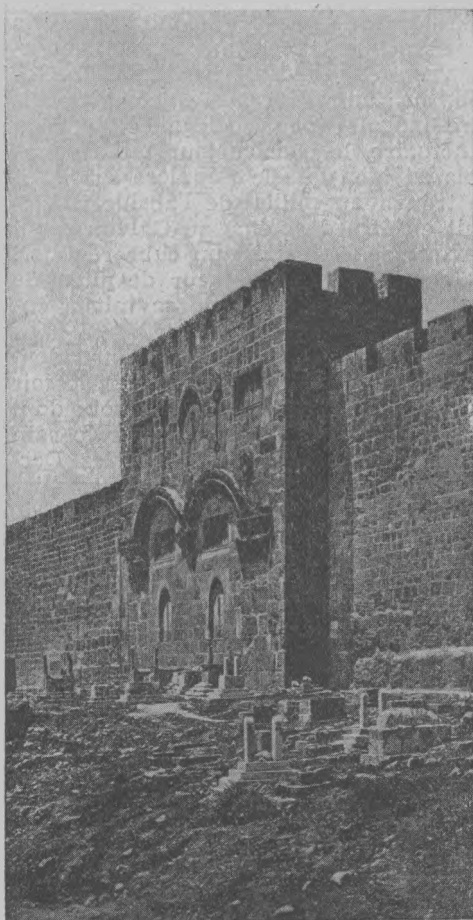
Averti au préalable, par ce bon guide qu'est l'abbé Paul Chatton, je découvre, dans une visite individuelle à la Basilique un détail qui devient un nouvel argument pour étayer le récit divin de l'Évangile.

A droite de l'autel schismatique de la Croix — dont je parlais tout à l'heure — se trouve une... **crevasse** à laquelle fait allusion le récit de la Passion : « Le voile du temple se déchira..., la terre trembla, les rochers se fendirent », (S. Matthieu, XXVII, 51). Elle déconcerte les géologues.

Une secousse sismique ordinaire aurait séparé les couches en suivant les veines qui les distinguent ; cette fente verticale, au contraire, traverse et brise les stratifications. Elle est donc anormale. D'autre part, elle fait des circuits si capricieux, et ses deux bords correspondent si parfaitement, qu'il aurait été impossible à l'art ou à la supercherie de réaliser un tel phénomène. Cette crevasse miraculeuse a ébranlé plusieurs sceptiques.

★

Le Calvaire est lieu trop sacré pour que l'Enfer ne se soit pas acharné à vouloir en détruire jusqu'au dernier vestige. C'est à quoi s'employa, avec rage et méthode, vers 135, l'empereur Adrien. Il ensevelit le Sépulcre et le Calvaire sous d'épais remblais et couvrit de bosquets la terrasse ainsi formée, éleva une statue de Jupiter sur



L'antique « Porte Dorée » de Jérusalem, sur la Vallée du Cédron, dont parlent les pages ci-contre

le tombeau et une Venus sur le roc de la Croix.

Mais la Providence prit sa revanche. Le sacrilège empereur ne fit que proclamer l'authenticité des Lieux de la Passion, permit d'en garder nettement le souvenir et de leur vouer le culte de toujours.

Cent quatre-vingts ans plus tard, dit saint Jérôme, sainte Hélène débaya la place, et retrouva le Calvaire et le Sépulcre intacts. Alors « pour donner au lieu le plus merveilleux de la terre

une décoration digne de lui », son fils Constantin entreprit la construction d'une vaste et grandiose basilique. Le Garreb, où s'enfonçait le Tombeau, devait être inégal ; pour l'élégance de son sanctuaire, le constructeur tailla et nivela, si bien que le Sépulcre s'isola et se trouva au milieu de l'abside. Il devait en être de même au Calvaire, qui devint sous la pioche un cube régulier.

Alors, sur une longueur de plus de 100 mètres, la basilique se mit à englober les endroits sacrés.

La nef et son vestibule recouvraient une grotte où furent précipitées, le soir du Vendredi Saint, les trois croix dont la vue ne devait pas profaner le sabbat. Ces lieux sont encore visibles. Derrière le chœur des Grecs, un escalier souterrain conduit à une « chapelle de Ste Hélène », c'est la carrière où la pieuse impératrice dirigeait les recherches de la croix. Cette modeste chapelle, à dix mètres sous terre, est vaguement éclairée d'une coupole qui émerge dans le préau des anciens chanoines, aujourd'hui couvert abyssin. Près du mur de droite, un autre escalier descend à un oratoire : c'est la citerne, encore intacte, où furent retrouvées les croix au milieu des décombres. Ce fut un miracle qui fit reconnaître celle du Sauveur : une mourante, insensible au contact de deux croix, fut subitement guérie à celui de la troisième.

La basilique de Constantin sombra en 614, sous les coups de Chosroès II et de ses Perses, qui emportèrent la sainte Croix.

L'Abbé du couvent de St-Théodose entreprit la reconstruction du sanctuaire, mais, faute de ressources, il ne put qu'édifier quatre chapelles pour abriter le Saint-Sépulcre, le Calvaire, l'Invention de la Croix, et la Pierre de l'Onction, dédiée alors à la Sainte Vierge. La chapelle du Calvaire eut l'honneur de recouvrir la vraie Croix, reconquise sur les Perses par l'empereur Héraclius en 629.

En 632, dix ans après l'Egire ou « fuite de Mahomet », l'invasion musulmane respecta les Lieux Saints. Omar salua le patriarche de Jérusalem et repartit après avoir jeté les fondements de la

fameuse « Mosquée d'Omar » à la place du Temple de Salomon dont je dirai un mot, en racontant notre visite à ce temple fameux.

Mais voici qu'en 1009, Hakem, le « calife-dieu », sema la ruine dans le secteur chrétien. La Basilique fut reconstruite vers 1050, par Constantin IX. Cent ans plus tard, les Croisés donnèrent à la Basilique du S. Sépulcre, à peu près la forme de maintenant. L'épreuve devait fondre encore sur ce sanctuaire. Au début du XIXe siècle, un incendie s'acharna contre l'église comme il y a deux ans, contre la coupole actuelle, toute noircie, mais qui ne céda pas. Pas plus que sous le tremblement de terre qui ébranla, il y a une trentaine d'années, la basilique. Elle est toujours défigurée par les poutres de soutien, dont il fallut, par prudence, étayer ses murailles. Elles y resteront jusqu'à la future construction d'une nouvelle et très belle basilique... quand les temps seront meilleurs !

Or donc, en 1808, l'incendie ayant fait des dégâts importants, « les Grecs spéculant sur le dénuement des Franciscains, s'arrogèrent le droit des réparations, qu'ils firent à leur fantaisie ». Ils habillèrent si mal le Sépulcre et le Calvaire, construisirent dans la nef leur malheureux chœur qui en masque la vue, délogèrent les défunts rois latins et remplacèrent les inscriptions latines par des inscriptions grecques, comme pour détruire les droits latins à la possession des Saints-Lieux.

C'est que les Grecs partagent, avec les Franciscains et les Arméniens, la possession de la basilique.

J'ai voulu me rendre compte de « visu » de la description que j'avais lue, avant mon départ, dans Chatton. C'est bien cela : deux couvents contre un !

Les deux monastères dissidents de St-Constantin et de St-Abraham encadrent la façade méridionale, la seule entrée, et le parvis. Le couvent catholique de St-François se trouve au nord, et s'ouvre près de l'autel de sainte Marie-Madeleine. Comme le couvent franciscain, les deux monastères schismatiques ont leur unique entrée dans l'église.

« Malheur alors au moine attardé dans les rues à midi ou le soir ! Car à

ces heures l'unique porte de la basilique est fermée et ne s'ouvre qu'en temps réglementaire. A gauche de cette porte et dans l'église même, les deux gardiens musulmans fument le narguilé, assis à l'orientale sur leur divan, ou prient Allah. Selon l'ordre de Saladin, l'un possède la clef, l'autre le droit d'ouvrir, et chaque matin l'un des monastères intéressés doit payer l'ouverture ; tant que la porte est close, elle n'offre aux religieux prisonniers qu'un simple guichet pour communiquer avec l'extérieur ».

Ces trois communions officient de nuit au Saint-Sépulcre. Les Grecs célèbrent sur la stèle de la chapelle de l'ange à 1 h. 30. A 2 h. 30 c'est le tour des Arméniens dans la chambre funéraire, où les Latins commencent leurs messes basses vers 4 heures. Chacune de ces communautés concourt à l'ornementation de l'édicule les jours de fête et chacune possède ses lustres, tableaux et chandeliers propres. Les Coptes, qui occupent un couvent au nord-

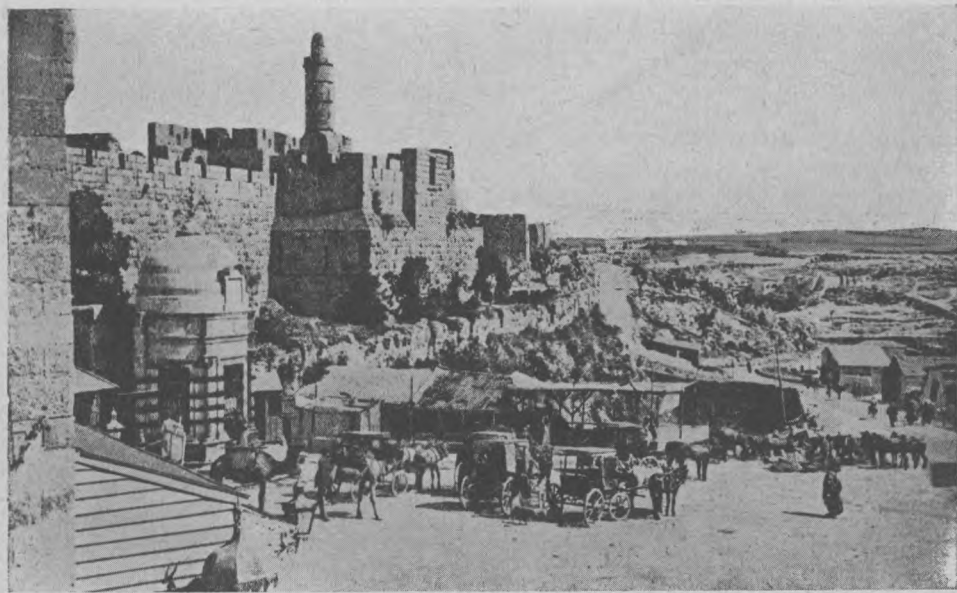
est de la basilique, — à la neuvième station de la voie douloureuse, — semblent n'avoir pas trouvé place aux Saints-Lieux et se sont construit une chapelle au chevet du Sépulcre, où leurs offices tapageurs comme leurs décorations ne respectent pas toujours les cérémonies latines.

LES FILS DE SAINT FRANÇOIS, LES BONS GARDIENS

Heureusement que nous trouvons ici la bure des bons fils de S. François, établis par Clément VI, en 1342, gardiens des sanctuaires de Terre-Sainte !

Cette mission des Lieux-Saints fut confiée aux Frères Mineurs en raison de leur dévouement spontané envers les pèlerins, et de leur piété de toujours pour les Sanctuaires de la Terre-Sainte dès le temps de S. François.

Pendant que le Couvent d'Acre en Phénicie, — fondé par Frère Elie en



JERUSALEM

La « Porte de Jaffa » et la « Tour de David » dont l'Eglise a pris l'image de force et de grâce pour l'appliquer à la Vierge : « *Turris Davidica, ora pro nobis* » : « *Tour de David, priez pour nous...* » (Litanies)

1217 et depuis lors siège du Ministre de l'Orient — jouissait encore de sa prospérité, les Franciscains avaient pu essayer dès 1252 à Jaffa en Palestine, l'antique Joppé où Céphas vit et fit des merveilles (Actes, IX, 36 ss. ; x, ss.). L'année précédente, Saint Louis, le héros des Croisades, avait relevé les murailles de la ville. Pour ses chers Frères Mineurs, le pieux monarque avait construit une magnifique église près de laquelle demeurèrent les Religieux au service de la colonie latine, mais sans cesser de s'occuper des pèlerins d'outre-mer.

Quinze ans plus tard (1267), le Sultan d'Égypte Bibars El-Ben Doukdar s'emparait de Jaffa. Le couvent franciscain fut englouti dans les ruines de la ville. Tout comme en 1291, celui d'Acre dans le sac de la cité, avec ses Religieux. Les si dévoués Frères Mineurs ne purent revenir à Jaffa avant 1650. Des auteurs sérieux croient que de Chypre, où notre avion a fait escale, je l'ai dit, — fondation contemporaine d'Acre devenue après la ruine de celle-ci le siège du Ministre — les Religieux vinrent se réfugier dans la ville maritime. De là, ils commencèrent à conduire les pèlerins à Ramleh situé à mi-chemin entre le port et Jérusalem. Ils les y recevaient dans un abri qu'ils avaient acheté en 1296, et que la tradition considère comme la « Maison de Nicodème ». Cette hôtellerie, agrandie plus tard, devint la halte nécessaire dans ce vaste désert où, comme au cours des traversées, tous les périls énumérés par Saint Paul aux Corinthiens (II, XI, 26) attendaient les voyageurs.

Il peut paraître étonnant que, pour les mêmes raisons, les Franciscains ne se soient pas établis également dans la Ville Sainte. Leur piété et leur zèle devaient les y pousser ; et les dangers ni plus rares ni moins graves les y attirer.

Sur les instances répétées de Jacques II d'Aragon, les Frères Mineurs desservirent transitoirement le Saint-Sépulcre entre 1322 et 1327, pour en disparaître ensuite et y revenir.

Mais s'il s'agit de l'établissement certain et définitif des Frères Mineurs à Jérusalem, une seule date peut être re-

tenu comme absolument certaine — au point où en est l'étude critique des documents connus : 1333. En cette année, les Souverains de Naples et de Sicile, Robert d'Anjou, neveu de saint Louis et la reine Sanche, sa pieuse épouse, tous preux chevaliers des croisades, achetèrent du sultan d'Égypte, Mélek En-Nazer Mohammed, pour la somme non indifférente de 32.000 ducats, les sanctuaires du Cénacle au Mont-Sion, du Saint-Sépulcre et du Tombeau de Notre-Dame à Jérusalem et la Basilique de la Nativité du Christ à Bethléem. En remettant ce don royal au Pontife romain, les magnifiques Souverains posaient une condition expresse : les Frères Mineurs en seraient les gardiens « à perpétuité ». Sûrement le Souverain Pontife était déjà au courant des négociations entreprises. Car le 15 septembre de cette même année, il permit à Fr. Elie des Nabinaux, O. F. M., Archevêque de Chypre, Patriarche de Jérusalem et Cardinal, de conduire cinquante personnes visiter le Saint-Sépulcre.

Dans sa Bulle « Gratias agimus » datée d'Avignon le 21 novembre 1342, Clément VI acceptait au nom de l'Église la précieuse offrande des Souverains de Naples et de Sicile. Il en avertissait le Général des Frères Mineurs, afin qu'il pût voir à faire exécuter par ses Religieux la clause posée par les donateurs royaux. Cette Bulle de 1342 est considérée comme l'acte de naissance de la Custodie de Terre-Sainte. C'est le premier acte authentique de l'Église lui confiant son mandat de Gardienne des Lieux-Saints.

Gérard Chauvet, qui avait négocié ces transactions, était le vingt-sixième Supérieur de la Mission dont Fr. Elie avait été le premier Ministre. Il fut le premier Prêlat de la Custodie et prit le titre de Gardien du Mont-Sion. D'après le « Status descriptivus » de la Custodie publié en 1924, le Rme Père Custode actuel est le deux cent soixante-dixième Supérieur de la Mission d'Orient fondée par Saint-François en 1217, et le cent quarante-troisième Custode de Terre-Sainte.

Le Couvent du Mont-Sion devint le siège du Custode des Lieux-Saints, et les Religieux y jouirent d'une liberté et

d'une paix relatives jusqu'en 1551. Alors les Musulmans, auxquels cette vente en bloc des édifices des Croisés aux chrétiens avait déplu, prirent pour prétexte le tombeau de David qu'ils inventèrent pour chasser les Frères Mineurs du Cénacle, déjà transformé en mosquée depuis 1524.

Odieusement dépouillés de ces propriétés confiées à leurs soins par l'Église, les Religieux s'installèrent dans un taudis et vécurent encore huit années près du Sanctuaire profané. De crainte que cette misère des Franciscains détournât les pèlerins de venir à Jérusalem, et de tarir ainsi la plus féconde source de leurs revenus — chose avouée sans vergogne dans les Firmans turcs de l'époque, — les Mulsumans transférèrent les Religieux au monastère géorgien « Deir-Amoud » en 1559. C'est le Couvent actuel du Saint-Sauveur, où je fus si gentiment reçu avec don Colonna, et où réside le Rme Père Custode de Terre Sainte qui conserve le titre de Gardien du Mont-Sion.

Les vexations musulmanes continuèrent, auxquelles se joignirent bientôt les usurpations des Grecs orthodoxes, simultanément approuvées ou désapprouvées par la Sublime Porte, d'après la générosité des plus offrants. Cependant, rétabli en possession de tous leurs sanctuaires en 1690, les Frères Mineurs continuèrent à y officier, à l'exclusion des autres communautés chrétiennes, jusqu'en 1757.

Pour la Semaine Sainte de cette année-là, l'Édicule du Saint-Sépulcre avait été orné de riches tapisseries, de lampes d'or et d'argent, d'autres précieux objets d'art envoyés en ex-votos par les princes catholiques. Excités et armés par leurs moines jaloux, les Grecs schismatiques envahirent la Basilique la veille du Dimanche des Rameaux. Ils arrachèrent, lacèrent et détruisirent à coups de bâton et de massue toutes ces richesses. Les Franciscains pris à l'improviste durent se barricader à la hâte dans leur couvent pour échapper au massacre. Les Grecs racontèrent ensuite la chose à leur façon à Constantinople. Puis, comme ils offrirent un demi-million de piastres au Grand Vizir Ragib pacha, celui-ci leur vendit la concession

de la Basilique de Bethléem et du Tombeau de la Vierge ; et dans le Saint-Sépulcre, celle des Sept Arceaux de la Vierge ; puis, la co-propriété, avec les Latins, du Saint Edicule et de la Pierre de l'Onction, dont j'ai parlé précédemment.

Depuis cette date, malgré leurs protestations répétées et leurs appels à toutes les puissances terrestres, les authentiques possesseurs des Sanctuaires se voient disputer encore tous les jours sous les yeux indifférents des Protectorats successifs, les vestiges de leurs anciens droits exclusifs.

Avec les Grecs orthodoxes, auxquels se sont joints les Arméniens non unis, les Frères Mineurs doivent partager l'officiature dans le Saint-Sépulcre selon un Règlement établi pour les trois Rites. A Bethléem, ils peuvent seulement visiter le Lieu de la Nativité et officier à l'Autel des Mages tout voisin, non sans encourir chaque année des dangers de tous genres.

Au Tombeau de Notre-Dame, alors que les musulmans ont établi un « mi-brab », ils doivent passer en silence et prier dans leur cœur.

En proie à d'inextricables difficultés, les Custodes de Terre-Sainte ne perdirent cependant pas de vue leur mission. Les Procureurs désignés par eux guettaient sans répit les occasions d'amorcer les acquisitions de terrains ou d'édifices dans le voisinage des Sanctuaires usurpés ou démolis, quand ce n'était pas les ruines elles-mêmes. S'ils parvenaient à acheter le droit de visite, la Custodie avait dès lors un pied dans la place.

C'est ainsi que dès 1349, ils obtinrent la permission d'aller en pèlerinage à Nazareth, où notre groupe ira tantôt et dont je parlerai. Sous la Basilique des Croisés depuis longtemps rasée, ils déblayèrent la Grotte de l'Annonciation (S. Luc, I, 26-38), et y instaurèrent le culte liturgique. En 1385 ils purent s'installer dans une étable près de la Grotte. En 1620 seulement — après des saccages, des expulsions et des incendies répétés — le Lieu-Saint était donné aux « Frères de la Corde » par l'Émir des Druses Fakhr Ed-Din, alors maître de la Galilée. Ce fut la résur-

rection du Sanctuaire. Dans les décombres de ce qui restait de l'ancien évêché, les Franciscains mirent au jour, si l'on peut dire, des chambres souterraines qu'ils occupèrent, tandis que tous leurs soins s'employaient à rendre la décence et à orner la Grotte. Le vieux couvent bâti sur ces antres au cours des siècles a été remplacé par un nouveau en 1930. L'église actuelle date de 1730. Une basilique s'élèvera bientôt sur les assises encore visibles de celles des Croisés. Les Franciscains possèdent ici tous les droits, exclusivement.

Tout en déployant son activité autour des Grands Sanctuaires, la Custodie ne perdait pas de vue les Lieux-Saints de moindre importance, si l'on peut ainsi parler de tous ceux qui ont trait à la mission rédemptrice. Un des premiers rachetés fut la Grotte de la Prière en 1392. Des archéologues pensent même aujourd'hui qu'on pourrait y localiser avec quelque vraisemblance le lieu de l'Arrestation. L'antique tradition veut que dans cette caverne percée au flanc du Mont des Oliviers près de Gethsémani, le Sauveur vint prier dans le secret, ou converser avec ses disciples. L'un n'empêche pas l'autre. Depuis l'époque du rachat, les Franciscains n'ont cessé d'y célébrer les Saints Mystères et d'y conduire les pèlerins, et nous y sommes allés !

LE MONT DES OLIVIERS

Par la pensée, le chrétien revit les derniers jours de la vie du Sauveur, à mille mètres environ de Béthanie, où le Maître comptait de si fidèles amis, et où nous irons à notre tour pour ne plus trouver, hélas, que de pâles vestiges de ce qui charmait les regards de Jésus quand il y portait ses pas.

Le Mont des Oliviers a toujours été vénéré comme la « Montagne de l'Ascension ». Une antique tradition, dont parle S. Jérôme lui-même, voudrait voir, sur ce sommet, l'empreinte même des pieds du Christ au moment de son Elévation au Ciel. On montre encore, à cette heure, cette empreinte supposée. Ne nous arrêtons, dans ce voyage de d'étude sous si sage direction, qu'aux données de l'histoire, laissant à la piété

sa liberté, tout en exigeant pour la foi des fondements sérieux et contrôlés.

Ceci est sûr : nous sommes sur le sol où le Christ est venu souvent prier et où il a passé la Grande Nuit de la Divine et Suprême Prière. C'est au sommet de ce mont historique et sacré (qui n'a rien d'une « montagne » de conception suisse, mais d'où le coup d'œil est impressionnant sur la Ville Sainte) que Notre Seigneur se retirait ainsi que le relatent les Evangiles. C'est au Mont des Oliviers qu'un de ses disciples dit à Jésus : « Apprenez-nous à prier », à quoi le Maître répondit par sa sublime leçon et son divin mandat qui ne dispense personne du vital devoir de la prière !

Mais c'est surtout par sa suprême Veillée, près des vieux arbres, témoins peut-être millénaires, que le Mont des Oliviers est si cher au cœur de tout chrétien et qu'il fait sur l'âme du pèlerin une si profonde impression.

Au pied du Mont des Oliviers, deux églises : le **Tombeau de la Vierge** ou Basilique de l'Assomption et la nouvelle église de l'**Agonie**, la première étant l'œuvre des Croisés, la seconde celle des Franciscains. La basilique actuelle de l'Agonie est une des belles églises de la Terre Sainte, bâtie sur les ruines de l'ancienne, retrouvées en 1892. Elle a trois nefs aux vastes proportions qui impressionnent vivement le visiteur. Des rochers sortent des murailles. Le guide attire l'attention sur le plus sacré, émergeant du chœur, devant le maître-autel. Ce serait le roc qui aurait reçu la Sueur de sang du Sauveur et entendu le cri du Maître que tout chrétien peut être appelé à dire à son tour, durant les toutes grandes épreuves : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi... mais que votre volonté soit faite et non la mienne...! » Quelle émotion à l'évocation de cette scène et de ces paroles, en ce lieu, dont par un privilège de Dieu on foule le sol ! Quel regret de ne pouvoir s'abandonner plus longuement à l'emprise secrète et profonde de cette atmosphère sacrée, tout imprégnée de Dieu, où le chrétien prie jusqu'au tréfonds de son âme, sans paroles sur les lèvres !



Un spectacle vingt fois renouvelé pendant ce « voyage d'études » aux Lieux-Saints : l'auteur, dernier à gauche, bloc-notes et stylo à la main comme son compagnon de route le pasteur Gelpke... pendant les explications du professeur Haag, dans un des sites historiques de Palestine

OU FUT ENSEIGNE LE « PATER »

Comme on sent bien à sa place, en pareil lieu, cette Maison de la Prière permanente, le « **Carmel du Pater** », pour rappeler qu'ici le Seigneur apprit à ses apôtres et à toutes les générations la divine prière du « Pater », dont nous voyons au mur du déambulatoire extérieur du Couvent des Filles du Carmel le texte en plus de trente langues diverses.

— Vous êtes nombreuses ? ai-je demandé à la petite Sœur portière qui vint ouvrir aux visiteurs ce qui n'était pas la clôture.

— Dix-sept seulement ; il y a de la place encore, même pour des Suissesses, ce qui serait très bien, me répondit-elle, souriante et fraternelle.

— Et vous-même, ma Sœur, de quel pays êtes-vous ?

Elle était Libanaise. La plupart de ses compagnes sont filles de France. Je

gagne que ce royaume du silence, de la prière et de la pénitence cache quelques grands noms tout d'honneur et d'innocence, dont le monde ne doit plus rien savoir, qui viennent enrichir la longue liste des contemplatives. Mystère et scandale pour le siècle, merveille et bénédiction aux yeux des enfants de l'Eglise, réalisation sublime de la loi de la « communion des Saints » et du rôle sauveur de la Prière, dont nul endroit ne donne mieux l'intelligence que ces lieux où le Maître en apprit le secret et en imposa le devoir à quiconque veut être son disciple, en même temps qu'il établissait l'étrange et inéluctable loi du Sacrifice : « Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive ». « Oportet orare et nunquam deficere » : « Il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier... »

Une pensée, subitement, traverse votre esprit, en ce lieu où toutes les pierres parlent à qui sait tendre l'oreille



« Quel chagrin (voir le texte) de ne plus retrouver la maison bénie de Béthanie où le Christ allait se reposer chez ses amis, Lazare, Marthe et Marie ! »

de l'âme : « A quelle frappante déchéance n'est pas tombée la chrétienté si on la mesure au mépris ou à l'oubli des trois quarts des chrétiens face à cet impérieux commandement, étant entendu du reste, que la prière aille de pair avec les actes ! »

BETHANIE !

Qui donc d'entre nous n'a rêvé de voir, un jour, cette heureuse maison de Lazare, de Marthe et Marie où le Seigneur alla respirer cette atmosphère vraiment... reposante qu'est l'amitié, une des plus belles choses de la vie quand des cœurs bons et sincères sont dignes, l'un et l'autre, vraiment régis par « l'amour d'amitié » qui est, dans un sens, plus beau que « l'amour amoureux », ainsi que l'a si bien montré Sertillanges ? Qui donc d'entre nous n'a imaginé la maison décrite par l'Évangile, la salle où le Maître allait partager le repas du frère et des deux sœurs ? Qui n'a vu en esprit la table et la coupe et la cruche et les plats du dîner, préparé par Marthe, alors que Marie ne bougeait des pieds de Jésus, dont la parole divine passionnait saintement la contemplative, sœur de ces Carmélites du « Carmel du Pater », où nous avons

salué tout à l'heure de sublimes vocations ?

Eh bien ! au pèlerin qui espérait revoir tout au moins un substantiel vestige de la maison de Lazare, **Béthanie** apporte une cruelle déception.

Est-on au moins sûr de l'emplacement du domicile des amis de Jésus ?

Cette colline près de Jérusalem est-elle bien Béthanie, la bourgade de Marthe et Marie, le lieu témoin de la résurrection de Lazare ?

Notre savant guide nous y conduit et nous apporte des arguments probants pour admettre qu'en ce secteur était bien la bourgade de Marthe et de Marie et la maison de Lazare. La basilique, dont on a découvert les ruines récemment, montre des mosaïques dont la portée est très grande pour la reconstruction historique. Sur l'église abattue par les fils de l'Islam on avait construit des maisons privées arabes. S. Jérôme aimait ce lieu de la Grande Amitié de Jésus. Or, toujours au sud-est, à quelque cinq cents mètres de la dite colline, se trouve le Tombeau de Lazare, dont l'authenticité est reconnue. Dans la suite des temps, un quartier surgit au Tombeau de Lazare, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pauvres masures abritant des musulmans plus pauvres encore. C'est le village d'El-Azariéh — Lazare — sur la route moderne de Jérusalem à Jéricho.

La bourgade n'est plus, mais combien vivant demeure le dialogue :

— Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort !

— Votre frère ressuscitera, répond le Maître.

— Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection du dernier jour.

— C'est moi qui suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le croyez-vous ?

L'emplacement de la Maison de Marthe et de Marie (S. Luc XI, 39) fut rattaché en 1862. On peut repérer cet endroit par les restes d'une tour dominant le pauvre village cité tout à l'heure, habité par des bédouins qui nous regardaient passer en se cachant dans l'encolure de leurs portes basses, dans

des semblants de maisons, dans les ruines !

Par l'usure du temps, la fureur des guerres et par les excès des fils du Coran et autres dominateurs des Lieux-Saints, tout est désolation en ce Béthanie qu'on aurait tant voulu retrouver un peu comme au temps des visites de Jésus à ses amis de la confortable villa.

Mais, par le contact divin du Christ, ces lieux resteront à jamais illustres, fussent les pierres elles-mêmes disparaitre !

LA MOSQUEE D'OMAR

Quel contraste entre les ruines de Béthanie... et l'imposant spectacle que vous offre, sur le Mont Moriah, la fameuse Mosquée d'Omar, là où s'élevait le fameux Temple de Salomon.

Dès qu'apparaît le puissant et élégant édifice érigé là à la gloire de Mahomet, dix, vingt Kodaks entrent en action pour enrichir l'Album.

C'est tout un impressionnant ensemble, dont notre guide nous apprend ou rappelle la nature ou le sens : la mosquée elle-même, le Tribunal de David, la Fontaine des ablutions, la Chaire d'où est clamé et proclamé le Grand Jeûne du Ramadan. Et ce sera, tout à l'heure, près de la riche Mosquée d'Omar, l'immense Mosquée El Aksa, les deux nefs de la **Porte Dorée** adossées au mur oriental, et qui furent fermées « pour empêcher le retour des Francs », libérateurs des Lieux-Saints, au temps des Croisades. — Enlevez vos chaussures, commandent les gardiens de la Mosquée d'Omar — et ce sera de même à El Aksa et partout dans les temples du prophète.

Chaussés de nos plates babouches, nous entrons....

Le Mont où nous nous trouvons est bien le Mont Moriah. Dans la vaste Mosquée d'Omar se trouve une Relique sacrée aux Juifs et non moins aux fils du Coran. C'est la **Roche d'Ornan**, le



La fameuse Mosquée d'Omar, dans toute sa majesté et son élégance, au lieu où s'élevait, merveille combien plus grande, le Temple de Salomon...

loyal enfant d'Israël, dont parle l'Écriture (I Paralipom. XXII) sur le champ duquel Dieu voulait voir bâtir le Temple ! Merveille incomparable à côté de quoi, malgré sa splendeur, la Mosquée qui le remplace n'est qu'une ombre !

C'est au milieu du parvis des prêtres, devant le Vestibule, que se trouvait la Roche d'Ornan, qui supportait l'autel des holocaustes.

On connaît les péripéties de l'histoire du Temple de Salomon : détruit et reconstruit pendant les phases tragiques des annales du peuple juif, souvent puni et souvent sauvé par Dieu pour être, quand même, le peuple d'où viendrait le Messie... Les apôtres interrogent le Christ sur le Temple :

— En vérité, je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre, répond le Maître. (S. Matth. XXIV, 1-2).

La prédiction se réalise en 70. Les armées de Titus campent sur le Mont des Oliviers et au pied du Scopus ; un combat emporte le Bézéthà et le reste de la ville après. Les Juifs s'égorgeaient entre eux, et le reste succombe sous la famine.

Le Temple tombe avec la forteresse Antonia aux mains des vainqueurs.

« Respectueux du splendide sanctuaire, Titus veut l'épargner, mais voici qu'un soldat y jette une torche et que la flamme jaillit. « Eteignez ! » crie le général, mais comme poussés par une force supérieure, les soldats activistes au contraire l'incendie ».

*

Les siècles passent. Les persécutions aussi. Et c'est la Conversion de l'Empereur Constantin... et bientôt le merveilleux Apostolat de sa mère Ste Hélène, dont nous retrouvons souvent les œuvres en Palestine, particulièrement en la Basilique du Saint-Sépulcre, dont j'ai esquissé l'histoire et souligné le sort. Le Calvaire et le Saint-Sépulcre se débarrassent de la prison sacrilège d'Adrien et se revêtent d'une splendide basilique. Le Cénacle et le Mont des Oliviers reçoivent aussi la leur, mais sur le Moriah, le Temple ne se reconstruit pas.

Pour faire mentir la prédiction du

Christ, Julien l'Apostat essaye cette reconstruction en 363, mais il doit y renoncer.

Trois siècles passent.

Voici les fils de Mahomet. Voici le calife Omar, vainqueur de Jérusalem. Devant la grande figure du patriarche Sophrone, il a promis le respect des églises et la liberté du culte chrétien. Mais il veut construire une mosquée. Sur le Moriah, il se prosterne devant la Roche d'Ornan !

Il se rappelle que David est le grand prophète de Dieu, que Mahomet le respectait comme le grand ancêtre, comme il respectait Abraham et mettait le Christ lui-même parmi les prophètes et demandait respect pour la mère de Jésus.

Et Omar s'abandonne à la Légende d'après laquelle Mahomet aurait été enlevé d'ici au Ciel sur sa blanche jument ! Alors, il se met à déblayer ces lieux pour construire une Mosquée digne d'Allah ! La Roche Sacrée d'Ornan sera enfermée dans le temple.

Omar meurt sans avoir réalisé son œuvre. Elle est menée à chef par le Calife de Damas... mais seulement après avoir construit l'autre mosquée, mentionnée tout à l'heure : El Aksa — qui veut dire l'Eloignée ou la Mosquée éloignée de la Mecque.

Ces mosquées furent chrétiennes pendant quatre-vingt-huit ans, au temps des Croisades contre les Mahométans.

En effet, l'âge d'or régna de 1099 à 1187, avec le royaume latin. Le 15 juillet 1099, les Croisés entonnaient au Saint-Sépulcre le « Te Deum ».

Acclamé roi, Godefroy de Bouillon ne veut être que le « baron et le défenseur du Saint-Sépulcre » et refuse de porter un diadème d'or dans la ville où le Christ a été couronné d'épines. Il organise son Etat et meurt prématurément.

On sait le reste.

Le Temple du Seigneur retourne à l'islamisme, et le palais royal redevient la mosquée El Aksa.

Le Haram esch Chérif, ou enceinte sacrée, va vivre tranquillement jusqu'au XXe siècle au moins. Six croisades ne l'atteindront pas ; en 1799, Bonaparte viendra sur le littoral et en Ga-

lilée, mais il ne pensera pas aux Lieux Saints !

Reprenons notre visite de la Mosquée d'Omar.

Deux rangées de colonnes parallèles font courir autour du sanctuaire deux belles allées octogonales. Au milieu, entourée de sa grille artistique, souvenir des Croisés, s'étale la roche d'Ornan, « jaunâtre, tourmentée, trouée à son centre, élevée d'un mètre, parce qu'on a taillé tout autour ».

La coupole s'enfuit à vingt-neuf mètres de hauteur...

Les décorations sont exquises. Les colonnes des allées, monolithes de porphyre et de granit, se rejoignent en arcades harmonieuses pour soutenir un plafond de bois à caissons, ornés de peintures. Les parois sont revêtues de marbre blanc, souvenir de Saladin. Sur le tambour et la coupole, une belle page de Chatton m'a fait d'avance — et comme il a bien vu ! — admirer des vases à large panse projetant par leur col étranglé une végétation fantastique où s'entrelacent des hiéroglyphes d'or qui sont des versets du Coran. Les vitraux, verres multicolores enchâssés dans des treillis de plâtre, produisent le plus ravissant effet ; le demi-jour qui en tombe ajoute à ce lieu grandiose un air de mystère.

Toute cette architecture, ce luxe de matériaux, cette richesse de décorations, pour abriter la Roche d'Ornan, **chère aux chrétiens et chère aux fils de Mahomet.**

« Vraiment, ce lieu est saint ! » disent les Musulmans, comme Jacob à Béthel ; et nous y voyons des fidèles prier avec une foi poignante.

Un escalier latéral, taillé dans le roc, invite à descendre dans la « citerne d'Ornan », petite grotte naturelle, basse, où l'orifice circulaire laisse voir le sommet de la coupole.

On montre un gracieux édifice, deux rangées de colonnes, disposées en cercles concentriques, soutenant des arcades et un toit légèrement conique surmonté d'un tambour et d'une coupole.

« C'est le Tribunal de David !

« C'est là qu'au dernier jugement se pèseront les mérites et les peines ;

une chaîne invisible relie cet édifice au ciel ; les âmes justes n'auront qu'à la suivre pour trouver le bonheur d'Allah ! C'est pourquoi nous appelons aussi ce monument la coupole de la Chaîne ».

Ainsi parlent les Musulmans.

L'apôtre saint Jacques le Mineur fut, non loin d'ici, précipité dans le Cédron, du haut de la puissante muraille encadrant le haut lieu où est bâtie la Mosquée et où était le Temple.

*

Quant à la voisine mosquée « **El Aksa** », on y arrive par une imposante colonnade à sept arches qui correspondent aux sept portes de la mosquée. En 634 de l'hégire (1236 de l'ère chrétienne), le neveu de Saladin, a voulu ainsi perpétuer son souvenir.

El Aksa écrasée avec ses portes, ses quatre-vingt-dix mètres de longueur, ses soixante mètres de largeur, sa forêt de colonnes qui forment sept nefs, est un édifice grandiose.

— Quelle belle église catholique ce serait, avec des autels proportionnés, des stalles et des confessionnaux, des fresques artistiques !

Mais ses seuls ornements sont des lampes, une tribune d'où les imams président à la prière et une belle chaire ornée d'arabesques, incrustée d'ivoire, qui semble, avec son chapiteau et sa flèche élancée, une miniature de nos clochers.

Pour allonger, au sud, l'esplanade où est bâtie la Mosquée, Adrien dut en deux endroits suppléer à la montagne par de **colossales substructions**. Nous y descendons. Ce sont des voûtes grandioses et formidables de solidité ! Immense souterrain, dont le sol incliné n'est autre que la pente du Moriah. Quinze rangées d'énormes piliers soutiennent des voûtes et la terrasse où nous nous promenions tout à l'heure.

Ces substructions servaient **d'écuries aux Croisés**, mais on les nomme, par un anachronisme, les « Ecuries de Salomon ». Les piliers, obliquement percés, retenant les brides des bestiaux, et une porte « simple », à côté de la porte « triple », leur livrait passage.



Ayant visité la Mosquée d'Omar, on passe, encore chaussé des babouches, obligatoires pour entrer dans un temple musulman, dans la toute voisine Mosquée, El Aksa, immense et magnifique

Au premier rang, un agent de police mahométan, le Guide arabe M. Nazzal, de Jérusalem, et l'auteur...

Sortons. Voici, sur le bord oriental de l'esplanade, la Porte Dorée, construite au Ve siècle pour remplacer la porte Orientale disparue.

Comméorons les passages du Sauveur, la guérison de l'aveugle-né et autres miséricordes divines.

LA FONTAINE DE SILOE

De l'esplanade où s'élève la Mosquée d'Omar que nous venons de quitter, nous nous engageons dans un secteur de la Vallée du Cédron.

On ne peut tout voir. Nous ne nous arrêterons pas au tombeau — vide — de S. Jacques-le-Mineur, précipité de l'Esplanade par les Juifs pour le punir de son intrépidité à prêcher le Christ en ce lieu, marqué bientôt par une stèle.

Notre guide nous conduit à une fontaine dont le nom est connu de tous ceux qui ont lu l'Évangile : la **Fontaine de Siloé**, où Jésus envoya l'aveugle-né guéri, avec ordre de s'y laver (S. Jean IX).

La Bible rappelle que ce lieu est particulièrement saint. C'est là, en effet, que plus de sept siècles avant le Christ, Dieu dit au prophète Isaïe : « Sors à la rencontre d'Achaz, vers l'extrémité du canal de l'étang supérieur, sur le chemin du champ du foulon ; détourne le roi de sa funeste politique et annonce-lui le signe que je donnerai : « Une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel ». (Isaïe, VII).

Une source coule sous la colline, débouche au pied du mont, dans une profonde excavation appelée « Fontaine de la Vierge » parce que la Vierge y serait venue puiser pendant son séjour chez le vieillard Siméon après sa purification. On a découvert, sous la colline, tout un système de puits et de galeries, qui permettait sans doute aux Jésuséens de s'approvisionner à cette source sans crainte des assiégeants. (Voir le chapitre V du second livre des Rois).

A la fontaine de la Vierge, le grand-prêtre Sadoc et le prophète Nathan auraient sacré Salomon, pendant que son frère Adonias se faisait frauduleusement proclamer à Rogel, pour céder peu après à Salomon !

Vers l'an 1000 avant le Christ, Salomon amena les eaux par un canal dans un réservoir, d'où elles arrosaient ses jardins. Ce réservoir était l'«Etang de Salomon», ou la Vieille Piscine de Siloé.

Trois siècles après Salomon, le roi Ezéchias établit une nouvelle piscine à Siloé et, pour conserver aux eaux de Gihon toute leur fraîcheur, il les fit passer sous la montagne.

Vers le sud, on voit des vestiges des jardins et des étangs et, dans un enclos, une mare, une mosquée et un minaret. C'est la piscine d'Ezéchias avec, tout proche, l'issue de l'aqueduc, souterrain, pour être protégé contre les assaillants et assurer de l'eau à l'intérieur de la ville.

Au chapitre 9 de son Évangile, S. Jean décrit la guérison d'un aveugle à la piscine de Siloé. La tradition place ce miracle à la piscine d'Ezéchias.

Relisez le IIe livre des Rois, 18 et 19, et vous aurez une image complète de ce que signifient ces lieux, ces sources, ces piscines, ces aqueducs, de quels

grands événements ils furent témoins dans l'histoire du peuple de Dieu, aux heures les plus grandes et les plus graves.

Et c'est l'évocation de la Jérusalem menacée par Sennacherib, roi d'Assyrie, de Jérusalem délivrée...

A la lecture de la Bible et de l'Evangile, tout devient plus vivant, plus visuel, plus passionnant, quand on a vu, sur place, de ses yeux, les lieux et les choses qui en furent témoins, dans des cadres restreints, mais avec des répercussions d'éternité comme tout ce qui touche aux Lieux-Saints et à l'Histoire Sainte.... C'est l'avantage et la grâce de tout voyage au « Pays de la Bible ».

« VIA CRUCIS »

J'avais dit au concierge de l'Hôtel de la « Citadelle » :

« Nous ne faisons pas un **Chemin de Croix** organisé officiellement, parce que notre groupe suisse ne compte pas uniquement des catholiques, mais moi, je regarderais mon voyage à Jérusalem comme manqué si je n'avais fait, au moins une fois, le Chemin de Croix du Vendredi.

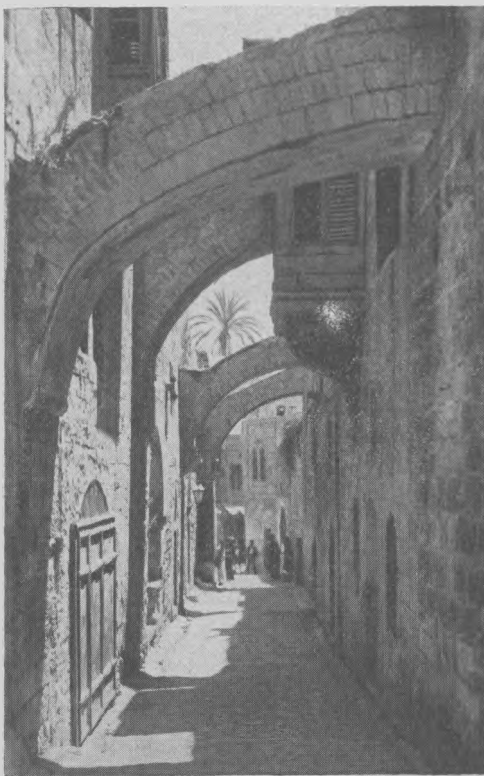
Je me fais un devoir de faire mon Chemin de Croix, je vous fais un devoir, à vous, de m'appeler à temps dans ma chambre. (Où je prenais quelque repos.) »

A deux heures et demie, la voix puissante de mon Mahométan retentissait dans les corridors du grand hôtel : « Chemin de Croix, Chemin de Croix... »

Oui, se priver du Chemin de Croix, à Jérusalem, serait se priver d'une des plus profondes émotions que l'on puisse ressentir dans la Ville Sainte. Ces rues antiques, grouillantes de monde, d'un monde en immense partie non chrétien, qui suspend, un instant, la vie matérielle, les cris et appels des marchands, les hue et diah des âniers, les discussions des vieux et les jeux des enfants, la foule obéissant aux signes et injonctions des agents mahométans pour laisser chemin libre à l'armée des Franciscains, dont l'un préside le Chemin de Croix, suivis de Religieux et Religieuses, de fidèles de tous rangs et de toutes classes, de collègues, instituts, éco-

les libres, ce « Chemin de Croix » dans Jérusalem, la pensée que réellement le Christ a passé par là et que là, se sont déroulées les scènes relatées par l'Evangile, que les sueurs de sang du Christ sont tombées sur ce sol, sinon mathématiquement sur tel endroit précis :... tout cela vous remplit d'une émotion religieuse dont votre âme est toute frémissante.

Et voici que dans la méditation finale, longuement recueilli devant l'autel du Calvaire, où s'achève le Chemin de Croix de Jérusalem, je vois revivre, comme jamais dans ma vie, le



Un des secteurs du « Chemin de Croix » de Jérusalem, sur la Voie douloureuse. Dans cette « Via Crucis », nous avons passé devant la VI^e Station et l'église Ste Véronique, aux soins des « Petites Sœurs de Charles de Foucauld », retrouvées à Bethléem et à Nazareth, ancien séjour de l'explorateur devenu ermite et... saint

tombeau de l'Homme-Dieu, cette histoire proprement **formidable** qui demeure le plus grand mystère de la haine des hommes contre Dieu...

— De l'Amour de Dieu pour les hommes, a corrigé d'avance, le Fils de S. François, en me remettant les pages « du guide » de « Terra Sancta ».

Quelle vision devant vos yeux, dans l'ombre et le silence de la chapelle du Calvaire !

Cet Homme encore couvert d'une sueur sanglante, conduit garrotté au tribunal des criminels, parce qu'il avait défié quiconque de le convaincre de péché. Dénoncé comme malfaiteur lui qui avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Livré par un des siens alors que quelques instants auparavant il l'admettait à sa table et lui donnait le nom d'ami. Accusé de perturbation de l'ordre public, lui qui rendait la vue aux aveugles et faisait marcher les paralytiques ! Condamné pour avoir ressuscité Lazare, multiplié les pains. Personne pour prendre sa défense, alors que peu d'instants auparavant il avait promis aux siens de demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Personne sauf cet obscur pêcheur du Lac de Génésareth, resté incognito, Pierre... qui le renia...

Le chemin du Prétoire au Golgotha devra garder les traces de son sang, puisqu'Il a annoncé être la Voie, la Vérité et la Vie. Cloué entre deux voleurs, il aura un dernier mot : un mot de pardon pour ceux qui le font mourir !

Après le legs suprême de ce que son cœur humain a de plus précieux — sa Mère —, dans un dernier souffle il annonce que « Tout est consommé », pour annoncer que tout commence.

Cela se passait à Jérusalem en l'an 783 de Rome.

Ce fut la plus grande, la plus noire, la plus mémorable des injustices humaines.

Le Rédempteur annoncé comme un suprême espoir aux coupables de l'Éden ; le Messie attendu par les générations avides de salut ; le Fils éternel du Père était venu... « Et les siens ne l'ont point reçu ». Bien plus, ils l'ont pendu au gibet. Et il reposa dans la mort.

« Quand les promesses de Dieu, écrit Hello, ont poussé l'in vraisemblance jusqu'à certaine apparence de folie, quand on ne daigne plus les discuter sérieusement, alors elles se réalisent ».

Dans le silence de l'âme, il me semble entendre l'appel de Joseph Lotte, l'ex-incrédule, à son ami Brenn, son sectaire compagnon dans l'enseignement officiel français :

« Ah ! Brenn, que ne t'avais-je près de moi, pour entendre la Prière de mon Eglise devant la Croix du Crucifié au Vendredi-Saint ! Il n'est pas de suppliants antiques, pas de foule thébaine, pas de chœur des vieillards — de la tragédie antique — qui aient jamais lancé vers le Ciel un appel plus émouvant !... Limiter l'Eglise de Dieu à la seule communion des fidèles, quel catholique a jamais émis cette prétention, — s'il sait distinguer entre le **Corps** et l'**Ame** de l'Eglise — ?

« Nous autres catholiques de l'Eglise romaine, nous sommes des troupes régulières..., mais nous n'ignorons pas que des « irréguliers » peuvent mener le combat... Non, notre Eglise n'exclut personne, loin d'exclure, elle convie... »

A BETHLEEM

« **Départ pour Bethléem !** » Tous les cœurs, dans notre groupe, tressaillirent, je le vis, sur tous les visages, quand ce signal retentit sur les lèvres de notre organisateur des courses automobiles en zone arabe, M. Nazzal, un maître homme en savoir-faire et savoir-vivre.

Quant à moi, personnellement, à qui « Bethléem » rappelait, en mon pays, une Maison et une Oeuvre, où j'ai passé de si bonnes années de ma vie, si bienfaisante par son Collège, ses missionnaires, son œuvre magnifique en Chine et en Afrique, comme aussi par ses martyrs, ce nom de Bethléem prenait une saveur, un charme, une émotion d'âme que je pouvais sentir plus intense que mes compagnons et compagnes de voyage aux Lieux-Saints.

*

Au demeurant, à lui seul, ce nom de **Bethléem** n'est-il pas à même de plon-



BETHLEEM

«Un contour de route, et voilà de toutes les poitrines et de tous les cœurs, le même cri : « Bethléem, Bethléem ! Toute belle, toute blanche, en étages ! Ville témoin de la plus exquise forme de l'amour de Dieu pour l'homme... »

ger dans les plus doux et les plus profonds sentiments de gratitude tout chrétien qui approche de la sainte cité, témoin du plus grand mystère de l'histoire de la terre et du Ciel ?

Quel doux saisissement déjà quand à une demi-lieue avant Bethléem, le guide vous invite à quitter les voitures pour aller voir le **Champ des bergers**, où ces amis de Dieu entendirent le chant angélique du « Gloria in excelsis Deo ! »

Debout sur ce sol que la tradition croit avoir été témoin du message céleste, lecture est faite de la page évangélique qui le relate et dont, sur place, chaque mot se parfume d'une saveur, douce à l'âme du croyant.

Devant la Grotte naturelle, dans le roc, objet de la piété des fidèles depuis des siècles, notre savant professeur s'arrête aux diverses hypothèses de l'archéologie, évoque les témoignages, souligne la vraisemblance, laisse la liberté, pour insister non pas sur le lieu même du « Champ des bergers »,

mais sur l'historicité du Message du Ciel aux hommes par le truchement de ces simples à la garde de leurs troupeaux : « Je vous annonce une grande joie ; voici que vous est né le Sauveur ... »

— « Allons jusqu'à Bethléem », répondent-ils.

Nous disons de même ! Il nous tarde tellement de voir la douce, la tendre, la pieuse Bethléem, « ville de la Naisance », où vécut le grand S. Jérôme, quittant Rome pour cette ville et ne pouvant plus la laisser, pas plus que ne le purent les illustres matrones romaines, Ste Paule, Eustochium et autres, dont il fut le directeur spirituel et l'animateur jusqu'à l'honneur des autels...

Un contour de route et voilà de toutes les poitrines, de tous les cœurs, le même cri : « **Bethléem ! Bethléem !** »

C'était, devant nos yeux, la ville toute blanche, toute belle, toute pure, en étages, flanquée de clochers et qui semblait nous crier : « Venez, venez

vite, ne tardez pas ! Vous allez revivre, sur place, vos Noël, vos bergers de Noël, vos crèches de Noël ! Vous allez toucher les lieux qu'a touchés l'Enfant-Dieu, où la Vierge-Mère l'a porté, enveloppé de langes, caressé, prié et adoré, avec Joseph, le Père Nourricier, celui que la Tradition appelle « le Saint homme » — je le montrerai en parlant de Nazareth — quand tantôt nous passerons de la zone arabe à la zone israélienne, en Galilée.

Nous lisons l'Evangile de la Nativité et revivons, sur place, les phases de la Naissance, la joie du Ciel et la fureur de l'Enfer, le massacre des enfants de Bethléem par Hérode, impur et jaloux. Nous entendons le cri des mères ! Nous remontons jusqu'à Rachel, inconsolable, parce qu'elle a perdu son fils ; Rachel, figure de Marie, et qui, dit la Genèse (XLVIII) « mourut près d'Ephrata, Bethléem, et fut enterrée sur le chemin... »

*

Nous voici au milieu du plan incliné où est construite la Basilique.

Bethléem n'est plus « la plus petite ville de Juda ». Elle compte bien ses 8000 habitants, « la plus catholique-romaine » des Lieux-Saints, avec beaucoup plus de Catholiques que de Musulmans et presque pas de Juifs. Entourée de plantations d'oliviers, de figuiers, d'amandiers, de grasses prairies, cette ville cède comme toutes celles d'Orient, à la tentation du... commerce et c'est légitime et logique en un lieu où abondent pèlerins et touristes.

Les boutiques nous montrent au passage et bientôt voudront nous entraîner « pour voir » les travailleurs qui façonnent la nacre et l'olivier en objets de piété, charmants du reste, et chers aux pèlerins..

Mais vite, vite, allons à la **Basilique de la Nativité**. Sur la roche et la caverne, Ste Hélène, mère de Constantin, cette grande bâtisseuse d'églises au pays du Christ, a construit une grande basilique. Nous voici sur la place animée, où se mêlent robes citadines éclatantes, robes fellahines rayées, costu-

mes européens, tarbouchs arabes, casques coloniaux, acheteurs, vendeurs, curieux, gamins. A droite, le couvent arménien ; à gauche, l'hôtellerie française. Au fond, une vulgaire façade qui est, pourtant, un des plus vénérables sanctuaires du monde.

On y entre, en se pliant en deux, par une porte basse comme dans un cachot de prison du moyen-âge. Cela date d'une époque troublée où les maîtres du jour disposent de l'église, mais hostiles à l'Eglise, et permettaient même aux chameaux et chameliers de franchir le seuil du lieu-saint pour s'y reposer comme dans un hall de foire !

Mais oublions cette humiliation... et avançons dans le sanctuaire. Un vaste édifice. Quatre rangées de colonnes monolythes, en calcaire rouge veiné de blanc. Cinq nefs. Celle du milieu, large, haute, offre une charpente de cèdre. Les doubles nefs qui courent de chaque côté, étroites, sombres, ne montent qu'à la moitié du vaisseau central. La sultane Validé les a livrées aux Grecs en 1634 ! ! Le transept forme, avec la nef centrale, une croix latine. Le maître-autel et le bras droit appartiennent aux Grecs schismatiques ; le bras gauche, avec l'autel des Mages, est réservé aux Arméniens. De chaque côté du chœur, une entrée ovale livre passage à la grotte souterraine où naquit le Sauveur. Celle de droite est pour les Grecs, puisqu'elle est dans leur propriété ; celle de gauche sert aux Arméniens et aux Latins.

Descendons à la Grotte ! D'après les RR. PP. Abel et Vincent, des Frères Prêcheurs, les cinq nefs parallèles sont encore celles de Ste-Hélène, mais le transept et le chœur avec leurs trois absides, ainsi que le narthex — ou vestibule en forme de corridor transversal — sont de Justinien.

Ce qui nous importe, c'est de savoir que nous sommes dans le secteur sinon au point même où s'est réalisé le mystère des mystères de l'amour de Dieu pour l'homme et que relate S. Luc :

« Elle enfanta son fils premier né et, l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y

avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » !

★

Quelle émotion plus vive encore quand nous apercevons, sous la table d'un modeste autel entre les deux escaliers grec et arménien, une étoile d'argent entourée de ces mots :

« **Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est** ».

La tête dans les mains, l'âme toute surprise de se sentir si fervente, le cœur tout heureux de se retrouver capable d'un amour si spontané et si tendre, on goûte, là, des minutes sacrées dont chaque pèlerin garde avec pudeur le secret et la sûre richesse de bénédiction.

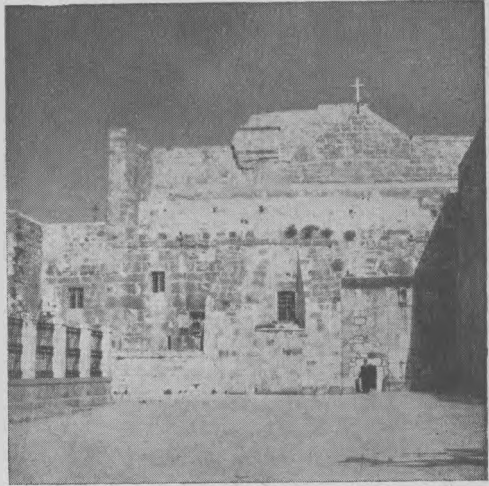
Nous revoyons la Basilique. On nous redit les chicanes odieuses des schismatiques, comment même le sang coula, comment, en 1847, sous cette jalousie grecque, l'étoile de la Nativité disparut. Six ans plus tard, la loyauté du sultan Abdul Medjid en fit placer une autre, identique à la première, mais la restitution n'arrêta pas les conséquences du vol qui, d'incidents en incidents diplomatiques, aboutirent à rien moins qu'à la guerre de Crimée (1854-55).

L'année 1873 vit une autre tragédie. Le 23 avril, vendredi saint des Grecs, cinq Franciscains tombèrent sous les balles d'une bande de schismatiques. En vertu du protectorat français, le président Mac-Mahon obtint réparation et fit don aux religieux latins d'une toile en amiante, pour remplacer les tentures de la grotte, criminellement incendiées en 1869 déjà. Cette toile a été lacérée en mars 1932.

Assez de ces histoires écœurantes ! Prions pour la réalisation du « *sint unum* » et pour la paix que Jésus est venu apporter au monde dans cette Grotte : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

Comme il est attachant ce **Bethléem** tant désiré !

C'est bien ici qu'il faudrait, mieux encore qu'au Thabor, pouvoir dresser sa tente pour un séjour prolongé ! Ah ! que je comprends les trois « Petites Sœurs » de Charles de Foucauld, que



BETHLEEM

La basilique de la Nativité, telle qu'en apparaît la façade, massive comme château fort. « Un des sanctuaires les plus vénérables du monde. Et on y entre en se pliant, par une porte basse. Cela date d'une époque troublée... »

je suis allé voir (comme celles de Ste-Véronique à Jérusalem, celles du Couvent des Clarisses à Nazareth) :

— Nous bénissons Dieu de la faveur insigne qu'il nous fait de pouvoir vivre à Bethléem !

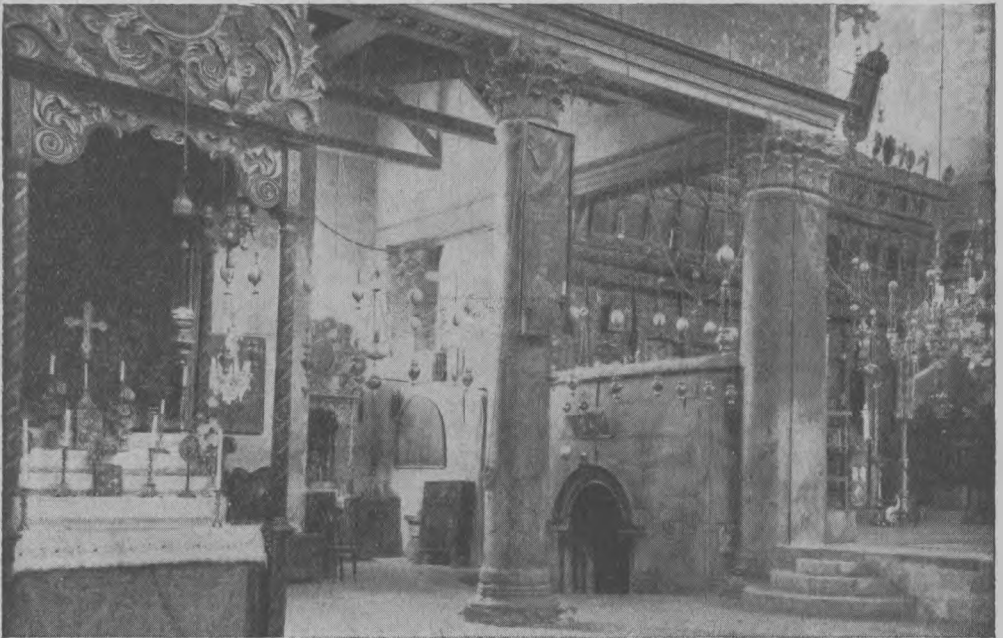
Mais nous, voyageurs et pèlerins, nous ne pouvons que passer ! Après la première visite, plusieurs de mes compagnons sont allés aux achats de « souvenirs », je rentre dans le sanctuaire béni, l'âme ardente. Je revois la Grotte de la Nativité, l'Autel des Mages, les chapelles souterraines : de Saint-Joseph commémorant la visite de l'Ange qui annonçait le départ pour l'Egypte; des Saints-Innocents, sur le puits où, d'après la Tradition, furent jetés les corps de ces fleurs des martyrs ; des Stes Paule et Eustochie, disciples de S. Jérôme ; de S. Eusèbe de Crémone ; de S. Jérôme, dans la chambre où il composa ses célèbres commentaires sur la Bible ; de la Grotte du Lait, objet d'une jolie tradition !

Mais l'heure du départ approche et le jour baisse. Vite un pieux salut à l'église Ste-Catherine, un coup d'œil aux principaux Instituts latins qu'un Bethléemite est heureux de m'indiquer à distance et dont je n'ai pas retenu exactement les particularités... Et me voilà constatant, dans le fond de mon cœur, la vérité de ce que m'avait prédit un bon Père franciscain du Saint-Sauveur de Jérusalem : « Pas d'endroit en Terre Sainte, où l'on s'attache, dès le premier instant, comme Bethléem... ! » Pourtant, il faut partir ! Le chauffeur de la belle « Chrysler » klaxonne pour le retour.

Chacun emporte à Jérusalem, Ville du Drame d'Amour et de Salut du Christ-homme, le sourire du Christ-enfant, qui ne devait vivre et grandir que pour être le Héros de ce Drame divin, et le Sourire aussi de Celle qu'en tant d'endroits de Terre Sainte nous voyons vénérée et aimée, depuis tant de

siècles, par les schismatiques, comme par les enfants de l'Église romaine, qui adorant le Fils et vénérant la Mère ne séparent pas la Mère du Fils ni le Fils de la Mère.

Si passionné que je sois du voyage stylo à la main, j'aurai omis maints détails. Mais il en est un qui ne m'échappa pas et que, du reste, rappela notre guide, le professeur Paul Haag. Et il m'est doux de le noter en passant. C'est un Evêque suisse qui est « évêque titulaire de Bethléem » : le Rme Abbé de la royale Abbaye de Saint-Maurice en Valais, aujourd'hui Son Exc. Mgr Haller, directeur général de la Ligue mondiale « Pro Pontifice et Ecclesia ». C'est avec la ferveur de la foi stimulée par l'amitié que j'ai dit dans la Basilique un « Pater » pour l'Evêque de Bethléem, ses chanoines, sa basilique qui maintenant peut rivaliser avec les plus belles.



Une partie de l'intérieur de l'église de la Nativité à Bethléem. L'âme toute surprise de se sentir si fervente, le cœur tout heureux de se retrouver capable d'un amour si spontané, on goûte là des minutes sacrées devant l'inscription : « Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est » : « C'est ici que de la Vierge Marie est né le Christ Jésus... »

CHEZ LA COUSINE ELISABETH

Nous avons vu la Cité, la maison, la basilique de la créature privilégiée, objet d'un mystère et miracle adorable pour le croyant, déroutant et scandaleux pour l'incrédule et l'impur, la Vierge-Mère, annoncée par le prophète, dont le texte lapidaire est gravé, je l'ai cité, sur l'autel de la Nativité à Bethléem.

Eh bien ! que mon lecteur vienne voir, avec moi, maintenant, la maison où Marie, inspirée par Dieu, rendit **visite** à sa **cousine Elisabeth**.

Je ne sais quel charme s'empara de nous, quand notre guide nous annonça cette pieuse expédition à **Aïn Karem**. Gentille sortie d'après-midi. Un rien pour nos bonnes voitures. Pas quinze kilomètres, au sud de Jérusalem !

Aïn Karem signifie « Fontaine du Vignoble » et la Tradition la plus vénérable veut y voir le **lieu de naissance de Saint-Jean-Baptiste**...

Ce petit village, pittoresque et fertile, a l'honneur de posséder deux sanctuaires, objets de notre visite guidée et expliquée : l'**église de Saint Jean-Baptiste** et celle de la **Visitation**.

*

L'église **S. Jean** est bâtie dans l'enceinte même d'un couvent de Franciscains.

A Jérusalem, avant la visite d'aujourd'hui à Aïn Karem, le bon Frère Raphaël Queen, Canadien, mon ancien compagnon de navigation sur l'Atlantique, m'avait, dans l'admirable couvent du Saint-Sauveur, grande centrale franciscaine de toute la Terre Sainte, documenté sur ces églises.

Les Franciscains acquirent des propriétés à Aïn Karem en 1427 dans l'espoir de restaurer l'antique église élevée sur la Grotte de la **Nativité de S. Jean-Baptiste** (S. Luc, I, 56-80). Saint-Jean-de-la-Montagne était alors et est encore aujourd'hui la Colonie maugrabine de la Palestine. Le fanatisme aidant, on ne put prendre possession de ces terrains qu'en 1621. En 1675 seulement on put commencer une église, terminée quinze ans après.

Le Sanctuaire de la **Visitation**, situé également à Aïn Karem, avait été éle-

vé sur la maison des champs de Zacharie, celle où la Vierge vint de Nazareth demeurer avec sa cousine Elisabeth (S. Luc, I, 39-56). Il en reste des ruines intéressantes. La Custodie put acquérir le terrain en 1679, mais n'a pu encore y aménager qu'une crypte en 1891. A la **Visitation** comme à **Saint-Jean**, les Latins possèdent tous les droits.

Dès l'année 1918 la Custodie de Terre Sainte avait décidé de rebâtir le Sanctuaire de la Visitation. Mais pour bien des raisons le projet ne put être réalisé qu'entre 1938 et 1940. Sur les ruines très intéressantes de l'ancien Sanctuaire s'élève à présent une superbe église ornée d'artistiques peintures. La Crypte a également été entièrement renouvelée. La décoration de la Crypte est due au peintre Della Torre. Celle de l'église supérieure à laquelle collaborèrent les peintres Vagarin et Manetti n'est pas encore terminée.

C'est encore de Saint Jean-Baptiste qu'il s'agit lorsque, une fois remontés dans les voitures, on nous parla d'un lieu à une heure environ de ces deux sanctuaires : c'est « Le Désert de S. Jean » où l'on suppose que le Saint a passé sa vie d'ermite et où l'on montre une Grotte avec une source à la vertu de laquelle croient les habitants, parce qu'elle aurait été la boisson du Grand Pénitent.

ET « SAINTE ANNE » DE JERUSALEM ?

J'en étais ici de mes pages à relever de mon bloc-notes et je venais de dire la filiale émotion de notre groupe à la visite des lieux bénis de la Nativité à Bethléem, quand le Supérieur de la Maison des Pères Blancs de Fribourg me demanda, avec la ferveur qu'on met à évoquer un lieu aimé ou un être cher :

— « Et **Sainte Anne** à Jérusalem et nos Pères qui la desservent, quelle impression ? »

Ayant parlé de Marie avec Jésus et Joseph à Bethléem, il était, à ses yeux, logique de parler de la maison de Marie, à Jérusalem, avec sa mère, la bonne Sainte Anne que S. François de Sales appelle gentiment « notre

Grand'Mère », Marie étant notre Mère...

Il eut le chagrin d'apprendre que de tous les lieux de la Ville Sainte, Sainte Anne avait été presque sacrifiée en faveur d'autres études plus chères à notre savant guide et professeur, assez malheureux, il l'a dit plus d'une fois, de ne pouvoir montrer à sa troupe avide de ses expertes explications, tous les secteurs historiques et sacrés.

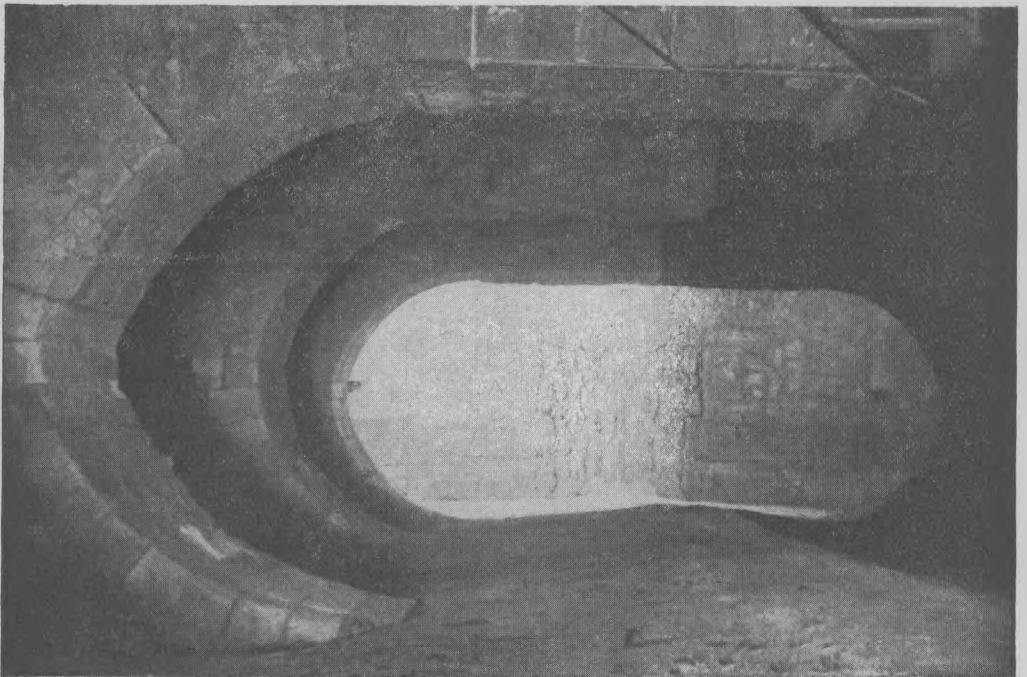
Du moins, ai-je appris, avec bonheur que c'est aux vaillants fils de Lavigerie qu'ont été confiés la garde et le ministère des lieux où la plus vénérable tradition place la maison de famille de Joachim et de Sainte Anne, témoin de la naissance de la Bienheureuse Vierge.

On sait que d'autres lieux se réclament de son berceau : Bethléem, Nazareth, Séphoris. Les thèses les plus solides plaident pour Jérusalem.

Mais dans cette ville même, à quel endroit précis chercher la maison de

Sainte Anne ? « Aux Pays de la Bible » rappelle comment, en 530, l'archidiacre Théodosius montre au nord-est de la ville, sur les flancs de Bézetha, la **piscine probatique** et une église, « Sainte-Marie de la Nativité ». Un peu plus tard Antonin de Plaisance cite une « Sainte-Marie de la Probatique », bâtie probablement par sainte Hélène au IV^e siècle et qui sombre en 614 sous Chosroès de Perse, se relève peu après et retombe en 1009 sous Hakem. Quatre-vingt-dix ans plus tard les Croisés la trouvent debout, mais sous le vocable de Ste-Anne. On confie le précieux sanctuaire à des Bénédictines et on construit une abbaye dans le voisinage, qui compta parmi les Religieuses des Filles des plus nobles familles de France au temps des Croisades. La victoire des Turcs au XIII^e siècle ravagea et détruisit tout !

« Exclus de Ste-Anne, les pèlerins se mettent, au XV^e siècle, à vénérer les sépultures d'Anne et de Joachim à



La « Piscine probatique », où était guéri celui qui, le premier, était plongé dans l'onde se mettant en mouvement...

la vingt-et-unième marche du Tombeau de la Vierge, dans la vallée du Cédron. Mais l'histoire ne mentionne aucune translation des saintes reliques, et d'ailleurs comment les aurait-on obtenues des fanatiques Mulsumans ? »

Après la guerre de Crimée (1854-55), des négociations franco-turques ramènent les beaux jours à Ste-Anne. Restaurée avec intelligence, l'église a gardé du XIII^e siècle son ensemble byzantin et roman.

Le joyau, le trésor qui échappa aux ravages de Titus, de Chosroès, de Hakem et de Saladin, parce qu'ils en ignoraient la valeur, c'est la crypte.

La demeure d'Anne et de Joachim était adossée à un rocher, dans lequel des excavations prolongeaient les appartements et où l'on se réfugiait pour se protéger des fortes chaleurs du jour. La demeure extérieure a dû sombrer en 70 déjà, sous Titus, mais la demeure rocheuse est restée.

De la nef latérale, un escalier conduit dans une série de chambres, dont l'une est honorée comme le lieu natal de la Sainte Vierge et une autre, sous le maître-autel, comme la sépulture d'Anne et de Joachim.

Les vaillants Pères Blancs sont donc installés en ces pieux parages. C'est à eux que s'est adressée l'équipe d'Air-France pour faire le tour des sanctuaires de Jérusalem.

Les bons Pères desservent de là une partie de la Palestine et de la Syrie et c'est de leur Séminaire melchite que sortent les prêtres de ce rite oriental attachés aux paroisses.

Le regret de n'avoir pu s'arrêter à son aise à Ste-Anne se double du chagrin de n'avoir pu goûter les surprises d'un musée merveilleux créé par un Père Blanc, ingénieux et génial.

EN SAMARIE

Et voici un autre lieu de pieuse attraction : le **Puits de Jacob**.

★

Notre organisation n'avait pas prévu de jour pour cette sortie. Y allait qui voulait, moyennant supplément de

taxe pour les voitures qui, chaque jour, emmènent les visiteurs de la Samarie.

Secteur vraiment important de la Terre Sainte cette Samarie des Samaritains et de la Samaritaine !

C'est en Samarie qu'Abraham, venu de Haran, sur l'ordre de Dieu, fixa sa tente et entendit la stupéfiante promesse : « Je donnerai ce pays à ta postérité » (Genèse XII, 7). C'est le riche vallonnage entre les deux montagnes, le Garizim et l'Hébal.

C'est là que son petit-fils Jacob, de retour de Mésopotamie où il était allé, fuyant la vengeance d'Esau, creusa un puits. C'est là que surgit Sichem (Naplouse). C'est là que Dina, fille de Jacob et de Lia, allant voir les femmes du pays, se trouve enlevée par Sichem, fils d'Hémor, prince de la cité. Les fils de Jacob massacrèrent les habitants pour venger leur sœur et Jacob est obligé de fuir à Hébron, où il trouve son vieux père Isaac mourant (Gen. XXXIV).

C'est dans cette Vallée que Joseph va chercher ses frères qui font paître les troupeaux et qu'il est vendu à des marchands pour devenir par miracle le bras droit du pharaon. Jacob a légué à Joseph le champ de Sichem et le **puits**.

Joseph priera ses frères de transporter ses restes au pays de son adolescence.

On vénère près du puits un monument vraisemblablement bâti sur le tombeau de Joseph (Gen. L; 24).

Les Hébreux étant devenus maîtres de Chanaan, Moïse mort, Josué le remplace, conduit les douze tribus au Garizim et à l'Hébal, et elles jurent fidélité à Dieu qui leur a donné ce fertile pays.

C'est encore au pied de l'Hébal et du Garizim que le peuple d'Israël offre à Roboam la succession royale de Salomon, qui vient de mourir. C'est là que Roboam répond durement au peuple demandant un régime plus paternel que celui de Salomon, perverti par les femmes idolâtres et accablant d'impôts les contribuables : « Mon père vous a châtiés avec des fouets, moi

je vous châtierai avec des scorpions ! »

D'où la révolte et la scission en deux royaumes : celui d'Israël et celui de Juda.

On sait le reste, et comment la Samarie devint province assyrienne, peuplée de non-juifs, mais avec des merveilles de fidélité juive : l'histoire de **Judith** à Bethulie.

Mais la grande attraction en Samarie pour nous, enfants de l'Eglise, c'est le **Puits de Jacob**. C'est là qu'eut lieu le Dialogue entre le Christ et la **Samaritaine** qui vient puiser de l'eau au moment où Jésus, fatigué de la route, s'assied sur la margelle du puits profond.

— « Comment, vous qui êtes juif, vous demandez à boire à une Samaritaine ? »

— « O femme si tu savais le don de Dieu » — tu me demanderais toi-même de l'eau vive... »

Relisez la divine explication et le cri de foi de la Samaritaine. Convertie, elle confesse la divinité du Christ et se fait apôtre dans son pays. Dans son pays... actuellement musulman, où Jésus est regardé comme prophète, mais non comme Dieu.

Les Grecs possèdent une église dédiée au Saint Sauveur, cachant sous la crypte, parmi les lampes dorées, le large puits, mystérieux et profond.

Tous les pèlerins du Puits de Jacob vous rediront l'émotion de cette visite.

HEBRON D'ABRAHAM ET DE MAHOMET

— Ah ! non, ne manquez pas de voir **Hébron**, insista un des chauffeurs des bonnes voitures qui promenaient le groupe de heureux Suisses, pèlerins des Lieux-Saints.

A ses yeux, manquer Hébron, c'était manquer un des lieux les plus impressionnants de tout le programme du voyage.

Il n'exagérait pas !

Monter à **Hébron**, c'est remonter en quelque sorte toute l'histoire du peuple de Dieu, parce que cette ville a l'insigne privilège de posséder le **Tombeau**

d'Abraham, père et patriarche de ce peuple, l'homme formidable que devait choisir la Providence pour préparer le grand événement de l'Histoire : la chair et le sang du fils de Dieu fait homme et pris dans la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Monter à **Hébron**, c'était voir surgir, en un recul sublime et saisissant, dont nous ne parlions pas, mais que chacun, je crois, sentait profondément, l'Histoire Sainte apprise à l'Ecole, sur les bancs du Collège, dans les Cours de Théologie, pour ceux du groupe mixte qui étaient prêtres ou pasteurs.

C'était, en plein XXe siècle, se trouver en face des deux tombeaux les plus impressionnants, les mieux entretenus, les plus jalousement gardés, dans lesquels, avec des archéologues et des savants de premier plan, avec Daniel-Rops, notre guide pouvait dire que, peut-être bien, si l'on ouvrait le caveau, on y trouverait les os du grand Patriarche, mort près de deux mille ans avant le Christ-Sauveur, près de ceux d'Isaac et de la momie de Jacob, et pas loin des restes de Sara, la grande aïeule.

Voilà pourquoi Hébron exerce cette attirance sur le pèlerin et le voyageur ! Voilà pourquoi tous ceux qui ont préparé leur voyage, avertis de la richesse historique et sacrée de ce lieu, décident, à tout prix, de se rendre à Hébron. C'est le secteur béni où, d'après la Bible, le Ciel entra en relation directe avec Abraham, le grand chef de clan, venu de l'Orient dans cette Terre Sainte, qui devait devenir le théâtre des plus divins événements des annales humaines.

C'est dans ce pays des pâturages que le Patriarche, comblé d'années, conscient d'avoir rempli la mission que Dieu lui avait confiée, voulut mourir là où les trois mystérieux Visiteurs célestes, dont parle la Bible, lui étaient apparus, dans le soleil du jour et avec qui il avait eu le sublime dialogue consigné dans l'Ecriture.

Avant de fermer les yeux, il maria son fils, selon ses vœux. Sara, son épouse, fut déposée dans la caverne de roc, aménagée, où Abraham alla lui-même dormir son dernier sommeil, la Ca-



HEBRON

L'impressionnante Hébron, devant laquelle notre groupe — un peu estompé à l'avant-plan — s'est arrêté, écoutant l'histoire passionnante de cette ville entièrement mahométane. « Monter à Hébron, c'est remonter en quelque sorte toute l'histoire du peuple de Dieu : cette ville a l'insigne honneur de posséder le Tombeau d'Abraham, père et patriarche du peuple... qui devait préparer la Chair et le Sang du Fils de Dieu fait homme... »

verne de Macpéla, en face de Mambrez — témoin de la belle scène biblique — et sur laquelle s'élève, aujourd'hui, une des plus vénérées mosquées de tous les pays islamiques, gardienne attentive et jalouse de ces magnifiques tombeaux en marbre étincelant, entourés de balustrades aux métaux précieux.

Ici encore, le Coran l'a emporté sur la Croix, par la faute des Croisés qui n'eurent pas assez de sagesse pour tirer profit durable de leurs victoires et continuer, en Terre Sainte, une œuvre magnifiquement commencée.

Partout des ruines rappellent le temps où les preux chevaliers de S. Louis et des vaillants soldats enrôlés dans les Croisades furent vaincus, eux

qui avaient libéré le Tombeau du Christ et planté la Croix du Sauveur dans le pays d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

L'échec — pas total du reste — des Croisades rentre dans les faits mystérieux de l'histoire et nous ramène à un acte de foi en « la Providence dont les desseins sont insondables ».

Pour ce qui est d'Abraham et de son Tombeau, les Mahométans d'Hébron montrent un soin aussi jaloux à le garder que ne le feraient les Juifs et les Chrétiens. C'est qu'Abraham est, pour les Arabes, un de leurs tout grands Ancêtres et patriarches. Ils n'ont pour lui que vénération. Les habitants d'Hébron, gens fermés, fanatiquement voués au Coran, se montrent méfiants

à l'égard des Chrétiens qui viennent vénérer les illustres tombeaux en la riche mosquée.

Je ne crois pas avoir vu un seul visage d'homme, de femme, ni même d'enfant qui n'ait été sévère, contracté, presque hostile quand, descendu des voitures, notre groupe grimpa cette ville blanche, poussiéreuse, aux rues étroites, pour aller aux Tombeaux.

— Nous avons eu bien de la chance, s'est écrié le chauffeur de la voiture où je me trouvais, et sous les roues de laquelle un enfant mahométan faillit se faire écraser.

Si ce malheur était arrivé, nous aurions risqué de nous faire lapider par tous ces hommes ! Ils en eussent fait un... incident de race et de religion.

C'est ce que, textuellement, un connaisseur de ces indigènes et de ces lieux nous a dit.

A-t-il exagéré ?

En tout cas la population d'Hébron est la seule, en pays arabe, où nous ayons eu l'impression d'être des intrus !

Ce n'est guère digne d'Abraham l'hospitalier, ni de Sara sa femme, grande figure et grand cœur.

Comme tout est souvenir et évocations bibliques sur cette terre à la fois bénie et tragique ! Comme il ferait bon, non loin d'Hébron-d'Abraham d'où viennent de nous emporter nos rapides voitures, s'arrêter plus longuement à ce lieu précis où les « Actes des Apôtres » situent la scène de Philippe, baptisant le serviteur de la reine rencontré en route. Comme ce serait passionnant de refaire l'histoire de la « Fontaine du Rassemblement » et de suivre ce que nous en dit la Tradition depuis le I^{er} siècle ! Comme on rêve, avec les archéologues américains qui y consacrèrent tant de temps et de dollars, des fameux « Bassins de Salomon », des millénaires réservoirs en ciment sur les fouilles desquels nous nous sommes promenés ! Captivant coin de terre dont le grand roi Salomon rêvait de faire un lieu de villégiature... champêtre. Elle eût, peut-être, rendu calme et sérénité à son cœur agité, en proie à des passions jusque sous les cheveux blancs, achevant si mal une vie si bien commencée !

Mais le temps presse. Déjà le crépuscule descend sur les ravissants paysages que nous venons de parcourir.

A L'INSTITUT BIBLIQUE

Nous voici de retour dans la Ville Sainte, en route vers « l'Hôtel de la Citadelle » où, chaque soir, nous nous retrouvons autour de tables amies, heureux de fraterniser encore quelques instants dans le confortable hall où l'on échange ses impressions de la journée et les projets du lendemain. Mais, cette après-midi, M. le professeur Haag nous réserve encore une joie : la visite à l'église de St-Etienne et à l'Institut biblique.

C'était, pour lui, revenir un peu « in propria », « dans ses domaines » et évoquer les riches et heureuses années où, élève des grands Maîtres du fameux Institut, il faisait riche provision de science biblique et de la connaissance des Lieux-Saints, dont il nous fit si largement bénéficier.

Quant à moi, outre le bonheur de vénérer le Premier Martyr du Christ, le Diacre S. Etienne, je me réjouissais de voir un homme dont tout intellectuel connaît le nom, un des plus extraordinaires savants dans la branche la plus passionnante du savoir humain pour un chrétien : l'Écriture Sainte et l'histoire des Lieux-Saints, un homme d'une étonnante culture, le **R. P. Vincent**, vénérable octogénaire en robe blanche des Fils de S. Dominique, depuis plus de cinquante ans à Jérusalem, loin de sa patrie, la France, où il revient une fois ou l'autre, impatient de revoir au plus vite sa patrie d'adoption, le « pays du Christ ».

— Que je suis heureux de vous voir, enfin, mon Père, après vous avoir lu tant de fois, lui dis-je, dans un bref entretien au parloir de l'Institut Biblique, où un hasard béni me le fit rencontrer, conversant avec une savante (je pèse le mot) Religieuse des **Dames de Sion** du R. P. de Ratisbonne.

— Je suis si heureux de vous voir, répétais-je.

— Heureux comme mon fameux Américain, répliqua-t-il, cordial et caustique...

Il raconta comment un riche Américain avait mis tout en branle « pour voir le Père Vincent » et semblait même être venu tout exprès d'Outre-Atlantique pour lui, peut-être pour des projets de fouilles qu'il payerait de ses dollars...

— « Je suis heureux, heureux de vous... voir, s'extasiait le Yankee me serrant la main. Je lui proposai un revoir, tel jour et telle heure... Je ne le revis plus jamais ! Fiez-vous à ceux qui se disent... heureux de voir le Père Vincent !... »

Combien lui est cher ce Couvent des Dominicains, au lieu du martyr de St-Etienne le diacre.

Il prépare son **Oeuvre**, somme de tous les travaux de sa longue vie et corrige déjà l'impression de ces pages tant attendues, qui s'impriment à Paris, et pour lesquelles, séance tenante, j'ai donné mon nom en souscription....

A L'ECCE HOMO

Parmi ses travaux d'infatigable érudit, il faut compter en bonne place, et il y tient, ses recherches sur le **Lithosirotos, Prétoire et Ecce Homo** à Jérusalem, sous la garde de ces **Dames de Notre-Dame de Sion**.

L'une était en pourparlers avec le Père à l'heure où je frappai au Parloir du Couvent S. Etienne.

Je la reconnus aussitôt pour avoir été l'ange souriant et combien compétent qui avait guidé le groupe des Suisses lors de leur visite officielle au **Lithostrotos** quelques jours auparavant.

Si je n'en ai pas parlé dans l'ordre chronologique de mon **Carnet de Route**, c'était pour ne pas la séparer de la Visite au P. Vincent, animateur des Dames de Sion dans l'œuvre vraiment surhumaine, que seul pouvait réaliser un immense amour du Christ.

Que soient remerciées ces Dames pour leur accueil au groupe et pour l'accueil qu'elles me firent à l'occasion d'une messe inoubliable, sous la voûte sacrée, à l'un des autels de l'admirable crypte, où l'art le plus sûr sert les découvertes archéologiques les plus pathétiques.

Cet amour de la science et de l'Art s'allie à la plus délicate charité ! Inoubliable Orphelinat de Notre-Dame de Sion, à Jérusalem, à côté du savant Pensionnat de Jérusalem, du même esprit que la Grande Maison d'études de Notre-Dame, à Strasbourg (pour ne parler que de celle-là), où les Religieuses, fondées par le R. P. de Ratisbonne, font merveille auprès de la Jeunesse.

AU PRETOIRE

Il faudrait un livre pour redire cette Fondation des Sœurs et leur chef-d'œuvre d'amour au **Lithostrotos**, de concert avec le R. P. Vincent.

Avec quelle filiale gratitude la Mère Supérieure m'a mis en main, après le petit déjeuner, le texte des augustes encouragements du Pape actuel, bénissant peu avant son élévation au Siège de Pierre, l'œuvre géante des découvertes archéologiques — somme immense de travail scientifique et matériel, d'argent ! — la mise en valeur pour la piété du monde chrétien de ces lieux où coula le Sang divin :

« C'est un trait de l'amoureuse et profonde providence du Seigneur, que la pieuse découverte ait été faite dans les obscurités de l'heure actuelle, où l'humanité souffre sous le poids de maux extrêmes, pour avoir rejeté la loi de Dieu, lorsque de son observance dépendent aussi la prospérité et le progrès civil.

« Tandis que les phalanges redoutables des méchants, groupés entre eux par un pacte impie contre le Rédempteur, visent à faire de la terre un **Lithostrotos** dans lequel on renouvelle les scènes de la Passion du Christ dans le corps mystique de son Eglise, puisse l'avertissement qui part du lieu vénéré et pieux qu'on vient de découvrir, engager les bons à hâter, — par leurs prières et par leur foi traduite dans la ferveur de l'apostolat, — l'avènement de la justice et du royaume de Dieu, qui apporte le bonheur même temporel ».

★

Mais je ne puis m'empêcher de donner ici la parole au R. P. Vincent pour

ne pas priver mon lecteur de la joie et de l'émotion de connaître ce qu'à ce degré j'ai connu moi-même trop tard.

De sa grande âme ardente, le grand savant explique la scène auguste :

— Entre Gethsémani et le Golgotha, le **Prétoire** apparaît comme le point central des événements de la Passion.

Abandonné par ses disciples privilégiés, traîné par la haine des Prêtres et la conjuration de tout son peuple devant un magistrat romain sceptique et pusillanime, Jésus est l'objet du plus vil mépris, livré comme jouet aux dérisions triviales de la soldatesque, honni par une foule en délire qui lui préfère le dernier des scélérats, condamné, par une parodie judiciaire, au plus infamant supplice dont il devra lui-même porter l'instrument jusqu'au Calvaire. Le site du Prétoire évoque, en tout cœur chrétien, des sentiments qu'on ne goûte que là, quand on s'y retrouve, en actions de grâces, un instant **seul**.

Voici la claire et pure basilique sous le titre d'**Ecce Homo**, chef-d'œuvre d'art et de goût. Elle consacrait depuis longtemps le site de la condamnation de Jésus et protégeait d'augustes vestiges de cette cour du **Prétoire** où fut prononcée l'inique sentence de Pilate. Ses titres à la vénération chrétienne étaient,

hélas, fréquemment mis en cause. Au nom de l'archéologie et de l'histoire, une critique exigeante se targuait de les prouver caducs et leur opposait une localisation juste inverse, reléguant le Prétoire à l'autre extrémité de la ville. Ce n'est évidemment pas sans un dessein providentiel que s'est exercée, sur l'authenticité du sanctuaire, cette enquête rigide, puisqu'elle devait susciter l'exploration qui fait aujourd'hui resplendir avec une aussi décisive évidence le bien-fondé de la localisation traditionnelle.

En relation avec la Basilique de l'Ecce Homo des fouilles, exceptionnellement ardues, mais conduites avec une patiente habileté, celle surtout du R. P. Vincent, ont révélé tous les éléments qui faisaient défaut jusqu'à ce jour pour une restauration positive de la célèbre **Forteresse Antonia**, dans le secteur de laquelle nous logions à « l'Hôtel de la Citadelle ». La description minutieuse et le commentaire de ces découvertes ne s'adresseraient qu'aux techniciens d'archéologie.

Pour ceux qui prennent moins d'intérêt aux dissertations érudités qu'au langage concis et plus émouvant des faits, l'ensemble des données monumentales qui restituent maintenant les



Au Palais de Caïphe : le corps de garde ; fenêtre sur la prison...

proportions et l'ordonnance de la forteresse hérodienne est plus évocateur.

Ce gigantesque quadrilatère, conquis presque entièrement sur un évidement de la colline rocheuse, couvrait un espace de 150 mètres d'Ouest en Est, sur 80 mètres du Nord au Sud ; il était protégé par de puissantes tours angulaires et groupait les installations aussi complexes que diverses d'un palais et d'un camp.

Le trait caractéristique de cette ordonnance était sans contredit la cour d'environ 2500 mètres carrés aménagée pour servir de communication entre la ville et l'Antonia. Construite sur de profondes piscines, couverte d'un dallage massif et somptueux, bordée de galeries à hautes arcades, cette cour était vraiment le cœur de la forteresse dont elle rythmait le fonctionnement. Et ne suffit-il pas de signaler son existence pour que s'y adaptent spontanément, en toute mémoire chrétienne, les indications évangéliques ? Pilate fait ériger le siège rituel constituant son tribunal dans la « cour intérieure » transformée de la sorte en « Prétoire » (Saint Marc XV, 16) et cette cour était appelée le Lithostrotos, « le Pavement ou le Dallage » par excellence. (Saint Jean, XIX, 13.)

Où trouver indications plus explicites, plus expressives et moins apprêtées pour désigner le site où fut prononcée la sentence de Pilate qui achemina Jésus au Calvaire ? Voici les vestiges de l'entrée où se massait la foule houleuse réclamant à grands cris le supplice du Sauveur. Voici les **épaves** des galeries et des arcades bordant le **Lithostrotos**. Voici quelques traits des aménagements du **poste de garde** aux caprices duquel fut livrée la divine Victime, en attendant les tortures officielles de la Flagellation. Voici, — et nous oublions volontiers tous les autres détails, — les **dalles mêmes foulées par les pieds de Jésus et inondées de son sang...** Leur conservation providentielle nous est expliquée par la catastrophe même où sombra l'Antonia, moins de quarante ans après les événements de la Passion.

— « Alors, s'écrie le R. P. Vincent, toute dissertation sur les dramatiques épisodes du siège n'est-elle pas super-

flue quand on a sous les yeux, parmi les effondrements dont il fut la cause, un de ces boulets monstrueux pesant presque une demi-tonne que lançait la plus formidable des catapultes spécialement construites par Titus pour réduire l'orgueilleuse forteresse ? Protégé par les éboulis des murailles démantelées, sauvegardé aussi par l'arc de triomphe érigé du temps d'Hadrien comme porte rituelle de la ville transformée en colonie romaine, le vénérable Pavement a pu braver l'injure des siècles et la rapacité des hommes ».

On ne saurait assez bénir la science discrète et la lumineuse piété des gardiennes de ce sanctuaire qui remettent si bien le Lithostrotos en évidence, au prix de longs efforts et de lourds sacrifices.

Pour qui, comme le P. Vincent s'est attaché, durant une vie si longue, à scruter la localisation du Prétoire, il y a désormais une indécible émotion à se prosterner en pleine certitude sur les dalles de ce **Lithostrotos** consacré par l'empreinte sanglante des pas du divin Maître.

Le Dallage est glorifié déjà puisqu'un titre basilical anoblit le sanctuaire qui le recouvre : centre de réparation et de louange perpétuelle, grâce au dévouement des Religieuses de Notre-Dame de Sion. Puisse-t-il être honoré plus encore et s'imposer plus que jamais à la piété chrétienne pour l'exaltation de Jésus notre Roi !

THEODORE DE RATISBONNE

Il me plaît de rappeler que c'est le 20 janvier 1842, à Rome, dans l'église de Saint-André delle Fratte, que le regard de Marie avait transformé l'âme du Juif alsacien Alphonse Ratisbonne. L'enfant d'Israël devenu prêtre et religieux avait aidé son frère aîné, l'Abbé **Théodore Ratisbonne**, dans la fondation de l'œuvre de Notre-Dame de Sion ; une double famille religieuse était née : les Prêtres et les Religieuses de Notre-Dame de Sion, dont le but premier était la conversion des Juifs.

Depuis le jour de sa conversion, le Père Marie-Alphonse se sentait pressé

de se rendre à Jérusalem, persuadé que Dieu l'y appelait pour préparer les voies à l'œuvre de Sion.

LA VISITE AU PATRIARCHE LATIN DE JERUSALEM

Avec deux jours de retard sur l'ordre de notre programme, cette visite fut d'une exquise simplicité et cordialité. Elle nous plongea dans la vraie atmosphère franciscaine, comme il sied à un fils de S. François, même dans le palais du Patriarcat latin, la Résidence du grand Chef spirituel des Chrétiens et Communautés catholiques des Lieux-Saints. Ce Patriarcat, du reste, a toujours joué un grand rôle dans la vie diplomatique aussi, les Etats chrétiens étant vivement intéressés au sort de la Palestine. Si les Franciscains jouent là-bas un rôle éminent, rien n'oblige pour autant le Saint-Siège à nommer un Franciscain au poste de Patriarche presque toujours occupé par un non-franciscain.

*

Fils du Séraphique d'Assise, l'actuel Patriarche ne renie pas sa famille spirituelle, ni la simplicité franciscaine que j'avais admirée en celui qui était alors le Padre Gori, lors d'une fortuite rencontre aux Etats-Unis, la veille de la Guerre 1939-1945, avec le Frère Raphaël le Canadien.

Au nom du Groupe suisse, M. le professeur Paul Haag lui adressa un délicat hommage en parfait français, langue diplomatique, et, ici, expression du cœur de ces Suisses et Suissesses, catholiques et protestants, animés de la même sympathie à l'égard du chef spirituel de l'importante portion de chrétienté des Lieux-Saints confiés à sa juridiction.

Aimable et souriant, Son Exc. Mgr Gori remercia, en français aussi, les « fils de la Suisse enviée », et leur dit la joie que lui faisait cette visite entre toutes celles qu'il reçoit, la Suisse étant connue par sa charité, récompensée par le privilège si précieux qu'est la paix.

Ayant, avec la prudence que lui impose sa haute situation, fait allusion aux épreuves de la Terre Sainte (du

fait de la guerre arabo-israélienne et de la division du pays en deux zones, avec des fidèles dans les deux), le Patriarche latin demanda à ses visiteurs, citoyens d'une patrie pacifique, de prier avec lui pour que « tous les peuples ressemblent à la Suisse sous le rapport de la paix, du travail et du progrès... »

Pour conserver plus explicitement le souvenir de cette visite, le Groupe demanda à notre hôte éminent de vouloir poser devant l'objectif.

Le président Dudle, de « l'Association suisse pour l'aide aux Lieux-Saints », remit au Patriarche une marque tangible du dévouement des catholiques envers les admirables apôtres, auxquels est confié le ministère des âmes et la conservation des monuments sacrés au pays du Christ.

Cette visite nous fut l'occasion de faire une petite revue des diverses confessions chrétiennes et surtout des divers rites qui se partagent la Terre Sainte.

Dans l'Etat d'Israël, en train de se créer, il existe quatre communautés chrétiennes principales : les Catholiques-Romains ; les Grecs Orthodoxes ; les Protestants ; les Orthodoxes Monophysites.

Les Catholiques-Romains sont ceux qu'on nomme les **Latins**, la plupart résident en Galilée.

Leurs institutions religieuses et éducatives sont placées sous l'autorité du Patriarche Latin de Jérusalem et sous celle de différents Ordres, dont le plus important est celui des Franciscains, Custodes de Terre Sainte, qui contrôlent la plupart des Lieux-Saints. Au point de vue de l'administration ecclésiastique, le territoire d'Israël est divisé en deux secteurs : Monseigneur Antonio Vergani est le Vicaire patriarcal de la région septentrionale du pays, tandis que le Père Térance Kuehn est celui de la partie méridionale.

Les Grecs-Catholiques ont leurs principaux centres à Haïfa et en Galilée. Le chef actuel de cette communauté est l'archevêque George Hakim, à Haïfa, avec des Vicaires à Haïfa et à Nazareth.

Les Maronites habitent dans les principales villes et en Haute-Galilée. Le

centre de cette communauté se trouve au Liban. Leur représentant en Israël est Monseigneur Antonio Kreish, qui habite à Haïfa.

Les Grecs Orthodoxes schismatiques: leur communauté en Israël (environ 15.000 membres), est dispersée dans les villes et les villages du pays. A la tête de cette communauté se trouve le Patriarche Grec de la Vieille Ville de Jérusalem. Les grades supérieurs de la hiérarchie grecque-orthodoxe (les archimandrites) sont des prêtres d'origine grecque.

Les Russes Pravoslaves, quoique n'étant pas une communauté organisée dans ce pays, possèdent des institutions à Jérusalem, Jaffa, Haïfa, Nazareth et Tibériade, qui servent de logement pour les pèlerins.

L'église protestante la plus importante est l'Anglicane, dont les branches Anglaise et Arabe (L'Eglise Episcopale Arabe) sont placées sous l'autorité de l'Evêque anglican de Jérusalem. La Congrégation évangélique arabe compte environ 1000 membres, dont la plupart habitent en Galilée. Pres-

que toutes les Eglises protestantes sont représentées par des Missions, qui exercent leur activité dans les principales villes.

Et les Orthodoxes Monophysites ? C'est une petite communauté d'un millier d'Arméniens, un millier de Coptes, quelques Syriens (Jacobistes) et quelques Abyssins.

Une fois de plus, en face de cette mosaïque d'Eglises chrétiennes, on se prend à regretter les **divisions** dont est le théâtre cette Terre où le Christ, à l'heure suprême de sa vie terrestre, a prié pour que ses disciples soient un : « ut unum sint ! » Que, du moins, les divergences et divisions ne prennent pas caractère d'inimitié et d'hostilité comme cela s'est vu autour du Berceau et du Tombeau du Christ, mais que règne la charité jusqu'au jour du... miracle de l'unité retrouvée.

C'est la réflexion que me faisait un compagnon de route. Cette prière secrète montait, j'en suis sûr, de tous les cœurs dans notre Groupe suisse, où bien que formé de voyageurs de deux confessions, nous nous sentions, au pays



Dans la riante Samarie, au pays des Samaritains et du Puits de Jacob...:

« Si tu savais le don de Dieu... »

du Christ, fraternellement unis, dans le respect des consciences et dans la douceur de la Prière au Père commun qui est aux Cieux.

HEURES TROP RAPIDES

Voilà huit jours que l'avion nous déposait sur l'aérodrome militaire anglais de Maffra, au milieu des sables de Transjordanie pour nous confier aux confortables voitures américaines qui nous transportèrent dans la capitale du roi Abdallah... puis à Jéricho... Que de visions, d'études, d'émotions ! Que de prières ! Quel enrichissement sur tout le secteur des Lieux-Saints depuis cet heureux atterrissage au Proche-Orient ! Pourquoi faut-il que le temps passe si vite ! Comme on voudrait voir encore, revoir ce qu'on a vu, à Jérusalem, à Bethléem, en Palestine, en Samarie... ! Il faut bien se faire une raison et, faute de pouvoir rester plus longtemps en la Ville Sainte, profiter des derniers moments pour plonger toute son âme dans une dernière prière, une dernière méditation et effusion d'amour, à une des Messes au Saint-Sépulcre, dans le contact même de cette terre bénie, consacrée par le contact de l'homme Dieu et par le sceau de son sang ! J'ai vu, ce dernier dimanche matin, 22 avril 1951, à l'ombre de la chapelle du Calvaire édiflée sous la voûte même de la Basilique, un de mes compagnons, la tête dans les mains, tout abîmé en Dieu. Sans la moindre allusion à sa prière et à son ardente Adoration, il vint rejoindre le groupe à l'hôtel, pour le départ en zone israélienne. Nous en étions tous là, je crois, dans la profondeur de notre foi et de notre amour, dans notre immense gratitude pour l'immense privilège de ces journées aux Saint-Lieux, Jérusalem, Bethléem... en zone arabe, avant l'autre privilège qui allait nous être départi toute la semaine suivante : Nazareth, le Thabor, le Carmel, la Tibériade dans la zone israélienne sévèrement séparée de la zone arabe.

La veille du départ, dans la grande et belle salle à manger de l'Hôtel de la « Citadelle », avait eu lieu une gentille

cérémonie des adieux à l'homme qui, en zone arabe, avait pris le souci de toute l'organisation matérielle ; hébergement et locomotion : M. Nazzal, un Arabe chrétien, citoyen de haut prestige à Jérusalem. A cet homme, M. le professeur Haag, au nom de tous les Suisses, dont les applaudissements ratifièrent le témoignage, put déclarer que les voyageurs et pèlerins d'Helvétie étaient satisfaits sans réserve de l'organisateur de leur séjour, des sous-ordres, guides et chauffeurs, animés de son esprit de serviabilité et de loyauté, dans le charme d'une parfaite courtoisie. Fort opportunément la direction de notre groupe avait invité aussi au repas de ce dernier soir, à Jérusalem, le chef de la police de la ville, un bel et martial officier, à qui le chef spirituel de notre équipe exprima le merci des Suisses pour toutes les facilités, orientations, protections de la police pendant notre séjour dans la ville, des agents nous ayant accompagnés, d'office, dans tous nos déplacements de la zone arabe. C'est dans cette langue arabe que le chef de la police exprima sa joie d'avoir pu exercer son amicale autorité et protection sur une société venue de la Suisse qu'il admire. En vérité, un fils du Coran ne peut être plus aimable pour des fils des Croisés, compatriotes des Trois Suisses du Grutli et de Frère Nicolas !



III. En zone israélienne

DEPART POUR LA ZONE ISRAËLIENNE

C'est vers 9 h., le dimanche 22 avril, que fut donné à « l'Hôtel » le signal du départ des Suisses pour la zone israélienne. J'ai dit, vers le début de ces **Notes**, pourquoi on parle de deux zones en Terre Sainte, et à Jérusalem même ; comment la guerre arabo-israélienne, arrêtée heureusement avant le massacre de la Ville Sainte, a amené cette déchirure dans la Cité Sainte et dans tout le pays, si richement marqué par la spéciale prédilection de Dieu.

Quel chagrin ce me fut de voir, dès mon arrivée en zone arabe, depuis la splendide terrasse du Couvent du Saint-Sauveur, **Notre-Dame de France**, ce foyer d'études, cet asile-hôtel béni et magnifique d'autrefois, tout mutilé, entouré, du côté de la grandiose façade, de lamentables fils de fer barbelés ! J'avais, envie de les franchir, en cachette, quelques jours auparavant, en compagnie de Don Cologna qui me rappela à la prudence et à l'instinct de conservation... A mon âge !

Nous voilà à la... frontière... Les voitures du bon Monsieur Nazzal ou de son associé nous déposent près des barrières qui divisent ainsi la Ville Sainte ! Quelque cent mètres à pied et nous voilà aux bureaux de la douane israélienne où se feront les contrôles d'usage quand on va, en Orient, d'un pays à l'autre : passeports, bagages, vaccination et le reste.

C'est bien la même ville, oui ! Mais c'est un autre air, un aspect de propreté, de modernité, d'ordre, un peu corporaliste, encore que tous ces fonctionnaires des deux sexes, jeunes et beaux, bien équipés, plusieurs galonnés, dans un bâtiment tout neuf et parfaitement agencé, se montrent d'une parfaite gentillesse et courtoisie pour nous ! Pas tracassiers du tout. La plupart parlent nos langues parfaitement, les autres l'anglais.

Tout s'arrange très bien. On nous souhaite bon voyage. On nous confie à

l'Agence « Patra » dont les autocars bien qu'assez confortables, nous font regretter les bons coussins et les souples ressorts de la dizaine de « Chrysler » toutes neuves qui nous transportèrent, une semaine durant, des sables du désert judéo-syrien dans tous les Lieux-Saints de la zone arabe.

Mais, ici comme là, arabes et israéliens, nos chauffeurs étaient ce qu'on appelle familièrement et véridiquement des « chics types ». Nous en avons fait l'expérience au cours de toutes les sorties — du point central de Nazareth où nous arriverons — avec l'Agence « Patra » et ses hommes jusqu'à la fin de la 2e semaine, commencée ce 22 avril.

*

Notre toute première impression, en parcourant, à Jérusalem-même, la zone israélienne en cars, c'est que ce nouvel État d'Israël est d'une extraordinaire vitalité et modernité ! Tous ces hauts quartiers de la Ville Sainte par où la guerre civile a semé des ruines sont relevés, reconstruits, couverts de bâtiments modernes, à l'Européenne, sinon à l'Américaine, de maisons de belle apparence, de blocs de bâtiments industriels... qui, évidemment, contrastent assez avec l'urbanisme de la Jérusalem de l'autre zone.

Les Israéliens en ont conscience. Il n'est pas difficile de constater qu'ils y mettent quelque orgueil !

Quelques-uns attirent votre attention sur la manière dont les bombes ont, pendant la guerre, massacré, à Jérusalem, le fameux « Cimetière juif » et d'autres secteurs sacrés aux yeux des fidèles de la Bible et moins respectables aux yeux des guerriers, fidèles au Coran. Il nous est plus facile, à nous, les neutres par définition, de faire la part des choses, d'absoudre les uns et les autres de l'accusation de haine et de barbarie pour n'accuser que la guerre, ce « mauvais génie de la guerre » dont l'Eglise demande à Dieu de nous préserver comme de la peste !



Un des aspects des ruines faites à Jérusalem par la guerre civile qui divisa la Terre Sainte en deux zones: bâtiments détruits, façades trouées, comme Notre-Dame de France, en zone israélienne, à deux pas du Couvent du Saint-Sauveur des Français

AU MONT SION

Séparés de la zone arabe de Jérusalem que nous venons de quitter, nous voici sur le **Mont Sion**, si riche en souvenirs bibliques.

Il est dominé par une magnifique Basilique dont, du haut de diverses collines ou « montagnes » de la Ville Sainte, nous avons vu, la semaine dernière, briller au soleil la blanche silhouette. C'est **Notre-Dame de la Dormition** ou « Sommeil de la Vierge », expression par laquelle l'antique langage chrétien indiquait la mort de Notre-Dame.

Nul site plus beau pour le sanctuaire que ce Haut-Plateau, cher aux Musulmans autant qu'aux Juifs et aux Chrétiens parce qu'ils croient y posséder le tombeau de David regardé, par eux, comme un de leurs grands prophètes, à l'instar d'Abraham dont ils gardent jalousement le splendide tombeau à Hébron. On comprend, dès lors, qu'on parle, sur ce secteur élevé de la Ville Sainte, d'un « hameau de David ».

C'est donc dans un milieu..., très mixte, que se trouve la Basilique de la « Dormition de Notre-Dame », érigée là en souvenir de la Mort de Notre-Dame, selon la tradition d'après laquelle la Mère du Sauveur aurait achevé

sa vie mortelle à Jérusalem et non à Ephèse ou ailleurs.

Dès qu'on a franchi le seuil du sanctuaire — un peu atteint par la guerre civile —, on a l'impression d'entrer dans l'église de la célèbre et savante Abbaye de Beuron en Allemagne, sur le terrain des Hohenzollern.

Evoquer ce nom, c'est en évoquer un autre qui n'est pas sans quelque relent : le Kaiser-Guillaume II « von Hohenzollern ». De fait, c'est après la fameuse visite de l'Empereur d'Allemagne en Terre-Sainte et sa solennelle réception, quasi triomphale, dans la Ville Sainte — avant l'emprise anglaise — que fut décidée la fondation d'un « centre national » allemand à Jérusalem et la création de la « permanence » par excellence qu'est, en pareil cas, un couvent. La sympathie que l'Empereur d'Allemagne manifesta toujours aux Bénédictins et à leur illustre Abbaye de Beuron explique pourquoi furent choisis les fils de S. Benoît pour le nouveau monastère.

Dès l'arrivée du Frère portier, vous devinez, à son « reichsdeutsch », que vous avez affaire à des Allemands d'Allemagne. Il était naturel que ces savants et pieux moines beuroniens donnassent à l'église qu'ils allaient desservir quelque chose du « **style de Beuron** » dont on connaît la fraîcheur, la pureté, la force mystique d'évocation. Ils ont fait, là, à Notre-Dame, un sanctuaire où s'allie la majesté et la douceur et où tout est d'une éclatante clarté, propreté et grâce. Les mosaïques du chœur et des chapelles latérales font chanter et prier l'âme rien qu'à les regarder. Ces Bénédictins, en majorité des pays allemands, offrent la caractéristique de leurs confrères de Beuron : piété et science, dans une amabilité parfaite et une conquérante discrétion.

★

Le couvent annexe à la Basilique est un modèle du genre, embaumé de la ferveur bénédictine et, surtout, d'une hospitalité (nous le savons sans avoir eu le temps de la goûter) dont le grand Patriarche S. Benoît a fait une règle à ses moines. A ceux du Couvent de la Dormition nous savons gré de l'ac-

cueil fraternellement cordial qu'ils firent notamment au **P. Nicolas Ziéri**, d'Altdorf, notre compagnon de route par la voie des airs et de terre, de Zurich à Jérusalem, profitant de notre avion pour retourner à son cher monastère, à l'ombre de Notre-Dame, sur ce « Berg-Sion », qu'il avait quitté au moment de la guerre. S'il était heureux de pouvoir y revenir, tout au moins pour un séjour plus prolongé, il n'en avait pas moins une larme à l'œil quand, sans nous accompagner plus loin, il prit congé de nous. Avec quelle émotion il m'embrassa, moi, son ancien compagnon d'études qu'il n'avait plus revu depuis près de quarante ans ! Cœur d'or, le Père Nicolas devint, pendant ce voyage, l'ami de tous ! Le puissant Dr Knittel et le vénérable doyen Thurneysen, de l'Eglise réformée zurichoise l'entouraient comme deux frères leur frère.

*

Que soit ici saluée la bonne et douce sœur de Pater Nikolaus, Mademoiselle Agnès, qui par la casserole et le rôti, et le cœur, rétablit, à Altdorf, la santé de son cher petit moine, rescapé de la guerre et sur la barbe duquel elle laissa une larme brûlante au moment des adieux, quand l'avion emporta le cher voyageur sous le ciel.

Mais son bon sourire revint tout de suite après, lorsqu'elle me vit lui confier une commission délicate et extraordinaire :

— « Mademoiselle Agnès, voudriez-vous, une fois rentrée au pays de Guillaume Tell, emballer maternellement ceci et l'envoyer à Porrentruy ? »

C'était... mon parapluie ! Distrain, je prenais mon parapluie pour aller en Orient ! C'était bien suffisant que j'aie pris mon... chapeau melon, dont le Père Trost, mon ancien élève du bon vieux temps, Pater Consolator d'aujourd'hui, était jaloux comme le dindon de la dinde !

— Au revoir Père Nicolas ! Notre-Dame a, depuis longtemps, séché vos larmes et rempli de délices votre belle âme toujours jeune, toujours simple et grande !

Le programme prévoit peu de temps sur ce Mont Sion. Il y a pourtant d'autres lieux à voir, mais qui ne nous laisseront pas la suavité sans mélange de Notre-Dame de la Dormition et du Couvent des Fils de S. Benoît.

Tout près de la Basilique de la « Dormition » de Notre-Dame, voici le **Cénacle**, lieu sacré choisi par le Christ pour le prodige d'amour, auquel il avait préparé ses apôtres par l'annonce eucharistique, prodige si incroyable qu'ils en avaient été bouleversés jusqu'au scandale lorsque, sans ambages, le Seigneur les avait placés en face du Commandement divin de « manger sa Chair » et de « boire son Sang », faute de quoi ils n'auraient « pas la vie en eux... »

Continuant, pendant cette deuxième semaine — cette fois dans la zone israélienne — la méthode qui nous avait valu tant de lumière et tant d'émotions pendant la première, en zone arabe, M. le professeur Dr Haag, fait lire le passage de l'Evangile qui nous situe au Cénacle.

C'était premier jour des Azymes, jour auquel la Loi prescrivait d'immoler l'agneau pascal. Les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent :

— « Où voulez-vous que nous allions préparer le repas de la Pâque ? » (Matt., XXVI). Et Jésus répond en désignant Pierre et Jean pour aller en ville : — Vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le, et là où il entrera, dites au maître de la maison : — Voici le message du Seigneur : mon temps est proche ; c'est chez toi que je célébrerai la Pâque avec mes disciples. Où est la salle où nous pourrons manger l'agneau ? Et il vous montrera un grand cénacle orné de tapis ; préparez-y ce qu'il faut... (Matt. *ibid.*)

C'est là, dans ce Cénacle, que nous sommes ! Quelle pieuse émotion ! Mais aussi quel chagrin ! Quel mystère d'anéantissement, dont la Terre Sainte offre tant d'images !

Pourquoi faut-il que ce lieu sacré, où s'est déroulé la scène si auguste de l'institution de la Sainte Eucharistie, ne soit plus entre des mains chrétiens-

mes ? En effet, le Cénacle est, depuis des siècles, sous la coupe des fils du Coran, comme tant d'autres secteurs des Lieux-Saints où les Croisés n'ont pas pu ou n'ont pas su se maintenir, pour les multiples raisons que donne l'histoire impartiale ! Elle montre combien il est difficile à l'homme de se tenir à un haut niveau d'idéal et, dans le cas concret des Croisades, à un niveau de grande sagesse politique, valeur militaire et morale, afin de ne laisser à l'Islam aucun espoir de reprendre ce que les Croisés avaient conquis héroïquement depuis l'équipée de S. Louis, roi de France, et de ses preux chevaliers...

Quelles étranges péripéties n'ont pas connues les lieux et édifices où nous nous arrêtons aujourd'hui !

La basilique du Cénacle, construite au IV^e siècle — après l'Edit de Constantin — par Ste-Hélène, mère du premier empereur chrétien, fut renversée par Chosroès et les Perses en 614. Sur ces débris les Croisés en élevèrent une autre. Ste-Hélène, comme ensuite les Croisés, respecta les dispositions primitives : le rez-de-chaussée où Jésus lava les pieds à ses disciples ; un étage, salle vaste et meublée que l'homme à la cruche a dû montrer à Pierre et à Jean pour préparer la Pâque.

En 1219, c'est la démolition par les Mahométans de l'église des Croisés. En 1343, le roi de Sicile, Robert d'Anjou, achète le lieu et l'offre au Pape Clément VI, qui le confie aux Franciscains dont j'ai, plus d'une fois, souligné le rôle béni en Terre Sainte. Le Cénacle se relève sur le modèle des Croisés, de Ste-Hélène et de la maison primitive. Du moins, nous sommes sûrs de l'emplacement du Cénacle.

Mais les Mahométans qui croient que David est enterré ici, se sont emparés du Cénacle en 1523, chassant peu après les Franciscains, et faisant du Cénacle une mosquée avec, aujourd'hui, une sorte de musée fait de fouilles, à l'entree...

On nous introduit dans une petite cour où un escalier nous conduit à la salle supérieure, assez vaste, éclairée de trois fenêtres et divisée en deux nefs ogivales...

Les Franciscains du XIV^e siècle avaient reconstitué la grande salle dont parle l'Evangile. Mais tout a disparu de nouveau sous la main fanatique des Musulmans qui, avec nous, sont bien gentils, mais ne permettent pas nos prières en ces lieux !

Cela ne nous empêche pas de revivre le touchant discours après la Cène, les apparitions du Ressuscité, la Retraite fermée de la Pentecôte au Cénacle, en la compagnie de Marie, Mère de Jésus, la descente du St-Esprit sur les Apôtres...

C'est dans la salle inférieure où les chrétiens des IV^e et XII^e siècles vénéraient le lavement des pieds que les Mahométans voient le tombeau de David. Il n'en est rien. David a été enterré « dans sa cité », comme il est dit au II^e Livre des Rois (II, 10). Or, la Cité de David est l'Ophel, la célèbre colline de Jérusalem mentionnée au début de ces Notes. Depuis les fouilles du capitaine Welles, il y a quarante ans, plus de doute possible à ce sujet. Ces fouilles ont mis à jour, au sommet de l'Ophel, quatre grandes tombes royales.

Que de choses il faudrait encore pouvoir décrire, brièvement notées sur le bloc-notes du voyageur et pèlerin : vestiges de maisons romaines, socles de colonnes, rues-trottoirs, bains, le moulin avec le chemin de l'âne qui tournait la meule, la fameuse meule lourde qu'il faudrait, dit le Christ, « suspendre au cou du corrupteur d'enfants pour le précipiter, le misérable, dans la mer » (Mtth. XVIII) ; la rue en escalier que Jésus descendit avec ses apôtres, le soir du Jeudi-Saint, et qu'il remonta aux mains de la police...

A quelque deux cents mètres à l'est du Cénacle, sur la pente qui descend au Cédron, se trouvait la demeure de Caïphe et, croit-on, celle du grand-prêtre Anne, mentionné dans l'Evangile...

Comme on se sépare avec peine de tous ces Lieux, qui disent si peu à ceux qui ne les ont pas vus de leurs yeux, comme nous aujourd'hui, privilégiés du sort, tenus, de ce fait, à plus de zèle et à plus d'amour pour le Règne du Christ.

DU CENACLE AU TOURING-CLUB

Mais le temps a passé vite, vite, dans ces visites au Cénacle, au « Tombeau de David », à la Mosquée, à la modeste synagogue, où les Juifs nous offrent le spectacle de croyants qui savent encore prier de toute leur âme ! Gens du peuple presque tous ! Hommes cultivés aussi, à en juger à la tenue et aux apparences. Juifs de la stricte observance les uns, chapeau et habit noir conformes ; plus modernes les autres, faisant quand même profession de dévotion... C'est que nous en sommes, en cette deuxième moitié d'avril 1951, à la **Semaine de la Pâque juive**, à quoi j'ai déjà fait allusion.

— « Aux voitures ! »

A cet appel impératif des chauffeurs, nous voilà bientôt tous à nos places, en route pour le Restaurant où, enfin, nous pourrions nous mettre quelque chose sous la dent ! On nous descend au grand hôtel moderne, clair, propre : au « Touring-Club » !

Rien dans cet ultra-moderne établissement qui pût, même de loin, nous rappeler le passé, l'Ancien Testament, le style des antiques demeures juives, modernisées. Rien de la séculaire image d'Israël... sauf ceci, pourtant, typiquement juif : sur toutes les tables le... **pain azyme**, sous forme d'élégantes gaufrettes ! Pain sans levain, fade, pas mauvais ! Vous en recevrez tant que vous voudrez ! Vous ne recevrez pas de pain à levain fermenté ! Juif ou pas Juif, vous mangerez du pain **azyme** ou vous ne mangerez pas de pain ! Tous en mangèrent... de bon appétit..., en attendant le dîner qui, malgré le retard des hôtes, peut-être à cause de cela, attendit bien un peu... Il fut convenable... Plût au Ciel que tous les autres repas le fussent à ce degré en Israël !

Des Arabes nous avaient dit, en zone arabe :

— « En zone d'Israël, ils n'ont pas de vivres ! Bon courage !!! »

C'est vrai, en zone israélienne, il y a *des restrictions sérieuses* ! Il faut se serrer un peu la ceinture ! Les Juifs sont les premiers à le faire, sans mur-

murer, de bon gré, pour donner le bon exemple. Les Etrangers sont mieux soignés que les autres... C'est qu'on est en régime d'armistice ! Et ce jeune Etat d'Israël est, de toutes parts, entouré d'ennemis, alors que l'autre zone, l'arabe, est favorisée par la puissante **Ligue arabe** et anglo-arabe...

Les Israéliens vous le disent franchement : « Il ne faut pas venir chez nous pour faire bonne chère..., pour le moment... ! Mais attendez un peu ! Attendez l'effet et le fruit de nos organisations de cultures, de nos exploitations collectives ! Attendez notre dernière victoire ! Attendez la définitive Constitution de l'Etat d'Israël entier ! Vous verrez que ce sera le pays où... coule le lait et le miel... »

Pour le moment, nous sommes au bel hôtel du « Touring-Club », pas devant quelque « Berner-Platte » ou une choucroute garnie, non, mais devant une sortable pitance dont nous remercions le bon Dieu...

DU PAIN AZYME A UN FESTIN

C'est même bien que, personnellement, je n'aie pas eu trop gros labeur de fourchette en périssables mets !... Car le Seigneur me fit la faveur d'un véritable petit festin... C'était une conversation avec un Religieux de haute et noble stature, qui, à première vue, vous révèle noble race et haut lignage : le **R. P. de Condé** — il a donc de qui tenir — supérieur de la Maison de Ratisbonne. Depuis plusieurs décades, sa vivante Congrégation se voue à ce qui peut servir et promouvoir, entre Chrétiens et Juifs, la bonne intelligence, l'estime réciproque, puis la promotion d'Israël vers le Christ par les chemins de l'étude et de l'esprit et par la prière fervente. Les **Religieux du Père de Ratisbonne**, de concert avec les Dames de Sion, ajoutent au Commandement d'« aimer le Seigneur notre Dieu » le Commandement d'aimer les Juifs, « le peuple de Dieu », choisi pour nous donner le Christ, fils de Dieu, issu, par Marie, fille du « Peuple de Dieu », dont étaient le Père de Ratisbonne et son frère, miraculeusement converti à Rome.

Le T. R. P. de Condé, assis près de moi (sans le connaître, je l'avais arrêté au passage pour l'interviewer) me parla de l'espoir dont son âme reste pleine, en l'avenir providentiel d'Israël.

Qu'il ferait bon — mais l'oserais-je librement ? — exprimer ici l'opinion de l'éminent Religieux sur les méthodes qu'il faudrait envisager à l'avenir pour rendre toujours plus efficace le ministère spirituel des prêtres catholiques en Israël ! A temps nouveaux vieille doctrine, certes (car elle est éternelle), mais adaptation nouvelle !

En écoutant cet homme au cœur généreux, à l'âme fervente, à l'esprit clair, au jugement sûr, je songeais, à part moi :

— Il faudrait une légion de Pères de Condé...

L'évocation de la **Suisse** fit briller ses yeux et palpiter son cœur. Il la connaît ! Il y fut plus d'une fois. Il parla d'Israël à l'aula de l'Université de Fribourg. Il connaît bien des amis fidèles chez nous ! Il veut bien en compter un de plus depuis ce dialogue à l'Hôtel du « Touring-Club » à Jérusalem !

Que Rde Mère Odile, Supérieure du prospère et savant **Pensionnat des Dames de Sion, à Strasbourg**, accueille le bon Message d'affection et la Bénédiction que lui envoie, par moi, son noble **cousin**, vrai Chevalier du Christ en Terre Sainte, le T. R. Père de Condé, de la lignée du grand Condé, lequel, à tout prendre, n'est pas le plus grand !

Mais l'heure a sonné de quitter l'ombre fraîche du confortable hôtel du « Touring-Club » pour le nouvel Etat d'Israël et remplir le programme de ce dimanche 22 avril.

Au fur et à mesure de notre avance dans l'intérieur de cette zone israélienne se confirme notre première impression : ce jeune Etat veut faire preuve de vie, d'activité, d'initiative et contraste avec l'indolence et le conservatisme des Arabes de l'autre zone.

Je lis dans mon bloc-notes :

« Magnifiques transformations agricoles ! Enrichissantes irrigations !... Samson ! Les Philistins... »

Mais je ne puis tout transcrire ici, de peur de devenir trop long. Rien du « Champ des Philistins », ni de la « Lut-

te de Samson »... Certaines conditions de guerre ou d'armistice nous empêchent de nous arrêter à **Emmaus**. De notre voiture le professeur Haag évoque et explique la scène des disciples d'Emmaus ! Un long voyage, ma foi, d'Emmaus à Jérusalem, où les deux fils d'Israël, en train de douter, ont la chance de la divine Rencontre du Maître ressuscité, qu'ils reconnaissent à la fraction du Pain : « Restez avec nous, Seigneur, car déjà il se fait tard », dirent les heureux compagnons de route du bon Maître.

*

Pour nous aussi, sur ces routes d'Israël, il va se faire tard. Utilisons bien le temps pour voir le plus possible, au passage.

Nous ne sommes plus, ici, dans les régions à demi désertiques que nous avons connues ailleurs. Les Juifs entendent rendre à Israël son antique renom de terre généreuse. Ils ont déjà créé des fermes modèles, à part les « kibutz » dont je parlerai bientôt, avec quelques détails, à propos de mon interview avec les directeurs de journaux de Tel Aviv...

Mais si mon lecteur est curieux de savoir quel aspect offrent ces régions de la Terre Sainte que nous parcourons et quels sont les traits géographiques de tout ce pays, qu'il prenne simplement dans son nouveau Larousse, s'il n'a pas mieux, une carte de la Palestine actuelle. Il trouvera l'**Etat d'Israël** entre la chaîne du Liban et la Péninsule de Sinaï. Il couvre une superficie de 20.594 kms carrés et possède une population de 1.800.000 habitants. Ses aspects naturels sont fort variés et comportent des chaînes de montagnes, des plaines et la vaste région fort travaillée du Néguev, dans le Sud. Les 4 plaines principales sont la plaine côtière, la Vallée d'Erzrèel, la plaine de Houleh et la Vallée du Jourdain ; la plaine côtière et la vallée d'Erzrèel présentent un climat subtropical, chaud et humide en été, doux en hiver. La Vallée du Jourdain a un climat presque tropical, chaud et sec en été, avec température et humidité modérées en hiver. Les régions élevées d'Israël com-

prennent les montagnes de Judée, d'Éphraïm, de Galilée et le Carmel. Le Négev (au Sud) qui s'étend de Beersheba à Eylat sur le Golfe d'Akaba constitue près de la moitié du territoire d'Israël.

— Le fleuve principal du pays est le Jourdain qui prend sa source près de Banyas en Galilée (à 3,100 pieds) et qui relie les trois lacs du pays : le Lac de Houleh (234 pieds au-dessus du niveau de la mer), le Lac de Galilée (686 pieds au-dessous du niveau de la mer) et la Mer Morte (1286 pieds au-dessous du niveau de la mer et le point le plus bas sur la surface du globe terrestre).

On n'aurait pas pensé que les Juifs presque tous commerçants hors de chez eux retrouveraient si bien leur vieil instinct de terriens une fois revenus en Terre Sainte par le succès du Sionisme. D'après une documentation qu'on m'a remise sur place, il est établi qu'au cours d'un peu plus d'un demi-siècle 398 villages juifs ont été fondés. La population rurale d'Israël s'élève actuellement à 45 pour cent environ de la population totale. L'agriculture juive comprend tous les aspects de l'exploitation agricole : culture du blé, élevage du bétail, industrie laitière, pisciculture, apiculture, culture des agrumes, des légumes et des fruits. Les oranges dites « de Jaffa » et les pamplemousses constituent le principal produit d'exportation d'Israël. Ce développement intensif a été rendu possible grâce à de vastes travaux d'ensemble de canalisation et d'irrigation à l'américaine. Dans les régions montagneuses des vastes projets de reboisement ont été entrepris, qui ont pour résultat de transformer complètement dans plusieurs parties du pays les flancs naguère stériles des montagnes.

On m'a montré l'existence actuelle de trois types principaux de colonies agricoles en Israël. Tout d'abord il y a le village ordinaire (mochava) qui est semblable aux villages moyens d'Europe ou d'Amérique. Ce fut la forme première de l'établissement rural, qui posa les fondements de l'agriculture juive en Palestine. Le 2e type, c'est le **village coopératif** de petits propriétaires (moshav) qui combine la possession



LE JOURDAIN

le beau fleuve, que sanctifia le Baptême de Jésus, et dont les eaux finissent dans la Mer Morte après avoir formé la riante Mer de Tibériade, et fécondé le pays, sur une longueur de 215 km., ayant sa source dans l'Anti-Liban. Il est regardé comme le « fleuve sacré » des Juifs. Certains magasins vendent « l'eau du Jourdain » dans de minuscules petites cruches en grès

individuelle de terrains avec des méthodes collectives d'exploitation agricole, des achats et des ventes. Le 3e type est la colonie collective (kvouza) basée sur la possession commune des biens et la mise en commun du travail, de l'administration et de tous les services essentiels.

L'agriculture en Israël a atteint un niveau élevé de production, en comparaison avec les pays voisins. Les recherches et l'entraînement ont joué un rôle important dans son développement. Les recherches agricoles sont concentrées dans l'Institut agricole de Réhovoth, ainsi que dans un certain nombre de stations auxiliaires de recherches dans différentes parties du pays.

L'industrie a son rôle aussi, même très important, d'après des précisions qui n'ont pas leur place dans ces Notes.

A NAZARETH

Mais je me suis attardé à ce tableau purement matériel. Nos voitures ont marché ! Abu Ghosa ; Ramleh ; Lydda — où nous reviendrons — ; Hadera ; Wadi Arra... Le crépuscule fait place à la nuit. Nous voilà grim pant vers **Nazareth**.

Nazareth, ville des Fleurs ! Nazareth de la Vierge ! Nazareth, d'une douceur et beauté spirituelle qui d'emblée vous ravit !

C'était nuit lorsqu'après la belle randonnée à travers le pays, les voitures nous déposèrent devant le « Grand Hôtel de Galilée », dont la vaste salle à manger était à notre disposition.

S'il y avait assez de place pour y manger en groupe uni, dans un fraternel cœur-à-cœur, il fallut, pour les lits, se partager entre l'hôtel et « Casa Nova », depuis longtemps aux mains des Pères Franciscains, noble Maison d'études et d'hospitalité, en faveur des pèlerins. Par une loi d'humanité, tout à fait conforme à la loi de l'Évangile, notre grand guide ne voulut pas « séparer ce que Dieu avait uni... » C'est parmi les célibataires, les prêtres, les pasteurs « non accompagnés », que se constitua l'équipe à loger dans les hautes, claires et propres chambres des Fils du Séraphique François, à « Casa Nova », près de « l'Annonciation », alors que les pasteurs avec leurs gentes compagnes et quelques hôtes moins amateurs de mystiques parages, prirent d'assaut les couches de « l'Hôtel de Galilée ».

Quand, le lundi matin, 23 avril, les dormeurs des deux Maisons se retrouvèrent ensemble au petit déjeuner de « Galilée », c'était merveille d'entendre tels vénérables ministres de la Réforme louer la paix et la douceur d'une nuit dans les chambres et dans les lits d'un couvent... Et ce devait être encore le cas, le dernier jour, dans les belles et bonnes cellules du couvent franciscain de S. Pierre à Jaffa..., où je vis ces mêmes honorables pasteurs enchantés de leur nuit chez les moines non moins que de leur souper, avec « Benedicte », en latin, récitée par le maigre Prieur franciscain. Et par réciprocité

j'évoquais des souvenirs lointains, celui de ces sages hôtels où, plus d'une fois, en mes voyages de jadis, le hasard me coudisait : ces « Christliches Hospiz », dont les Diaconesses ont la haute direction, attentives à mettre sur chaque table de nuit la Bible, encouragement à la vertu et mise en garde contre les tentations d'un monde trop volage !

A l'hôtel moderne, comme au pieux couvent, voyageurs et voyageuses, pèlerins et pèlerines, toute la belle et brave équipe s'édifiait réciproquement, je le crois !

Comment en aurait-il été autrement sous le signe de cet Évangile, que nous étions venus, rapides dans les airs, rapides en nos voitures, méditer sur le théâtre même : en Judée et en Galilée !

Nazareth, la « Ville des Fleurs », Nazareth, la douce, la belle, la parfumée, la mariale ! Nazareth, autrefois si menue, qu'elle arracha à Nathanaël, le cri de l'étonnement scandalisé :

« Que peut-il donc sortir de bon de Nazareth ? » (S. Jean VII, 23).

Mais, dans son infinie sagesse et par un mystère d'amour dont vous n'êtes nulle part frappé (même si vous n'en parlez pas) comme au pays de l'Évangile, c'est Nazareth qui fut choisie pour abriter cette Fleur : la Vierge, chantée par Isaïe, Fleur céleste, qui devait nous donner le Christ-Dieu, éclos de cette Fleur, sur le sol de cette ville : « Cieux répandez votre rosée et vous, nuées, laissez pleuvoir le Juste... »

Comment ne pas être ému au souvenir de ce choix de Dieu pour préparer l'avènement de son Fils ? Comment, même toute petite et de nulle apparence, comme jadis, Nazareth ne serait-elle pas très chère au cœur chrétien ? Comment ne pas vibrer avec un Charles de Foucauld qui vint s'y établir, ermite incognito au coin du jardin du Couvent des Clarisses ? Comme on se trouve heureux en cette ville si ancienne ! On craint silencieusement de la voir devenir trop grande et trop... moderne, en regardant au passage ses nouveaux bâtiments, pour ne rien dire de certaines mœurs et de certains... films, soucieux, semble-t-il, de ne pas... retarder !

Quelle joie, le lendemain de notre nocturne arrivée, impatients que nous étions de contempler, en pleine lumière, les traits de la chère cité, quand nous l'avons vue, sous les rayons de l'aurore, belle, élégante, gracieuse dans sa blancheur, avec ses terrasses, ses jardins, sa verdure et ses fleurs !

Belle Nazareth qui s'étale un peu dans la plaine puis monte le haut Nébi-Saïn, jusqu'à la mi-côte, pour nous montrer la claire église de Jésus-Adolescent, en souvenir de ses belles années, avec les gars du pays, comme ceux de l'Institut Don Bosco, là-haut, près du grand sanctuaire.

*

Entre tous les lieux sacrés de Nazareth, il en est un qui, par un mystère que le monde ne peut comprendre, marque la Grande Date de la Grande Histoire de l'Humanité !

C'est, adossée au vaste édifice de l'Hostellerie des pèlerins de « Casa Nova » des Franciscains, **la Basilique de l'Annonciation.**

Elle est bâtie sur les ruines de la modeste Maison où se... récita le premier « Angelus » : « L'Ange du Seigneur annonça à Marie qu'elle serait la Mère du Sauveur... »

La maison a disparu..., dans les phases tragiques des siècles, si riches en troubles, guerres et brutalités de toutes sortes ! L'essentiel, pour notre cœur, notre foi et notre piété, est de nous sentir, aujourd'hui, en cette ville bénie, où se produisit ce grand miracle d'amour de la Rédemption de l'homme ! Événement formidable, qu'il est impossible de séparer de l'histoire de l'humanité !

Qui devinera la profondeur et la douceur de l'émotion du prêtre qui a le bonheur de célébrer les Saints Mystères sur l'autel de Notre-Dame de l'Annonciation !

A lui seul, le rappel sur place, par un guide expert de ces divines phases : Annonciation, enfance de Jésus, son adolescence, sa vie cachée avec ses parents..., est pour tout vrai pèlerin, un souvenir inoubliable !

Voyage d'études autant que pèlerinage, ces heures de Nazareth nous passionnaient dans la mesure même où

elles nous faisaient revivre l'histoire. Frère Athanasius, puis, plus scientifiquement, le Dr Paul Haag, expliquèrent à notre équipe les phases de la vie de Nazareth et de ses sanctuaires. Personnellement, je bénissais le Ciel d'avoir revu à l'avance, dans un bon guide, cette période évangélique.

LA MAISON DE MARIE ET JOSEPH ET... LORETTE...

Il faut avoir fait son tour de Nazareth, si rapide soit-il, pour se rendre compte à la fois de la simplicité et de la sublimité du Message du Ciel à la Vierge de Nazareth.

Certes, on ne peut rien imaginer dans la vraie Maison de Marie et de Joseph, à Nazareth, de la poésie et de l'élégance d'architecture et de mobilier, à quoi se sont arrêtés les grands peintres italiens et espagnols, dans une bien excusable et même admirable exagération de leur ferveur et de leur foi. Comme le rappela notre guide et comme il est si bien dit « Aux Pays de la Bible », aujourd'hui encore, on voit, à Nazareth, bien des maisons adossées à un rocher, où s'ouvre une sorte de caverne qui reste fraîche et où l'on se retire pendant les chaleurs trop grandes de certaines années torrides, en pleine saison d'été (en avril, le climat est très supportable) En revanche, les Nazaréens, comme les Juifs des autres régions, aimaient passer la nuit sur la terrasse de la maison. D'où les expressions de l'Évangile « prêcher sur les toits »... et ce conseil du Maître : — Lorsque viendra brusquement la désolation et que vous serez surpris **sur les toits**, ne descendez pas dans la maison pour chercher n'importe quoi, mais sauvez-vous...

On pouvait se sauver par l'escalier extérieur, menant au toit, escalier qui existait habituellement (St Marc XIII 15).

La Maison de la Sainte Vierge devait être de ce style-là.

*

Elle a disparu assez vite, en tant que maison.

Quand ? Dans l'invasion de l'Empereur romain Vespasien, en l'an 67 ? Sous

le conquérant turc Saladin en 1187 ?
Sous le sultan Bibars, en 1263 ?

Ou bien faut-il s'arrêter à la thèse que, précisément, cette maison de la Sainte Vierge a été transportée, par des anges dans les airs, à **Lorette**, en Italie, au lieu devenu la ville de Lorette ? A Lorette, place d'aviation italienne, sous l'égide de Marie « **Noire-Dame des ailes** », à laquelle un curé du Jura, aussi lyrique qu'érudit, homme de cœur autant qu'homme de tête, a consacré un si beau Poème, en mémoire d'un sien neveu, aviateur de l'armée suisse, mort « en service volontaire » amical et charitable... !

Sans prendre aucune attitude négative, M. le professeur Haag, grave et souriant, prudent, dans son exposé, tel qu'il se montra pendant tout ce voyage, attend une autre hypothèse sur le rapport entre la Maison de Marie à Nazareth et la Maison de Lorette.

C'est se retrouver en face d'un problème longuement débattu déjà.

Les controverses ne diminuent en rien le trésor des grâces et des faveurs obtenues auprès du « Christ de Nazareth » par la bonne Mère, à ceux qui la prient, à Lorette, sous le ciel d'Italie, où sa Maison serait venue portée sur les ailes des Anges !

Qu'on discute donc tant qu'on voudra sur les dimensions des maisons de Nazareth et sur celles de la « Maison de Marie », à Lorette ! Un détail se retrouve dans les antiques documents évoqués par les guides des pèlerins français de « Notre-Dame de Salut » en Terre Sainte : la Maison de Lorette n'avait qu'une seule porte à son arrivée en Italie, tandis que la Maison de la Sainte Vierge, à Nazareth, en avait au moins deux : une sur l'extérieur et une sur la grotte, dont je viens de parler.

Faut-il s'arrêter à l'hypothèse que la « Maison de la Sainte Vierge », à Lorette était, non pas la **maison d'habitation** de la Vierge et de Joseph, mais une **chapelle** construite à Nazareth, en l'honneur de la Vierge ?

Ce sont là suppositions et suggestions, qui n'entrent nullement dans le plan et programme de notre visite à

Nazareth et ne paralysent en rien notre admiration pour la bonté de Dieu, ni notre amour pour le Christ Adolescent, ni notre amour filial pour la Vierge, saluée par l'Ange, selon les textes irréfutables de l'Évangile, sur ces lieux historiques, où nous étudions et prions tout au fond de nos âmes émues.

La maison comme telle a donc disparu. Son emplacement se nomme la Chapelle de l'Ange.

Souvent ravagée par les guerres et reconstruite sur les ruines, Nazareth a vu son sol s'exhausser.

Les lieux sacrés, contemporains du Christ, se trouvent aujourd'hui sous terre. La **Sainte Grotte** et la **Chapelle de l'Ange** forment la **crypte** de l'église de l'Annonciation.

Comme à Cana, cette crypte s'élève en un lourd massif qui supporte le maître-autel et le chœur. En arrière, au-dessus de la grotte, on voit le rocher taillé tout autour et revêtu d'un mur. Sur la **Chapelle de l'Ange**, une construction de mains humaines. Sur sa façade antérieure, deux escaliers, des marches descendent de la nef vers le massif. Un portail plaqué de marbre blanc introduit dans la Chapelle de l'Ange et dans la Grotte. A l'entrée de la Grotte, deux autels dédiés à saint **Gabriel**, saint **Joachim** et sainte **Anne**. Le large autel de l'Annonciation partage la grotte en deux. La partie arrière est consacrée à saint Joseph, dont l'autel s'adosse à celui de l'Annonciation.

Tout au fond, un escalier monte dans le roc, passe par une ancienne citerne et débouche dans la sacristie.

*

Où s'est passée l'Annonciation ? Dans la Grotte ? Dans la Chapelle de l'Ange ? Les Franciscains de Nazareth opinent pour la grotte. Les Capucins de Lorette pour la maison qu'ils possèdent.

« Quoi qu'il en soit, direz-vous avec un ancien pèlerin, la piété n'a pas besoin du mètre : soit dans la Chapelle de l'Ange remplaçant la maison, soit dans les entrailles du rocher, elle se sent sur la place du grand mystère, et la messe que j'y célébrai



NAZARETH

la « ville des fleurs », avec la Basilique de l'Annonciation, la Maison de la Sainte Famille, la Fontaine de la Vierge, le Couvent des Franciscains, les bons gardiens des sanctuaires, le Monastère des Clarisses, où Charles de Foucauld fut le mystérieux ermite-jardinier. Au sommet la Maison des Salésiens de Don Bosco

fut l'un des plus heureux moments de ma vie.... »

A ces mots de l'Évangile : « L'ange Gabriel fut envoyé dans une ville de Galilée appelée Nazareth.... », vos larmes jaillissent, votre cœur connaît les plus doux émois de la Foi.

Joie céleste de ce pays de l'Incarnation du Verbe, ville gracieuse comme l'adolescence de Jésus ! Les cloches harmonisées chantent l'Ave Maria sur l'air de Lourdes et leurs mélodies aériennes enchantent nos oreilles. Si la ville a changé, la configuration des lieux est restée la même. Joseph dut bien souvent gravir ce haut Nébi-Saïn pour aller couper ses bois. Et Jésus a bien souvent suivi les rues étroites et raides.

La population, presque toute arabe, et riche en Arabes chrétiens, nous apparaît fort sympathique. On la dit laborieuse, vouée surtout à l'agriculture,

appelée à se donner, pour une part plus large, à l'artisanat et à l'industrie, selon l'orientation du gouvernement central de Tel-Aviv.

On est frappé de la gentillesse et du grand nombre des petits Nazaréens qu'on voit, en groupes serrés, se rendre aux Ecoles des Sœurs, Dames de Nazareth ou autres, comme aussi à l'école publique dont nous n'avons pas eu le temps d'étudier la portée, les conditions, le caractère, obligatoire ou non. (Les « Petites Sœurs de Charles de Foucauld », les Clarisses, les Sœurs de Sainte Anne, les Pères franciscains de Casa Nova, ont été évoqués par Lefranc, dans une série de Francs-Propos, que le lecteur trouvera en dernière partie.)

★

Je ne puis m'arrêter ici à mes notes sur l'histoire succincte de Na-

zareth, ni sur les autres lieux : l'église S. Joseph, la Synagogue, la « Mensa Christi » ou « Table du Christ », la **Fontaine de la Vierge**, l'église St-Gabriel, l'église de N.-D. de l'Epouvante, en relation avec le Mont du Précipice, d'où les Juifs voulurent précipiter le Christ !

Nazareth, chère Cité des Fleurs, terre de la Fleur de Jessé, lieu béni où la « Mater admirabilis » de nos Litanies posa sur les lèvres du Verbe de Dieu ses pauvres mots araméens !

Nazareth où, dans l'Atelier de Joseph, que la Tradition continue d'appeler de ce seul mot « le Saint », Jésus, constructeur du monde, apprendra comment deux pièces de bois peuvent devenir un gibet, un trône ou un autel !

Nazareth, témoin de la croissance et de l'adolescence du « lis de la Vallée d'Esdreton » que couronnent déjà les épines !

Nazareth, qui nous conduira, avec Jésus, vers le froment de Capharnaüm, devant « le Pain descendu du Ciel », alors que les pampres de Sorec sont déjà sous le pressoir pour donner au monde le Vin du Mystère Rédempteur !

O mon Nazareth inoubliable !

AU THABOR...

J'avais dit à des compagnons, la veille de notre montée au Thabor :

- Je n'y vais pas...
 - Pourquoi donc... ?
 - Parce qu'il faudra redescendre... !
- Question de badiner.

Mais, de fait, le Thabor est si beau, si attrayant, si prenant par son site, par ses monuments, par ses sanctuaires, par le merveilleux panorama sur une région d'admirable fertilité, qu'on n'en redescend qu'à regret...

Ce n'est pas, pour un Suisse surtout, bien terrible excursion ! Il a quand même ses huit cents mètres d'altitude, à une heure de Nazareth. Un rien ! Les voitures peuvent vous monter jusqu'au sommet, par la route en lacets que montre le cliché ci-contre.

Nous avons quitté nos sièges au bas du Mont Sacré pour faire, à pied, com-

me le Maître et Seigneur, l'ascension du Thabor... et avoir, nous aussi, notre... Transfiguration...

Nous y voilà !

Le guide-professeur me passe l'Evangile pour la lecture du passage ad hoc au groupe recueilli.

Le texte sacré rappelle comment, en ce temps-là, Jésus gravit une haute montagne pour prier (Luc IX, 28) selon une habitude chère au Sauveur de passer ses nuits sur les hauteurs, en conversation avec son Père. Comme les jours précédents, il a parlé de la Passion qu'il va souffrir. Comme ses principaux disciples sont un peu inquiets, il veut, ce soir, laisser rayonner quelque peu sa divinité. Il monte donc sur la « haute montagne » avec Pierre, Jacques le Majeur et Jean, le disciple bien-aimé. On sait le prodige. Soudain les trois, qui se sont endormis, sont éveillés. Ils voient Jésus beau comme le soleil, blanc comme la neige et, à ses côtés, Moïse et Elie, les deux grandes figures de l'Ancien Testament... C'est si merveilleux que Pierre s'écrie : « Il fait bon ici, Seigneur ; restons-y et dressons-y trois tentes, une pour Vous, une pour Elie et une pour Moïse... » Ils entendent une voix du Ciel, témoignage qui va fortifier la foi des amis du Christ : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances... »

Voilà la donnée évangélique.

Voilà ce que commémore la basilique dans laquelle nous sommes entrés tout de suite, et qui offre à nos yeux ses voûtes, ses mosaïques romaines, le noble et lumineux tableau de fond en cette précieuse matière, transfigurant le visage du Christ de la Transfiguration ! C'est l'œuvre récente, sur de vénérables restes d'anciens sanctuaires, qui remontaient à Ste-Hélène et au temps des Croisades : destructions et reconstructions et redstructions selon les phases de paix ou de guerre, de christianisme pacifique ou de fanatisme musulman... jusqu'au XVIIe siècle. C'est alors que l'émir druse et galiléen Kakhher El-Din donna la paix au Thabor, décidant que les Franciscains de Terra Sancta de Jérusalem en seraient définitivement les possesseurs.



LE MONT THABOR

et sa route en lacets, qui conduit à la magnifique basilique et à l'incomparable haut-lieu dont ces pages évoquent l'histoire...

Mais il fallait reconstruire église et couvent. Pendant deux siècles, les Religieux durent vivre dans le provisoire, se contenter de faire de simples pèlerinages au Thabor où ils conduisaient les pèlerins, disant la Messe en plein air, dans les ruines. En 1873 ils trouvèrent assez de fonds pour ériger une convenable chapelle et construire un petit couvent.

En 1919, se leva le jour glorieux du septième centenaire de l'arrivée de S. François d'Assise en Terre Sainte. Le Poverello, qui ne voulut jamais d'or pour lui, fit pour le Thabor le miracle de l'or.... On put y commencer une œuvre grande et belle, couvent et église, digne de ce lieu sacré. Le cardinal Giustini, légat du Pape et protecteur de l'Ordre des Franciscains, put bénir la première pierre de la magnifique basilique actuelle... où nous nous trouvions en avril...

Les travaux durèrent des décades. Un nouveau couvent bien adapté aux besoins présents sortit de terre... et c'est alors que la route en lacets remplaça les pénibles sentiers de jadis !

Dans la construction de la basilique, l'architecte italien Barluzzi se montra

chrétien, artiste et historien, s'appliqua à faire de la transfiguration des ruines une image de la Transfiguration du Sauveur, adopta le style romano-syrien de la basilique primitive, allia les formes de l'Occident avec les élégants motifs chers à l'Orient, respecta les ruines tout en les utilisant.

Deux tours égayées chacune de deux rangées de fenêtres, précèdent et bordent la façade à droite et à gauche, comme une garde d'honneur.

Trois nefs grandioses ! La nef centrale correspond à la façade tout entière ; les bas-côtés partent des tours extérieures et semblent le prolongement des oratoires de Moïse et d'Elie.

Au fond de la nef centrale, un escalier de marbre descend à la crypte voûtée, large comme la nef. C'est là que la piété des premiers siècles aimait à situer la Transfiguration. En ouvrant une trappe, on peut baiser la roche où se seraient posés les pieds divins. Sur les parois, quatre mosaïques représentent quatre transfigurations symboliques du Christ : sa Nativité, sa Passion, sa Résurrection et son Eucharistie. Groupes de figures avec inscriptions adaptées.

Cette crypte n'est pas, comme les autres, un souterrain sombre et humide. La crypte repose sur le rocher même, baignée de lumière.

Ainsi « l'autel a pour retable les sommets des monts lointains, le ciel bleu et le soleil levant ». De cette verrière on voit s'étaler un immense horizon de la vallée du Jourdain au lac de Tibériade et aux monts de Basan.

*

Historien et exégète, notre guide touche certaines objections contre le Thabor comme lieu de la Transfiguration.

Le texte évangélique ne portant que les mots : « sur une haute montagne », il pourrait s'agir aussi, à entendre certains critiques, de l'**Hermon**. Ils disent qu'à l'époque de la Transfiguration, le Thabor était un lieu fortifié des Romains de l'occupation... Mais la thèse du Thabor comme Montagne Sainte de la Transfiguration se défend si bien que personne parmi nous ne doute que nous nous trouvons ici sur la « montagne de la Transfiguration ».

Un bon goûter chez les Pères Franciscains, un dernier coup d'œil du haut de ce merveilleux observatoire... et nous redescendons du Thabor, le cœur si heureux que, sur le chemin en lacets de cette montagne, nous avons l'illusion de nous trouver sur le flanc de quelque montagne suisse ! Alors, spontanément, montent de vingt poitrines les plus vibrants refrains de nos chants helvétiques, où dominait la voix puissante d'un de nos plus imposants compagnons de route ! Des plus vaillants aussi, le pasteur Dr Knittel, de Zurich, qui avait tout à fait oublié sa belle aventure de l'avant-veille ! Son voyage, à dos d'âne, au couvent-forteresse des moines grecs-orthodoxes, dans l'immense solitude de **Beersheba** qu'il s'en était allé voir en compagnie de son ami le doyen Thurneysen. La chute de l'âne provoqua la chute du docteur, marqué à son retour à l'hôtel, d'un œil poché auquel la pommade à la pénicilline (prudemment emportée dans la course) apporta aussitôt soulagement et bientôt parfaite restauration... ! Si bien que le même soir, « sous un clair de lu-

ne d'une beauté unique », disaient les deux pasteurs, amateurs de couvents, la victime de l'âne rétif chantait de toute son âme son bonheur de cette montée au couvent de Beersheba ! Il était infiniment plus heureux encore, comme nous tous, d'avoir été au Thabor, même avec la perspective de ne pouvoir y rester.

A CANA

— « En route pour les noces... », a ordonné, près des voitures campées devant l'« Hôtel de Galilée », un pèlerin qui n'a pas oublié la devise antique : « peregrinus pius et hilaris... » : « le pèlerin doit être pieux et joyeux... »

C'est que le programme comporte aujourd'hui la visite à Cana, où Jésus fut invité au repas de noces de deux braves jeunes gens, en faveur desquels il opéra le miracle de l'eau changée en vin.

Si le père qui mariait sa fille avait dû, comme nous en 1951, payer de huit à douze bons francs suisses la bouteille du plus courant, ses convives auraient manqué bien plus tôt de vin.

J'ai demandé à un de nos guides qui connaît bien l'Europe pourquoi, dans le nouvel Etat d'Israël, on vendait le vin si cher, tentation pour pèlerins et touristes d'en acheter beaucoup moins...

— Voilà, me répondit-il, Israël a besoin d'argent. L'impôt sur le vin est une ressource plus importante que vous ne pensez. Comme vous, d'autres étrangers font d'abord la grimace. Peut-être, le premier jour, boudent-ils le vin pour ne boire que des gazeuses ou de l'eau..., mais, habitués à boire du vin en mangeant, ils se résignent, achètent la bouteille, le vin se boit et le fisc y gagne au profit du pays d'Israël...

Cana, devenu **Kafr-Kana**, possède une **Fontaine** fameuse, dont les pèlerins sont toujours invités à boire, à laquelle on aurait puisé l'eau changée en vin par le Maître... lors de ce beau miracle dont nous ne sommes pas dignes aujourd'hui !...

Du moins pourrons-nous, rapidement, méditer sur les vestiges sacrés des édifices religieux de jadis, sur le sol que foula le Seigneur.



Cana, la ville des Noces et du miracle du vin... L'antique fontaine où, peut-être, le maître des noces puisa l'eau qui fut changée en vin...

Une église au dôme rouge s'élève sur les ruines d'un sanctuaire des Croisés, qui, d'après la Tradition marquait le lieu du festin des noces.

Une grande cruche à eau, de la période juive, se trouve dans la crypte, et l'on vous dit gravement qu'elle a contenu « l'eau du miracle »... Selon le conseil de notre savant guide et docteur, chacun se rappelle la distinction à faire entre la **donnée historique** de l'Evangile et les **lieux**, d'une authenticité souvent plus difficile, où les faits se seraient passés...

Nonobstant, on est tout ému de pouvoir reconstituer, sous le ciel au pays du Christ, les scènes bibliques ! Elles prennent alors tant de couleurs et souvent tant de suavité que vous en aimez mieux l'Evangile et le Héros divin de ces pages sacrées...

C'est dans le même esprit... conditionnel, quant à la topographie, que le pèlerin s'arrête à la chapelle qui aurait été la « maison de Nathanaël » ou Bartholomée...

TIBERIADE ET SON LAC

Plus important, émouvant et passionnant, est Tibériade et son lac. Nous foulons ici un secteur de la Terre Sainte marqué à tout instant de la présence et des paroles du Maître.

Oui, là voilà, cette ville fameuse. Le voilà son Lac avec ses rives vertes ! Quel coin de rêve, ces villas sous les palmiers au bord du lac ! Maints pèlerins, rapides et discrets, vont y faire le plongeon, compagnons d'un instant de « villégiateurs » qui, en vérité, n'ont plus rien de biblique !...

Nous voici derechef autour de notre guide et revivons les Psaumes et l'Evangile... Vous vous remémorez, non loin d'ici, la confession de S. Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » et, à l'autre rive, ce que le Jourdain sait narrer de merveilles, de divines interventions en ces lieux où le Ciel sembla tant se complaire ! Mystère du Choix des lieux et des hommes dans l'œuvre du Salut... Mystère aussi de l'obéissance ou du refus, de la béné-

diction ou de la malédiction, selon la fidélité ou la révolte... Malédiction qui, un jour, tomba des lèvres du très doux Maître et Seigneur à cet emplacement que voilà, où nous ne pourrions nous arrêter :

CAPHARNAUM

le **Tell Houm** d'aujourd'hui, à l'extrémité nord-ouest du Lac de Tibériade !

Comme la malédiction du Christ contre cette ville ingrate s'est réalisée ! Il n'en reste que l'emplacement et un monceau de ruines ! Les efforts que l'on tentera mettront du temps avant que puisse renaître la cité d'autrefois !

Les preuves de bonté humaine et de force divine n'ont pas manqué à ce peuple de Capharnaüm... On revoit la scène du centurion romain qui prie le Seigneur de guérir son serviteur malade :

— J'irai, dit le Maître...

— « Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri... », insiste l'officier. (Matth., VIII.)

Capharnaüm, ingrate cité, dont Jésus s'était officiellement constitué citoyen, où il payait l'impôt au représentant romain..., à propos de quoi Jésus fit un jour, n'ayant pas de quoi payer, le miracle que l'on sait : Pierre trouva le





TIBERIADE

au bord du lac enchanteur, que traversa le Sauveur et dont les flots furent témoins de ses miracles

montant dans la bouche d'un poisson, frère de ces poissons que nous avons vu pêcher sous nos yeux, près de deux mille ans après la touchante merveille...

Capharnaüm, cité de S. Matthieu, de Jude et de S. Thomas... Terre aimée du Christ, mais infidèle à faire pleurer le Maître comme sur Jérusalem : « Malheur à toi, Capharnaüm ! Malheur à toi, Corozain ! »

Et Jésus assure que si Sodome, Tir et Sidon avaient vu les miracles opérés dans ces murs, elles auraient fait pénitence et se seraient converties... (S. Matth., XI, 20.) On se prend à songer aux malédictions qui ont pesé, dans le cours de l'histoire, sur tant d'autres cités, de pays et continents, parce que, comme Capharnaüm, on y a rejeté les Messages du Christ...

De ce secteur le pèlerin voit la **Montagne** où le Maître a proclamé les Béatitudes, ces maximes de sagesse, qui comptent pour les nations comme pour les familles et les individus, ces huit fois « Bienheureux... » dont la méditation est une source de richesses inouïes

et de sagesse pour le temps et pour l'Éternité. On nous rappelle comment, depuis les Croisades, on a voulu placer le Sermon des Béatitudes au **Kouroun-Hattin**, entre Tibériade et Cana, en pleine campagne. Mais le contexte de S. Matthieu et de S. Luc semble réclamer le voisinage immédiat de Capharnaüm et du Lac...

Notre groupe est si vaillant, en vérité, que l'aiguille a fait deux fois, depuis midi, le tour du cadran... Les estomacs crient famine... Eh bien ! par suite dont on n'a jamais su quelle coïncidence, le bel hôtel moderne qui nous reçut, pour le lunch ou déjeuner, était envahi par une nombreuse équipe de touristes inopinés... auxquels, sans notre gracieuse permission, on céda notre salle retenue et... une forte partie de notre menu... ! Tibériade nous valut, à nous tous, le certificat de la douceur et de la patience poussées au degré héroïque !

On mangea quand on put, ce qu'on put, et — c'est le miracle — on garda sa sérénité d'âme..., en se disant que d'autres, de par le monde, ont beau at-

tendre, ils ne reçoivent jamais à manger à leur faim !

★

Nous revoici à la joie de continuer la pieuse excursion.

Bethsaïde de Galilée a disparu du sol ; mais le IV^e Evangile en perpétue le souvenir et la gloire d'avoir donné au Christ les apôtres Pierre, André et Philippe. Saluons le lieu des **Cinq pains et des deux poissons**, dont S. Jean nous dit que le miracle eut lieu « au-delà de la Mer de Galilée, qui est le Lac de Tibériade... »

Nous voilà évoquant, à la limite méridionale de Génézareth, **MAGDALA**, patrie de Marie-Madeleine, pauvre petit village sous les palmiers...

★

Repassons à Tibériade en chassant l'ombre du tétrarque Hérode-Antipas, (« l'incestueux époux d'Hérodiade, le meurtrier de S. Jean-Baptiste, le misérable qui revêtit Jésus de la robe de dérision »), fondateur de cette cité de Tibériade, du nom de l'empereur Tibère ! On nous fait remarquer que les juifs n'aimaient pas cette ville grande et orgueilleuse parce que construite par le païen romain sur le cimetière d'une ville disparue ! Aux yeux des enfants d'Israël la violation des sépultures était un sacrilège ! Jésus lui-même n'alla pas à Tibériade.

Les gouverneurs et empereurs romains ont disparu... tandis que n'a pas disparu la dynastie spirituelle de celui dont une église rappelle le souvenir et la mission que lui confia le Maître : **l'église des Croisés**, dédiée à la **primauté de Pierre**, conférée, non dans la ville, certes, mais dans ces parages, à la suite de la seconde pêche miraculeuse (S. Jean, XXI) :

— Pierre, m'aimes-tu ?

— Seigneur, vous qui voyez le fond des cœurs, vous savez que je vous aime.

— Pais mes agneaux..., pais mes brebis...

Sans parler, aujourd'hui, de Haïffa, où nos bonnes voitures nous amenaient le 24 avril, j'ai hâte de monter avec

mes amis sur la voisine Montagne dont le nom a sonné à nos oreilles, dès notre plus tendre enfance :

LE CARMEL

C'est avec une particulière complaisance que M. le professeur Dr Paul Haag nous en parle. S'y était arrêté, avant lui, avec la même complaisance, M. l'abbé Paul Chatton, dont les bonnes pages s'animaient devant mes yeux lorsque notre guide nous redisait l'histoire de cette Montagne Sainte, rappelant le texte prophétique sur la Vierge, soulignant les « accommodations » scripturaires en l'honneur de Marie, mentionnant les phases heureuses et malheureuses du Carmel, depuis le temps d'Elie jusqu'aux deux massacres historiques dont furent victimes les moines ; montrant le Monument de Bonaparte (en 1799), à propos du siège de Saint-Jean-d'Acre lorsque le Corse laissa deux mille blessés aux soins des Carmes...

Intéressantes évocations devant la Basilique de Notre-Dame du Mont Carmel et du Saint-Sépulchre où bientôt tout le groupe s'en fut chanter le Magnificat et un fervent et vibrant cantique à Notre-Dame.

Elle est riche, tour à tour touchante et pathétique, l'histoire du Mont Carmel, en ce site merveilleux, où l'on monte par une route en lacets d'où, à chaque instant, on découvre la Mer !

L'église est à près de 600 mètres d'altitude au-dessus de la Méditerranée.

Carmel veut dire « jardin ». C'est un secteur très fertile... en même temps qu'une montagne solide !

Jérémie compare à la majesté du Carmel le terrible Nabuchodonosor, vainqueur de Jérusalem (XLVI, 18). Pour consoler les captifs de Babylone, il leur prédit le retour aux gras pâturages du Carmel, c'est-à-dire de leur patrie. Entrevoyant le Messie dans le lointain de l'avenir, Isaïe chante la gloire du désert transformé et lui annonce les magnificences du Carmel. L'éternel printemps du Carmel dicte à Salomon ce compliment à l'épouse du Cantique : « Ta tête est comme le Carmel ». (Cant. VII, 5.)



Une vue moderne de la scène biblique « Jésus parmi les blés... » Le « Maître » sera ici M. le professeur Haag (le premier en chapeau blanc)... et les « apôtres », des deux sexes, la grave phalange des Suisses et Suissesses dans un riche secteur de Galilée...

Merveilleuse esplanade, où s'élèvent, dans une luxuriante verdure, le couvent carme pareil à une forteresse, la pyramide des soldats français massacrés par les Turcs en 1799, la statue de la Sainte Vierge sur une svelte colonne de granit, et la ravissante hôtellerie.

Arrêtons-nous au panorama, magnifique. A l'est, un bord lointain de la plaine d'Esdrelon. Au-delà, piquées de blancs villages, les montagnes ondulent délicieusement depuis les monts brûlés de Gelboé aux neiges du grand Hermon. A l'ouest, la mer ; à droite, le golfe de St-Jean-d'Acre et sa berge ; ses deux riveraines, St-Jean-d'Acre au nord, Caïffa à nos pieds.

On comprend la remarque de Chatton :

« Ce site merveilleux devait naturellement attirer des âmes éprises d'idéal, avides de lire dans les vastes horizons la gloire du Créateur, et d'entendre le jour dire au jour et la nuit à la nuit la

louange divine (Ps. XVIII). Aussi, dès une haute antiquité, le Carmel se peupla de chercheurs de solitude, de silence et de sanctification. »

La Bible y mentionne d'abord le prophète Elie qui s'y retira pour prier lorsque Dieu punit, par une terrible sécheresse, les Israélites qui adoraient les idoles du roi Achaz et de la reine Jézabel. Retiré sur le Carmel, Elie suppliait Jehovah de pardonner à ses enfants et de faire cesser le fléau. Voici que de la mer monta un petit nuage, — en quoi les Pères de l'Eglise virent l'annonce du Christ par la Vierge pour le Salut du monde — qui grossit, voila bientôt l'azur et retomba en pluie féconde.

Le prophète Elie fit école sur la sainte montagne. L'on montre encore, du côté de la mer, une vaste grotte où ses disciples se réunissaient pour prier en commun et entendre sa parole. Ces disciples se survécurent de génération en génération.

Ainsi s'écoulèrent près de neuf siècles.

Quelle dut être la joie des moines de l'an 33, lorsqu'ils virent arriver de nouveaux compagnons qui leur dirent : « Nous avons trouvé le Messie ! »

L'Evangile prit possession du Carmel.

Vers la fin du XI^e siècle, au milieu des Croisades, un croisé franc, Berthold de Limoges, fit vœu de se retirer au Carmel, où les religieux n'avaient pas cessé de survivre. Il donna à tous l'exemple de la piété, de l'obéissance, de la mortification. C'était un nouvel élan que la Providence donnait à la sanctification des solitaires. Il fut nommé Supérieur par les soins du patriarche de Jérusalem et organisa à l'euro-péenne le Couvent. Il n'eut pas de peine à réunir en un vaste monastère les religieux jusqu'alors épars.

Et voilà la naissance des Carmes proprement dits, dont les anciens moines n'étaient que les précurseurs.

Saint Berthold mourut en 1188, à l'âge de 115 ans, dans une grande joie et une grande douleur. Sa douleur était la victoire sarrasine, arrivée l'année précédente, et l'effondrement du royaume latin si chèrement établi par les Croisés. Il prédit à ses frères la gloire du martyre et la prospérité de l'Ordre. Les moines du Carmel furent massacrés par les bandes arabes en 1238 et en 1260. En 1291, St-Jean-d'Acre, où les Francs tenaient encore, tomba à son tour aux mains des infidèles, et les Carmes signèrent une troisième fois de leur sang l'Evangile de Jésus-Christ.

Mais suivit aussitôt la bénédiction. Sous saint Broccard, successeur de Berthold, et sous le haut patronage du patriarche de Jérusalem, l'Ordre avait reçu sa règle définitive, approuvée en 1224, par Honorius III, et en vigueur encore aujourd'hui ; il avait trouvé parmi les soldats et les pèlerins occidentaux de nombreux et excellents sujets ; ses couvents s'étaient multipliés à Acre, à Tyr, à Sarepta, à Sidon, à Tripoli, et bon nombre de moines avaient passé en Europe, où Innocent IV leur avait ouvert ses bras et son cœur.

C'est à un Carme, Supérieur du Couvent de Cambridge, que fut faite la

Révélation du Scapulaire : S. Simon Stock : 16 juillet 1251.

Disséminés en Europe par leurs épreuves en Orient, les Carmes n'avaient plus qu'une pensée : reconquérir le berceau de leur Ordre, désert depuis le départ des Croisés : le Carmel. Il fallait purger la montagne des brigands qui l'infestaient, et surtout obtenir l'autorisation du sultan. Grâce à l'intervention du consul d'Alep, un timide essai de communauté put se faire en 1630, dans l'ancienne « Ecole des prophètes », près de la mer. Mais devant les tracasseries des derviches voisins, on dut se réfugier plus haut, et en 1767, on pût bâtir sur l'esplanade le grand couvent que trouva Bonaparte en 1799. Pillé et incendié après le départ des Français, le monastère allait renaître en 1820, quand Abdallah pacha en fit sauter les fondations. Enfin, la reconstruction réussit en 1827. Les moines en ont fait une véritable forteresse.

Nous avons passé là une heure émouvante. Un dernier adieu à l'église, au somptueux maître-autel de marbre lamé de bronze doré, à la statue miraculeuse qui y trône, revêtue d'étoffes précieuses et couronnée d'un diadème d'or, à la grotte qui passe pour l'habitation d'Elie, où le pèlerin va demander le cœur du prophète.

Après la splendeur du Mont Carmel, jetons un coup d'œil sur Haïfa, blanche cité à ses pieds, port d'Israël !

On y voyait, il y a quelques jours, débarquer une importante phalange de pèlerins espagnols, moins favorisés que nous avec notre avion pour l'aller et le retour et nos bonnes voitures à l'intérieur des Lieux-Saints ; ces pèlerins devaient subir le peu confortable voyage sur rail à travers le pays après une longue traversée, assez pénible pour quelques-uns. Mais le bon Père Pierre, Supérieur de Casa Nova de Nazareth, où nous avions passé des heures bénies, vint les attendre au port, afin d'être leur cicerone, fils de l'Espagne lui-même et pour qui la Terre Sainte n'a plus de secrets.

C'est une belle ville, Haïfa. Les pèlerins qui l'ont vue avant la guerre, avant l'Etat d'Israël, lui trouvent déjà un cachet neuf, une allure moderne et

« progressiste » utile et louable... à condition qu'on exerce une attentive surveillance — après les ruines faites par la guerre arabo-juive — sur l'urbanisme de ce secteur auquel il faut conserver son cachet...

Gros problème, pour toutes ces cités historiques qui ne seront belles qu'à condition de ne pas perdre trop leur visage traditionnel.

Ville historique et combien plus évocatrice, **Saint-Jean-d'Acre**, de l'autre côté de la Baie de Haïfa. Blanche vision de grâce, d'élégance et de force. Théâtre de hautes luttes et de prouesses, qui vit les héros de Bonaparte après les preux Chevaliers des Croisades ! Ancien quartier général (au XIII^e siècle) du Royaume latin de Jérusalem et des Ordres de Chevalerie ! Emouvante cité, riche des vestiges de bâtiments des Croisés dont un Château qui aurait servi de quartier général au Roi Richard Cœur de Lion, le héros des combats pour la libération du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

Quel regret de ne pouvoir tout noter !

Saluons en passant **Sephoris**, avec ses imposantes fortifications, qui joua un rôle si important, du point de vue religieux tout d'abord, avec ses 18 synagogues, fameuse sous la domination romaine puis sous les Croisés.

Et voici **Magedo**, évoquée si souvent dans l'Écriture ! (3^e Livre des Rois, IV, 12.) Une des plus anciennes villes ruinées de Canaan, datant en tout cas de 4000 ans av. J.-C., et théâtre de grandes batailles sous la domination des Pharaons.

L'Apocalypse en a fait le lieu-type du combat final entre la Bête et Dieu.

Nous foulons un sol millénaire, riche en fouilles dont la partie la plus curieuse rappelle les « écuries de réserve » de Salomon, au temps de sa gloire.

Passant de l'antique au moderne, nous rencontrons, sur le chemin détourné de Tel-Aviv-Haïfa, l'élégante **Nathania**, du nom de son fondateur Nathan Strauss ! Cité moderne, qui vous fait songer à Nice, au bord de la mer, avec un magnifique panorama sur les flots bleus ! Cité prospère, appelée,

semble-t-il à un bel avenir, autant par le tourisme que par l'industrie (les diamants) introduite par le maire-fondateur qui, en 21 ans, créa cette cité de 21.000 habitants.

Si nous prenons une perspective d'avion, en planant sous le ciel Haïfa-Tel-Aviv-Jaffa-Lydda, le guide nous montre le tableau suivant.

Une route automobile de tout premier ordre relie **Haïfa** et **Tel-Aviv**, les deux principaux ports d'Israël, en contournant la chaîne du Carmel et en traversant la plaine côtière fertile du Sharon : 90 kms.

A la sortie de Haïfa, sur le côté droit de la route, voilà **Athlit**, jadis port phénicien dont l'ancienne forteresse des Templiers peut être aperçue de loin. Après Athlit, dans les monts du Carmel, plusieurs caves, dans lesquelles des vestiges préhistoriques ont été trouvés, dont des squelettes de l'Age Paléolithique.

Quelques kilomètres plus au Sud, au-delà du nouveau village agricole de **Kfar Lam, Tantura**, un ancien port qui connaît maintenant une activité nouvelle comme village de pêcheurs. Les caves de feu le Baron Edmond de Rothschild sont situées à **Zichron Yaacov**, que l'on dépasse ensuite : Zichron, centre de l'industrie vinicole de Samarie, juste au Nord de Nahr es-Zerka, ou Fleuve du Crocodile, où ces reptiles pouvaient être trouvés jusqu'en 1902.

A 38 kms au Sud de Haïfa, voilà **Césarée** — si impressionnante — jadis riche cité, fondée par Hérode le Grand en l'an 13 av. J.-C., plus tard centre de la Chrétienté et, en l'an 200, siège de l'évêque dont l'autorité s'étendait sur toute la région. On voit encore de nombreuses ruines de la ville. Tout à côté, **Sdot Yam**, village de pêcheurs prospère, dont les habitants s'appêtent à construire un port. La route se poursuit, en passant par **Pardess-Hanna**, devenu centre d'accueil pour des milliers d'immigrants nouvellement arrivés, vers **Hédéra**, à mi-chemin entre Haïfa et Tel-Aviv. Fondée en 1891, Hédéra est une commune agricole florissante. Du reste, on voit toute la plaine du Sharon semée de nombreux villages

agricoles avec leurs maisons aux toitures rouges.

A 40 kms de Tel-Aviv, la route traverse un important carrefour ; si l'on vient du Nord, une route auxiliaire à droite mène à **Nathania**, dont j'ai parlé.

Tout près, **Petah-Tiqvah** (« Porte de l'Espoir »), premier village juif fondé en Palestine, en 1878, puis **Ramath Gan**, cité résidentielle moderne et centre industriel important. **Ha'kirya**, l'ancienne colonie allemande des Templiers « Saron », abrite maintenant les bureaux du Gouvernement.

TEL AVIV

est la ville la plus jeune et la plus importante du pays. Fondée il y a 40 ans, elle compte maintenant une population de près de 400.000 habitants. C'est le centre de la vie commerciale, industrielle, bancaire, économique et culturelle du pays. Côte à côte avec Jaffa, qui est englobé maintenant dans la municipalité de Tel-Aviv, la plus grande ville d'Israël s'étend rapidement. J'y reviendrai à propos d'une interview et d'un dîner.

Du secteur de Tel-Aviv, en direction de Jérusalem, en contournant Jaffa, dont le faubourg de Abu Kebir fut le témoin de nombreux combats, alors que les Juifs s'efforçaient de percer vers Jérusalem assiégée, voici, après **Abu Kegir**, le village **Mishmar Ha'Shiva**, première usine de tuyaux et d'ajustements, indispensable pour l'industrie de bâtiment. Près de **Mishmar Ha'Shiva** se trouve la fameuse école agricole de **Mikveh Israël**, fondée il y a près de 80 ans par l'Alliance Israélite Universelle.

Rishon le Zion, un des villages les plus anciens et les plus importants du pays, offre les vins de Rishon, renommés à l'étranger, et dont les caves sont visitées par des milliers de personnes venant du monde entier.

Près de **Ness Ziona**, commune agricole, **Avanoth**, avec une des fermes les plus importantes du pays consacrée à l'entraînement des femmes vers la profession de terriennes.

Quant à la ville de **Réhovot**, elle est célèbre pour deux raisons : c'est là que réside le Président Weizmann et c'est là que se trouve l'Institut Scientifique Weizmann, un des instituts de recherches les plus importants du monde. Réhovot est, en outre, l'un des centres de l'industrie des agrumes en Israël.

CHEZ LE P. BONAVENTURE AU COUVENT S. PIERRE DE JAFFA

Je veux dire un mot de cette visite, parce que de toutes les phases du voyage en Terre Sainte, en dehors des grandes émotions religieuses des sanctuaires, elle est une des plus agréables au souvenir.

Ce couvent, où les fils de Saint-François se sanctifient personnellement autant qu'ils peuvent et se dévouent aux pèlerins et aux fidèles d'alentour plus qu'ils ne peuvent, s'appelle **Couvent de Saint-Pierre**. Il rappelle la scène évangélique dont ces lieux auraient été le théâtre. Lecture nous est faite du récit des « Actes », dans la belle église que, pieusement, nous allons voir et où nous chantons de tout notre cœur, fils de Rome et fils de la Réforme.

C'est ici que vécut S. Pierre, qu'il ressuscita Tabitha, (« Acte des Apôtres » : 9, 36) ; qu'il logea chez le tanneur Simon et eut la fameuse vision du linceul rempli d'animaux purs et impurs (« Actes » 10, 9).

C'est en ce lieu biblique que nous nous trouvons, ce 27 avril, à l'heure du crépuscule. Nous pensions, d'après le programme, n'y vivre qu'une heure ! Un imprévu valut à tout le groupe la surprise d'y passer la nuit. Cette nouvelle, accueillie d'abord avec une certaine mauvaise humeur, se changea bientôt en... bonne nouvelle, tout au moins pour ceux et celles qui trouverent leurs quartiers à Jaffa. Deux Maisons nous ouvrirent leurs portes, qui se révélèrent aussitôt comme les Maisons du plus fraternel accueil et de la plus généreuse hospitalité : l'**Hôpital français** d'abord. Les hôtes furent absolument émerveillés de l'amabilité et de l'ingéniosité des Religieuses et de

M. l'aumônier, qui arrivèrent à loger toute une phalange dans des chambres aussitôt aménagées, claires et propres, et à servir un repas qui, en ce pays d'Israël, en proie encore aux plus sévères restrictions alimentaires, parut un festin aux hôtes d'un jour, gâtés par ces Filles de France au cœur d'or, bonnes cuisinières non moins qu'admirables hospitalières.

Quant aux hôtes du **Couvent de S. Pierre**, ils furent l'objet de la même bonne fortune : chambres confortables, donnant sur la mer ; tables du grand réfectoire chargées de l'abondance dont les Fils du Poverello d'Assise savent, pour leurs visiteurs, faire le miracle, même en temps de disette.

Si bien que les hébergés du Couvent franciscain et de l'Hôpital français eurent un sort également heureux..., même si le sourire des moines avait moins de grâce que celui des Anges de l'Hôpital.

Au demeurant, que personne n'aille s'aviser de diminuer l'éloge que méritent les bons Pères du Couvent. Surgiraient aussitôt, pour les défendre mes deux voisins de chambre, le doyen Thurneysen et le Dr Knittel, les deux pasteurs zurichoïses que le sort convoya pour ce souper et ce repos, chez les bons moines... Avec une grâce parfaite ils en adoptèrent pour quelques heures la Règle, partagèrent le repas, le « Benedicite » devant la table de chêne austère, qu'un bon Frère-Servant venait couvrir de produits du jardin, de la basse-cour et du clapier..., non moins que du vignoble !

Rien de plus gentil que la promenade que je fis, après le repas, encadré de mes deux hauts Réformés — ils me dépassaient d'une tête — au bord de la Mer pacifique.

Rien de plus exquis que l'heure qu'ensuite nous passâmes, les trois, dans le bureau directorial et... paternel du P. Bonaventure ! Quelle joie, pour le Prieur, d'avoir en réserve, je ne sais quel suprême nectar de Chartreuse, cadeau d'un diplomate sud-américain et que le Moine cachait pour quelque visite de choix. Il proclamait, courtois, fraternel, souriant, n'en pouvoir

désirer de plus chère que celle, inattendue, de ce soir...

Hélas ! tandis qu'il nous donnait tout son cœur, dans une conversation très instructive sur les Lieux-Saints, sur le nouvel Etat d'Israël, sur les espoirs et les craintes pour demain, nous constations, avec chagrin, malgré le sourire qui éclairait ce visage émacié, que notre hôte était cardiaque, incapable, à plusieurs reprises, au milieu de sa conversation, de refouler une toux d'asthmatique... Ce que voyant, le bon Dr Knittel sauta à son calepin :

— « Mon Père, votre adresse exacte ; dès mon retour en Suisse, je vous enverrai, gracieusement, un remède tout nouveau, qui, j'en suis sûr, vous soulagera beaucoup... ; vous me ferez ce plaisir de renouveler l'envoi tant qu'il le faudra... »

C'est ainsi que, dans cette Maison de S. François, se passait, tard dans la nuit, ce dialogue vraiment fraternel ! Doux rayon de belle humanité ! Comme nous aurions voulu continuer jusqu'au matin... ainsi qu'il arriva lors du dialogue entre S. Benoît et Ste Scholastique ... ! Mais il nous manquait Scholastique...

MON INTERVIEW AVEC LA PRESSE JUIVE

Nous étions installés dans le grand « Restaurant Tel Aviv », pour le dîner, le dernier jour. Un appel retentit, m'arrachant à ma table et à mon potage déjà dans l'assiette. On demandait « le représentant de la presse suisse » ! Il y avait là, près d'une table de choix où ils intervieweront leur « cher collègue », plusieurs directeurs ou représentants des douze (je dis bien : douze) quotidiens de Tel Aviv, capitale effective d'Israël. Parmi eux, M. David Porter, ancien élève de l'Université de Lausanne, directeur du quotidien, le « Haboker », de teinte libérale ; Israël Finkelstein, du « Haaretz », qui veut dire « La Terre », teinte « travailliste ».

Encadré de ces deux « puissances », avec, vis-à-vis de moi, M. le professeur Haag, je fus aussitôt le confrère qu'on interroge sur ses impressions plus ou



Jusque sur la table qui attend les hôtes étrangers, le patriotisme juif plante le drapeau israélien..., objet de commentaires de l'auteur de ces lignes, qui le montre du doigt et explique...

moins bonnes, invité à dire franchement sa pensée à des publicistes qui suivent l'opinion et la font dans cet Etat tout neuf d' « Israël », animé par Tel-Aviv, ville moderne entre toutes et dont j'ai noté, en passant, l'étonnant développement. Il est plus facile et plus prudent, dans les interviews, d'être l'élément actif que l'élément passif. Après avoir été interrogé un certain temps, je me fis interrogateur à mon tour, aussi loyal que ces hospitaliers collègues l'avaient été et le furent avec moi.

On parla du drame de la guerre civile qui mit aux prises l'élément juif et l'élément arabe, et où les Juifs se révélèrent guerriers de premier ordre et patriotes invincibles, enregistrant d'extraordinaires succès, avec des moyens très faibles. Mais que de ruines, pour arriver à la victoire dans une guerre encore inachevée puisque durent les deux zones : l'israélienne et l'arabe...! Situation à laquelle il faudra bien apporter, un jour, une solution... tout d'abord à cause des **Lieux-Saints**, et de la Ville Sainte en particulier...

Je soulève devant ces confrères le grave et délicat problème de l'**Internationalisation de Jérusalem...** Je parle de l'appel de Pie XII en faveur de cette solution — désirée par le monde chrétien !

On me répond — le dialogue a lieu en français, en allemand et en anglais — que le gouvernement israélien avec tout le peuple en Israël désire et veut assurer le respect aux Lieux-Saints et les défendre ! On affirme que l'opinion officielle, gouvernement et presse, veut bien une « internationalisation » mais qu'il faut s'entendre sur le mot !

— En tout cas, proteste avec force M. le Directeur du « Haboker », appuyé par ses confrères, nous ne pourrions jamais, jamais accepter une « internationalisation » qui nous demande de **partager avec d'autres la défense de Jérusalem.**

— Une internationalisation à protection unilatérale serait une « internationalisation » fictive et illusoire, objectif-je.

Mon confrère expliqua :

— Nous ne pouvons plus nous exposer à l'aventure que nous avons dû vivre à Jérusalem : nos nationaux massacrés là-bas sans qu'aucune Puissance ait agi efficacement pour les défendre...

Il forme le vœu qu'une solution soit trouvée, capable de réaliser à la fois « les justes exigences et garanties » d'Israël pour la conservation et la défense des Chrétiens...

— «En tout cas, s'écria le Dr Porter, nous garderons ces lieux comme la femme de la parabole de Salomon garda son enfant : **Nous ne permettrons pas qu'on le coupe en deux...** »

C'est sur cette image biblique que s'acheva le dialogue sur ce délicat chapitre de l'internationalisation...

Cela dit, il n'y eut qu'une voix chez tous ces confrères pour affirmer le souci, comme aussi l'intérêt primordial d'Israël, à la conservation et à la défense des Lieux-Saints de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth, de tout ce pays qui partout montre les monuments et les vestiges de la Bible et de l'Évangile, de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Si ce n'est pas par mobile religieux (dont ne tiennent pas compte les Juifs rationalistes assez nombreux, de même que certains marxistes ou communistes) c'est par intérêt économique et touristique qu'un gouvernement sage met dans

sa politique le souci de satisfaire les Chrétiens et les Juifs orthodoxes de tous les pays. afin qu'ils soient attirés en foule vers ces Lieux marqués par Dieu.

On comprend cette réflexion :

— « Que deviendrait et que serait Israël sans les extraordinaires données historiques et sacrées de cette terre et de son histoire ? »

Israël n'aura pas même cinq millions d'habitants — quand il sera au complet — moitié terrien et moitié agricole ! Aux yeux de tous les Israéliens, croyants et incroyants, ce pays doit devenir, par excellence, pays de pèlerinage et de tourisme de tout l'univers !

J'ai demandé si c'était se tromper que de diviser, du point de vue politique, **les électeurs juifs en trois ou quatre mouvements** :

le mouvement libéral et plutôt nationaliste ;

le mouvement orthodoxe juif avec tendance à une certaine intolérance dont n'auraient pas à se féliciter les Chrétiens ni les Musulmans ;

le mouvement démocratique un peu genre « labour parti » des travaillistes anglais ;

et un petit mouvement communiste, de teinte russe..., comme on en voit dans quelques « Kiboutz » ou fermes collectives.

Mes collègues ont reconnu que cette qualification de mouvements politiques pouvait être retenue, en y mettant les justes nuances...

TOLERANCE ?

Au sujet d'un certain courant de fanatisme juif, plusieurs de mes compagnons de route ont pu entendre comme moi la remarque (déjà citée), d'un de nos guides israéliens :



Tel Aviv, « grande ville » (près de 400.000 habitants), la cité toute blanche, constructions modernes, allure américaine, de plus en plus populeuse, siège provisoire, sinon définitif, du Gouvernement de l'Etat d'Israël, et le centre des affaires

— Il est des Juifs si sévères sur le repos du Sabbat qu'on a vu des voitures de pèlerins et touristes attaquées parce qu'elles circulaient ce jour-là.

Il s'agit, en général, d'extrémistes, membres d'une organisation dite « Brit Akanaïm ».

C'est contre elle que peu après notre passage à Tel-Aviv, le ministre de l'Intérieur dut prendre des mesures énergiques parce que ces fanatiques religieux s'étaient livrés à des sévices contre le Palais même du gouvernement, tentant de l'incendier comme indigne d'abriter des chefs trop peu soucieux, à leur sens, de rétablir dans toute sa dignité le Sabbat de jadis. C'est parce qu'il trouvait la police officielle trop coulante que « Brit Hakanaïm » a fait massacrer certaines autos circulant le samedi. C'est à cause de cette mentalité-là, pour donner tout au moins un signe de bonne volonté, que le jour du Sabbat, où nous étions à Haïffa et à Tel-Aviv, un seul de nos autocars circula au lieu de deux. D'autant plus que ce Sabbat était Sabbat de la Pâque juive, célébrée la dernière semaine de notre séjour...

Sans être de cette secte, ni nullement sectaires, un grand nombre de Juifs immigrés en Palestine, des Balkans et de divers pays étrangers, où ils étaient très fervents et nourrissaient le grand rêve de rétablir l'antique Religion d'Israël dans toute sa sévérité liturgique, en sont à regretter d'être venus. C'est là une petite minorité... Car, à en croire une statistique, le pourcentage est assez grand de juifs demeurés juifs et sionistes, heureux de se retrouver en Palestine, mais qui n'ont plus rien de la Religion d'Abraham et aux yeux de qui l'art, l'histoire, l'archéologie, le tourisme, l'emportent sur toute Religion et révélation ! Nous avons passé, à Jérusalem, devant le massif bâtiment ultra-moderne, en béton armé, qui est la nouvelle Synagogue. Les « Tables de la Loi » y sont gravées extérieurement, rappelant à tous les Préceptes de Dieu. Dans quelle proportion les juifs respectent-ils leur Religion ? Au cinquante pour cent, nous a-t-on affirmé.

Dans quelle proportion la pratiquent-ils ? Une statistique marque cinq pour cent de juifs vraiment fervents. Y a-t-il, comme dans le monde chrétien, des juifs opposés à l'emprise religieuse dans la vie du nouvel Etat ?

On nous a assuré que le nombre est assez conséquent de ceux qui, athées, sont pour un Etat plus que neutre, surtout pour des raisons politiques. Chose étonnante, le parti socialiste juif (Mapaï), actuellement en majorité, au pouvoir, est allié au parti religieux, orthodoxe (Misraki).

Quant à l'attitude des juifs de l'Etat d'Israël à l'égard des chrétiens, notamment des catholiques, on ne peut la dire hostile. Mais d'aucuns craignent qu'un certain nationalisme, teinté de « racisme », allié à un orthodoxisme exagéré, ne justifie quelque pessimisme. Certains faits, pour n'être pas la règle, n'en sont pas moins des indices à surveiller par le gouvernement, s'il veut conserver l'estime du monde chrétien.

C'est dans un journal juif, « L'Echo d'Israël » (du 10 avril 1951), édité à Tel-Aviv et datant de la première semaine de notre voyage, en Terre Sainte, que j'ai eu la surprise de trouver cette phrase, révélatrice :

« Je croyais jusqu'ici que les GOIMS (les chrétiens) étaient des IMBECILES. Je m'aperçois qu'ils le sont plus que je ne me l'imaginais... »

Pour un qui a osé exprimer cela tout haut, combien en trouvera-t-on qui le pensent tout bas ?

S'il est vrai, bien trop vrai, que les chrétiens ont été, souvent, des « imbéciles » de se laisser tromper, dominer, et brimer dans la politique, le commerce et les affaires, il est peu décent, dans un organe très lu, dans un pays, où les chrétiens sont en minorité, de les traiter de « Goïms » et de définir la chrétienté en général comme un ramassis d'imbéciles ! La plupart des Israéliens réprouvent cet esprit ! Mais il faut veiller au grain.

Et il reste vrai que le nouvel Etat ne permet pas l'apostolat qui tendrait à convertir les juifs au christianisme.

LA QUESTION DE L'ECOLE ?

Les nombreuses écoles françaises qui, par les Religieux et Religieuses, ont exercé une si grande et si heureuse influence sur la culture, seront-elles encore l'objet de la sympathie dont elles ont joui jusqu'à présent ?

Elles se demandent si le gouvernement sera toujours assez maître de certains mouvements anti-chrétiens !

Le grand effort qui se fait pour l'étude de l'hébreu, comme langue officielle, semble pouvoir se concilier avec les programmes d'écoles qui, jusqu'à présent, ont fait leurs preuves en mains chrétiennes et qui peuvent s'adapter aux conditions nouvelles, dans le plus large esprit de tolérance. On a enregistré, à l'époque même de notre voyage, des faits qui, d'une part, prouvent chez d'aucuns une tendance à l'intolérance à l'égard des Ecoles des Congrégations en Terre Sainte et, d'autre part, chez certains autres, un réel courage pour les défendre.

Mme Cazanaché, membre du Conseil Municipal de Tel-Aviv, ayant fait, lors d'une séance, une intervention très défavorable contre les Ecoles congréganistes, une juive, arrivée depuis peu au pays de ses pères, lui répondit courageusement dans la presse locale.

« Je suis une « olah Hadachah », arrivée en Israël depuis quelques mois seulement. Venue par mes propres moyens, je n'ai pas voulu, en arrivant, être à la charge de l'Etat et vivre dans un « beit-olim »... »

Elle raconte comment elle chercha un logis et comment on le lui refusa, surtout à cause de l'enfant. Et elle poursuit :

« ... Finalement, je rencontrai une personne à l'esprit large qui me dit : « Madame, allez à Jaffa, au Pensionnat Saint Joseph, exposez votre situation, votre fillette sera sans doute acceptée ; elle et vous serez sauvées »... Je m'y rendis. Toutes les places de l'Internat étaient occupées, mais émues par le récit de mes difficultés, les Religieuses s'ingénierent... et ma petite fille put rester au Pensionnat. « L'obstacle » n'existait plus... Je trouvai bientôt une chambre, du travail. Chaque vendredi



CHAIM WEIZMANN

président de l'Etat d'Israël, une autorité dans les Sciences; il donna jadis des cours à l'Université de Fribourg qui en 1950 lui fit en la présence du Sénat de l'« Alma Mater », des autorités civiles et religieuses, une solennelle et amicale réception

soir, je retrouve ma petite fille, nous passons ensemble le « Shabat ». Elle s'est fort bien adaptée à la vie d'internat, elle y est heureuse... Et quelle tranquillité pour moi, lorsque je suis au travail... Je sais qu'elle ne court aucun danger, que son instruction et son éducation ne sont pas négligées, et soyez en sûre, Madame, aucune pression n'est exercée sur son âme.

« Maintenant ne pensez-vous pas que les Ecoles congréganistes de Jaffa sont utiles et même nécessaires ?

« Le Ministre de l'Education n'a-t-il pas affirmé que l'existence des écoles missionnaires et congréganistes reposait sur un accord passé avec les divers gouvernements qui accordent leur patronage à ces écoles ? »

ET LA PAYSANNERIE ?

Des paysans m'ont demandé, à mon retour, s'il est vrai que les Israéliens se vouent en masse à l'agriculture dans le nouvel Etat. Il y a, en effet, un effort énorme dans ce domaine. Mais ce n'est pas encore le rêve !

J'ai parlé dans mon interview avec la presse de Tel-Aviv des « Kiboutz » ou fermes collectives, comme notre groupe suisse en a visité une, d'environ 600 paysans vivant en communauté: hommes et femmes, filles et garçons.

« C'est bien, m'a dit un des journalistes, il fallait cet effort. Mais des modifications devront intervenir, ne fût-ce que du point de vue fiscal ! Les « Kiboutz » payent un impôt symbolique et l'Etat ne vit pas d'impôts symboliques... »

Des milliers de kilomètres de canalisations ont été posées pour irriguer la terre. La superficie du sol cultivable a plus que triplé. Au moment où nous étions en Israël, l'Amérique ouvrait une campagne de souscriptions de cinq cent millions de dollars pour financer les travaux appelés à faire du sol de ce pays une terre nourricière.

Mais ce retour à la terre ne va pas tout seul.

Suivant un raisonnement d'après lequel le seul être humain qui peut se prétendre indépendant est l'agriculteur, qui vit des produits de ses terres, d'anciens soldats, des ouvriers, des employés ont plaqué la vie urbaine pour prendre les instruments aratoires.

En Israël pourtant, la Grande « Aliyah » n'a pas réussi à envoyer quelques-unes de ses vagues vers les activités des champs. Un pourcentage nettement insuffisant a joint les « kibboutz », Kiboutz, « mochavim » et « momochavoth ». Les raisons de ce manque d'enthousiasme pour le retour à la terre sont évidentes. La plupart des immigrants, d'office, refusent de se joindre au mouvement coopératif, disant qu'ils ne sont pas des idéalistes et qu'ils ne désirent pas travailler pour l'affermissement d'un parti ou d'un mouvement. Le « moshav » est pour eux le symbole d'une dette auquel ils se voient liés jusqu'à la fin de leur vie. Quant aux « mochavoth », la majorité des « olim » ne possèdent pas les fonds nécessaires pour s'acheter une ferme.

Pourtant, la seule garantie d'une existence paisible, la seule certitude de ne jamais manquer de travail, dans

ce pays, est l'agriculture. Pendant des années encore, Israël sera obligé d'importer le 60 pour cent des produits alimentaires de l'étranger, pendant des années la production maraîchère ne suffira pas aux besoins de la population, croissant sans cesse.

Le gouvernement et les agences du peuple fournissent environ trois mille livres à chaque famille qui s'installe dans un mochav en formation. C'est le « chikoun » assuré, un poulailler, l'étable commune, les instruments aratoires, tracteur compris, semences, terrain personnel et un avenir garanti qui s'offre à « l'oté hadash ». Plus de patron, plus de contremaître, plus de « tor » pour se procurer un œuf ou des pommes de terre. La terre réservée pour les nouveaux est bonne, le tout est de patienter un an, pendant lequel les maisons sont construites et les plantes poussent à ravir.

Certains défauts de constitution des « machavim » sont blâmés, même pour le peu d'intérêt qu'ils soulèvent. On y refuse les célibataires, les membres viennent de pays trop différents et ne peuvent s'entendre, les responsables tardent à tenir leurs promesses, le rationnement n'est pas, nous assure-t-on, à l'abri des reproches et les « madrihim », souvent, ne sont pas à la hauteur de leur tâche.

En apportant des corrections aux défauts énumérés, les rangs de la payannerie israélienne seraient vite augmentés.

LE DOULOUREUX SPECTACLE DES IMMIGRANTS

J'ai dit que l'arrivée quotidienne de foule d'immigrés postule un développement toujours plus grand de l'alimentation, partant, de la paysannerie.

De ces immigrés, les plus émouvants sont les juifs transportés, de force, des pays de la Ligue arabe, ennemie des juifs depuis la fondation du nouvel Etat d'Israël.

Alors que nous attendions à l'aérodrome de Lydda (j'anticipe) le départ de notre avion, j'ai demandé, avec don



Nos bonnes voitures se sont arrêtées pour photographier un des nombreux camps de réfugiés juifs, victimes de la guerre. Du seul royaume d'Irak soixante mille furent transportés (mille par jour), serrés dans des avions, sur le sol de la patrie

Cologne, l'autorisation d'assister à l'atterrissage d'un gros avion de transport qui alors arrivait de l'Irak. Il déchargea une centaine de juifs, hommes, femmes, enfants à la mamelle, vieillards qu'il fallait soutenir. L'un d'eux, au convoi précédent, ayant, dès l'arrivée, baisé la terre d'Israël, qu'il n'avait jamais vue, ne se releva plus ! Il resta mort, sur le sol, de vieillesse et d'épuisement.

— Ils sont ainsi **mille par jour...** à fuir l'Irak, serrés dans ces avions, et ce rythme doit continuer jusqu'en juillet : 60.000 juifs sont condamnés à fuir l'Irak, parce qu'ils ont eu le courage de se proclamer fidèles à leur Patrie...

Voilà ce que nous déclara un des agents, non sans avoir regardé sur mon calepin, où je jetais quelques notes, si je n'avais pas pris le numéro de l'avion :

— Car nous sommes encore sous la loi de guerre, me dit-il, courtoisement.

Quel drame que ces transports forcés, ces brusques exils, ces quelque 800.000 juifs bannis ainsi, par le sort de la guerre, sous la tente, dans des camps d'accueil, réduits à la marmite publique ! Terrible sacrifice pour eux ! Formidables dépenses d'alimentation, de vêtements, de logement, pour le gouvernement d'Israël !

On nous a donné des détails poignants sur ces « exécutions » massives de bannissement... et même sur ceux qui restent !

Des menaces sont formulées à l'égard des juifs qui n'ont pas exprimé le désir de quitter l'Irak. Un décret leur impose de prêter le serment que les biens de Juifs quittant le pays ne leur ont pas été confiés. Si quelqu'un est trouvé parjure, il est passible d'un

emprisonnement de deux ans ou d'une amende de 400 mille livres.

Les candidats au départ sont avertis qu'ils seront emprisonnés s'ils ne quittent pas le pays à la date prévue. Lorsque le délai du départ des juifs inscrits est atteint, les autorités ne les laissent à aucun prix demeurer dans le pays.

A l'exception des boucheries et des boulangeries, tous les magasins juifs ont été fermés. Les candidats au départ reçoivent des « rations » qui sont, en fait, de véritables rations de famine.

Parmi ces bannis revenant chez eux, les plus favorisés sont les jeunes gens et les jeunes filles. Ils vont à la terre ou au service militaire. Car là-bas, homme ou femme, chacun est soldat avant d'être citoyen.

SOLDATS D'ABORD !

C'est que l'Etat d'Israël est né de la deuxième guerre mondiale, pour entrer dans sa propre guerre. L'Angleterre avait à peine annoncé qu'elle renonçait à son mandat sur la Palestine, que les cinq pays de la Ligue arabe envahissaient le territoire de la nouvelle nation. C'est pourquoi l'une des premières préoccupations d'Israël a été d'avoir une armée forte. Dès avant la création de l'Etat, cette armée existait en puissance dans le mouvement clandestin de la Z'va Haganah (« défense du territoire »). Les membres de la Haganah étaient des colons des kiboutz. Soldats-paysans, ils étaient opposés au terrorisme antibritannique des groupes extrémistes Stern et Irgoum. Quand éclata la guerre, Stern et Irgoum rejoignirent la Haganah qui devint le noyau de la jeune armée israélienne. Celle-ci, contre toute attente, vainquit les cinq armées régulières de la Ligue arabe, pourtant dotées d'un matériel moderne. Pour parer au danger d'une nouvelle attaque, l'Etat israélien donne à ses citoyens une préparation militaire intense. Le service militaire est obligatoire pour les femmes comme pour les hommes et dure deux ans. Tous les immigrants entre dix-huit ans et vingt-huit ans y sont sou-

mis dès leur arrivée. La première chose qu'on enseigne aux recrues est l'hébreu, pour que les ordres donnés par les officiers soient compris par les hommes venus de quarante nations différentes. En dépit de la rancune que les Israéliens gardent encore à l'Angleterre, l'armée porte le « battle dress » kaki et manœuvre à la manière britannique.

Les Israéliens comptent avec tant de confiance sur l'aide du dollar américain pour consolider leur Etat, qu'on raconte cette anecdote dont un bon Père Franciscain m'a fait la confidence :

Ces citoyens se passionnent de politique. Ils en discutent partout. Ainsi, dans un autobus de Tel-Aviv, l'on parlait du prochain voyage des ministres israéliens, aux Etats-Unis.

— Ils seront bientôt cinq, là-bas, dit l'un, pourquoi pas tous ?

— Le pays s'en porterait mieux, dit l'autre.

Et la petite voix finette d'un enfant qui avait tout entendu de surenchérir « Dis, maman, les Etats-Unis, c'est notre colonie ?... »

LES MOEURS ?

— Et notre impression sur les mœurs ?

Tel-Aviv ne le cède en rien aux cités les plus osées de l'Europe, en bonne partie déliquescence !

Affiches, réclames, enseignes, appels aux dancings, tenue vestimentaire: tout indique un Etat encore tout neuf qui... déjà « fait vieux » par l'invitation fébrile de ce que nous avons vu depuis longtemps dans les grands centres d'Europe et d'Amérique...

Je n'entre pas dans le détail. Mais on pourra ne pas nous croire prude et scrupuleux devant ce « cri d'alarme » de « L'Echo d'Israël » qu'on nous remettait là-bas, pour nous documenter sur un autre sujet. Il y était fait mention de « disparitions » et d'« évasions » de jeunes filles, évasions partout possibles, mais qui prennent, ici, des proportions « alarmantes » !

« Dans un taxi, l'autre jour, une jolie fille blonde disait au chauffeur,

qu'elle semblait bien connaître : « Je vais rencontrer ce capitaine demain, peut-être me prendra-t-il avec lui à Marseille ». Peut-être à Marseille, peut-être aussi dans les maisons bordant les avenues de Buenos-Aires et dont les adresses ne sont connues que d'habituez. « Je n'ai personne ici, continua-t-elle, ni parents, ni amis... » Qui se souciera d'une disparition de plus ?

« Les évasions des asiles d'aliénés se poursuivent. C'est à croire qu'on peut les quitter, sans laisser d'adresse, en passant par la grande porte.

« Des jeunes filles, des jeunes femmes, des jeunes gens, des hommes disparaissent, s'évaporent dans un pays dont chaque pouce de terrain pourrait être couvert.

« Dans les bas-quartiers des villes le vice prend des proportions de plus en plus étendues. Fumeries clandestines de drogues, maisons de tolérance pullulent et la conscience publique reste impassible.

« Les crédits accordés à la police sont insuffisants. Les prisons et les maisons d'aliénés n'arrivent plus à contenir leurs pensionnaires. Que se passe-t-il ? La moralité du pays est-elle descendue à tel point que tous ces cas ne la touchent plus ? Pourquoi les maisons de jeux prospèrent-elles ?

« Pourquoi les vols se multiplient-ils ? Quels sont les moyens d'action pour freiner cette inflation inattendue ? »

Il faut à cet Etat naissant une morale solide, sinon il sera... vieux dès demain !

LARGEUR DE VUES

Et il faut aussi à ce jeune Etat une large conception de la liberté religieuse dans la **Constitution** qu'il se prépare. Car le problème des relations d'Israël avec l'Étranger, avec les non-juifs (on donne raison pleinement, ici, à André Fontaine, à propos d'« Analyse d'un Miracle ») ne se pose pas seulement sur le terrain des « affaires étrangères ». Il doit être résolu aussi sur le plan religieux. L'essentiel est qu'il subsiste un pluralisme religieux en Israël, et qu'on puisse y être chrétien ou musulman sans être pour autant un citoyen de seconde zone. L'Etat malgré son inspira-

tion indiscutablement religieuse, se réclame de la liberté des cultes. Celle-ci n'est pas réalisée tout à fait cependant, en particulier en ce qui concerne les juifs convertis au catholicisme. Le moins qu'on puisse dire est que Tel-Aviv ne facilite pas leur établissement. On imagine mal un « kiboutz chrétien ». C'est pourtant là que pourraient, dans l'adoration du même Dieu, se briser bien des préjugés et des méfiances entre ceux qui croient que le Messie est venu et ceux qui l'attendent toujours. Le danger serait qu'Israël se contentât d'être un « nouveau et gigantesque ghetto ».

Un très proche avenir nous dira ce qu'il en adviendra. Mais il est nécessaire que des amis sincères, séduits par la qualité et l'ampleur d'un effort trop mal connu — et qui ne soient pas juifs eux-mêmes — viennent dire en toute liberté aux dirigeants d'Israël ce que le monde pense d'eux et attend d'eux. Trop souvent ceux-ci, quand ils se retournent vers nous, n'entendent que sarcasmes ou faciles plaisanteries. Il faut qu'ils sachent que nombreux sont dans le monde ceux qui voient dans la résurrection d'Israël une preuve qu'il y a toujours place pour l'espérance.

DEPART !

— C'est dans cette espérance dont, nous, les voyageurs et pèlerins chrétiens, nous voulons faire l'Espérance chrétienne, la Vertu d'Espérance, étayée sur les Plans de la Providence dans l'Histoire des peuples, et spécialement du « peuple de Dieu », que nous quittons la Terre Sainte le 27 avril 1951..., en route pour l'aérodrome de Lydda, dont mention a été faite déjà dans ces feuillets de route.

L'âme toute en liesse et gratitude d'avoir pu faire ce beau voyage d'études, ce fraternel, pieux et gai pèlerinage, je redis, avec le Franciscain du Couvent du Saint-Sauveur en Jérusalem, au début de cette bienheureuse Quinzaine, alors que j'allais saluer l'ami évoqué dans ces pages :

— Oui, c'est une grâce de venir en ces Lieux-Saints. Tous ne le peuvent ! Il y a « pèlerinages de désir » comme

« baptêmes de désir ». Mais tous les Chrétiens ont désiré et désirent encore vénérer les reliques de notre Rédemption et les Lieux où elle s'est opérée. C'est un besoin qui grandit avec la vie de la foi dans les cœurs. Une faim de voir évoluer, dans son cadre propre, l'œuvre de notre salut et la figure humaine de notre Dieu-Sauveur. Une nostalgie de parcourir ce pays reconnu avant de l'avoir vu, avec les silhouettes de ses horizons et la douceur de son ciel ; tout ce coin de terre qui reste ennobli pour porter au front le souvenir d'un regard, la réminiscence de l'amour du Verbe incarné.

Ceux qui ont eu le bonheur de fouler cette Terre plus que toute autre sainte ont considéré ce pèlerinage comme une étape marquant le sommet, le Thabor de leur existence. Pour les âmes profondes, ce fut une oasis réconfortante dans les voies spirituelles qui sont souvent des voies douloureuses. Les dilettantes ont ajouté cette page enluminée de religiosité à celle de leur album de touristes.

Et lorsque les privilégiés — sans jamais le comprendre assez — franchissent une dernière fois les portes de la Sainte Jérusalem ; lorsque, du Mont Scopus, ils jetèrent un dernier regard sur l'antique Sion toujours humiliée dans son deuil, ils avaient compris que là était la ville natale de tous les Chrétiens, la patrie de tous les Rachetés. Ce leur fut un besoin impérieux du cœur de redire après le Prophète royal : « Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma droite oublie de se mouvoir ; que ma langue s'attache à mon palais si je cesse de penser à toi » (Ps. CXXXVII).

Cette pensée de la Ville Sainte si peu flatteuse aux sens, mais si adjuvante à l'âme ; de la Judée grise embellie par le sourire de Bethléem ; de la plus attachante Galilée où fleurit Nazareth ; de la Samarie dont la fraîcheur rappelle toujours le « Don de Dieu » promis au Puits de Jacob ; cette pensée, dis-je, imprègne l'âme d'un souvenir parfumé comme « la grappe de cyprès dans les vignes d'Engaddi » (Cant., I, 14). Et lorsque l'espace et le temps ont pour toujours voilé aux yeux la Terre-Sainte,

le pèlerin peut se redire avec le poète : « J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir ».

Et c'est très bien ainsi. Dans cette vallée de larmes, il est doux pour notre cœur et agréable au Père céleste que nous portions « une fleur à l'âme ». Une fleur au parfum d'éternité. « Soutenez-moi avec des fleurs », disait l'Épouse des Cantiques (II, 5). Les souvenirs palestiniens sont ces fleurs-là !

Pourrait-il en être autrement ? Quelle terre peut ravir plus puissamment l'esprit et attendrir le cœur que la Palestine ?

Avec quelle douceur et quelle force nous l'avons senti à toutes nos visites aux Lieux-Saints !

Si humains et terrestres qu'aient pu être les impressions de notre contact et de notre séjour dans la grande cité moderne de Tel-Aviv, notre dernière étape, c'est la vision et le parfum de la Palestine, de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui domine nos âmes lorsque notre avion prend son envol et nous emporte sous le ciel bleu... pour le retour au pays.



IV. Le retour en Suisse sous le ciel bleu

Cette traversée aérienne d'Israël en Grèce, par le plus beau temps du monde, le survol de ces mers et de ces îles, de ces monts et de ces cimes, de tout ce féérique paysage aperçu déjà à l'aller, dont le voyageur s'efforçait, l'œil braqué au hublot, de distinguer tous les détails..., s'estompant peu à peu.

A ATHENES

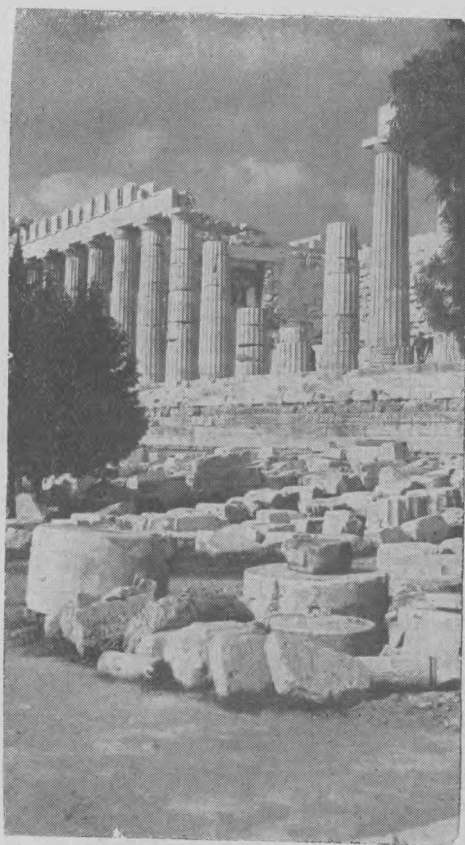
C'était le crépuscule commençant ! Mais quelle merveille de douceur et de beauté dans cette grande nature quand nous survolâmes Athènes, avec l'immortelle **Acropole** déjà s'entourant d'ombre, dont, deux heures plus tard, grâce au Car de la « *Swissair* » et à un guide incomparable, nous admirions la masse..., évoquant un passé à nul autre pareil ! Quel spectacle, de cette hauteur, l'immense cité de plus d'un million et demi d'habitants dont cent mille feux commencent à éclairer les contours, à perte de vue ! Le voyageur le plus rompu aux terrestres pérégrinations sur les divers continents d'ici-bas continuera de classer l'Athènes de Socrate et de Platon, de Phydias et d'Aristote, grands génies humains, parmi les plus belles villes du monde...

Comme pour nous combler et pour replonger les pèlerins de Palestine dans un spectacle de foi et de ferveur autour du Christ, le hasard voulut que ce vendredi-là fût le **Vendredi-Saint de la Semaine Sainte** de l'Eglise orthodoxe grecque, en retard sur notre Semaine Sainte.

Grâce encore à notre guide grec, à son savoir-faire, à son audace, au prestige dont il jouit auprès des autorités, les Suisses purent, au premier rang, presque dans le secteur royal, assister à l'historique Procession du **Vendredi-Saint**, toute blanche, toute lumineuse, toute fleurie, (liturgie grecque). Foule immense chantant et priant, passant devant la cathédrale, d'où sont

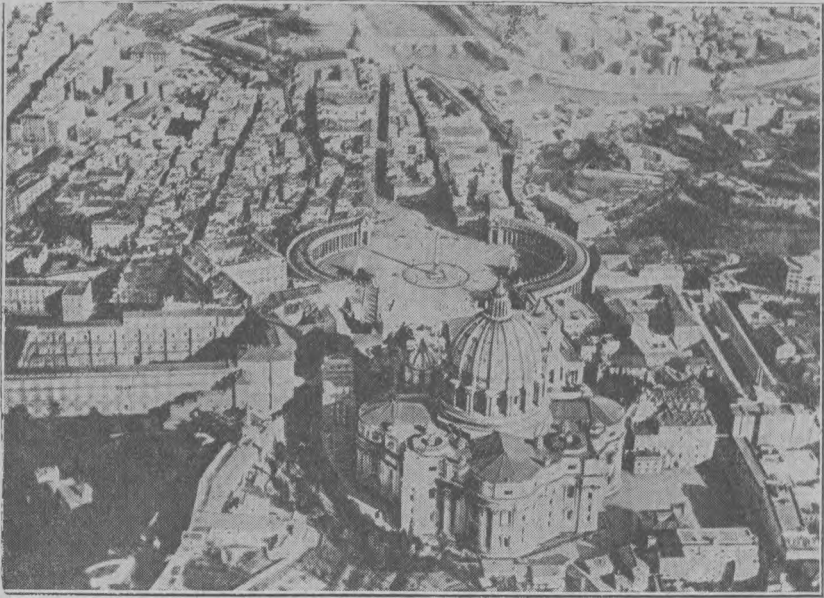
partis, avec la Maison du Roi, les corps constitués, civils et militaires, pour être rejoints par les fidèles des cent églises d'Athènes quittant, en procession, leurs églises respectives pour se rejoindre.

L'immense fleuve humain, les porteurs de torches entourant le symbolique Tombeau du Christ ressuscité, por-



ATHENES

Le Parthénon, sur l'Acropole d'Athènes, où l'avion du groupe fit escale, pour une halte trop courte, mais coïncidant avec une des manifestations les plus typiques et grandioses de la Grèce orthodoxe, gouvernement et Maison royale en tête, ainsi qu'il est indiqué dans le récit



« ... Bientôt nous saluâmes Rome, la Coupole de Saint-Pierre... légèrement nimbée de brume... »

té par des diacres et incessamment encensé, les chants, les fanfares, les cierges à toutes les mains et à toutes les fenêtres de toutes les rues — car les processions passent partout, dans le plus grand respect, toute circulation de véhicules arrêtée longtemps d'avance : le spectacle est grandiose pour les yeux et les oreilles, l'émotion très grande pour l'âme du spectateur chrétien. On se rappelle les grandioses « Semaines Saintes d'Espagne ».

Mais l'on songe aussi que, tout près, derrière le Rideau de Fer, c'est la **chasse à Dieu** et à tout ce qui se réclame du Christianisme !

On redit, malgré tout, le défi de Garcia Moreno, frappé du poignard de ses assassins, devant le Palais de Quito :

« **Dieu ne meurt pas !** »

C'est par une merveilleuse vision de vie et d'espérance, dans une allégresse qui chante dans les âmes, que nous prenons le départ. Au moment où notre avion s'élevait au-dessus d'Athènes, tout le ciel était noyé dans la lumière. Nous assistions, sous l'azur, au

lever du soleil. Incomparable féerie sur les neiges éternelles, sur les mers, sur les plaines ! Bientôt nous saluâmes Rome, la Coupole Saint-Pierre... légèrement nimbée de brume...

Une prière muette aux Saints Apôtres. Un brin de toilette, un petit déjeuner à l'aérodrome de la Ville Eternelle... Et c'est le starting pour la dernière étape : Rome-Zurich ! Un cantique à Dieu pour ses merveilles ! Un bonjour aux amis du Midi ! Voilà déjà la Vallée du Rhône ! Voilà, tout à l'heure, Kloten-Zurich...

Mais non ! Le télégraphiste de l'avion reçoit un message : « Impossible atterrir à Kloten... Orage sur Zurich ! Kloten dans la poisse. Virez de bord sur Cointrin-Genève.. »

Ainsi fut fait. Et tout fut parfait... !

Dans tous les cœurs, j'en suis sûr, chantait l'action de grâces à Dieu, qui avait béni notre route, enrichi nos âmes, fortifié nos cœurs et ajouté à tant de raisons de Le bénir une raison nouvelle de Le servir toujours mieux.

V. Croquis familiers en marge du voyage

par l'auteur du Carnet de route sous son pseudonyme « Lefranc »

(Voir l'introduction)



I

QUI FERA LES « FRANCS-PROPOS » SI JE NE REVIENS PAS...?

Ce cri est sorti des lèvres d'amis lorsqu'ils apprirent que je profitais d'un sort heureux et de conditions privilégiées pour m'envoler, vendredi matin, treize avril, de Zurich à Rome, la Ville Sainte et, de là, à Jérusalem, l'autre Ville Sainte, avec escales en Grèce, à Chypre, en Transjordanie... et descendre du ciel bleu sur la terre d'Israël !

Parcourir les Lieux-Saints, étudier la situation matérielle, politique, sociale, religieuse, méditer, prier, penser aux parents, aux amis, aux Oeuvres, aux braves et au lâches, pour que Dieu redresse ceux-ci et encourage ceux-là, et revenir : quelles belles perspectives !

★

C'est ici que m'attendaient ces amis ! C'est à propos de ce retour par la Transjordanie et autres secteurs historiques, que de leur cœur s'échappa le soupir :

« Qui fera les Francs-Propos?... si jamais vous ne retourniez pas... ! Si l'avion descendait de l'azur dans une chute folle ? On n'ose pas y penser ! »

— Eh ! cette fois comme d'autres, je monterai et je serai près des astres, quand mon lecteur lira ceci, avec la conviction que je redescendrai dans la douce sensation du bel oiseau qui se pose sur le grand aérodrome...

Et si, par une permission de Dieu, mon âme toute pleine des saintes émotions des Lieux sanctifiés par le Christ,

je devais rester étendu sur le sol, quelque part, en Orient ou en Occident, je regarderais ce lieu comme l'aérodrome de mon Embarquement céleste, avec les normales stations intermédiaires... Comme dans un éclair, je dirais à mes voisins et voisines :

— « Acte de filiale Soumission ! C'est l'aérodrome improvisé du bon Dieu... Il vaut bien les pistes de Kloten à l'aérodrome de Zurich ! »

★

Au revoir, lecteurs et lectrices, au début de mai !

II

... ON EST REVENU...

— « Vous ne devriez pas partir », me disaient des amis, la veille de la Grande Guerre 1914-1918, alors que je m'embarquais pour un lointain Congrès International.

Je suis parti et... revenu, oh ! pas facilement, mais revenu !

★

— « Vous partez quand même », m'ont redit des amis, la veille de la deuxième Grande Guerre, 1939-1945 quand, après la fausse « paix de Munich » et la stérile entrevue Hitler-Chamberlain, à Godesberg de Rhénanie, je saisisais une occasion merveilleuse et unique de m'embarquer pour le Nouveau Monde...

Je suis parti et... revenu, malgré torpillages et mines flottantes sur presque toutes les eaux..!

★

— « Vous partez vraiment, alors que la guerre, là-bas, n'est pas finie, qu'on n'en est qu'à un fragile armistice entre Juifs et Arabes et qu'éclatent, ces

jours-mêmes, des incidents syro-israéliens avec des coups de fusils et des morts, sans compter les chutes d'avions relatées dans presque tous les journaux ».

Ainsi me disaient, nouveaux Casandres, des amis de chez nous, au moment où, le 13 avril 1951, j'allais profiter de l'heureuse occasion qui m'était offerte, par « Air-Trafic », de la Bahnhofstrasse, à Zurich, d'un grand voyage aérien au pays de Mahomet et au pays du Christ, voyage de foi, d'études et d'information...

Je suis parti et... revenu ! Non sans quelques imprévus et alertes, mais sans autre égratignure que quelques piqûres de moustiques, qui n'ont même pas troublé mon paisible sommeil !

Que soient bénies les ailes des anges qui ont soutenu les ailes du grand oiseau d'acier.

*

On est parti et... revenu !

Alors, après un demi-mois de silence, à cette place, je dois bien à mes lecteur et lectrices, quelques notes intimes et familières en marge de mes articles « H. S. », (dès le numéro de demain) sur ces journées en Transjordanie et Israël et les leçons qu'elles comportent.

En tout cas, une impression domine, que je veux dire et redire dès ce jour :

« Il n'est lieu, ici-bas, où en dépit des différences de classes, de races et de religions, les hommes se sentent frères et sœurs, « en famille » comme dans les voyages sur mer et dans les airs.

Ce fut merveille, à certains moments, de voir étudier, prier et chanter ensemble, catholiques et protestants : cantiques de Noël à Bethléem, de la Passion et de la Résurrection au Saint-Sépulcre, avec chez tous un immense désir d'enfin retrouver l'Unité !

Sur les ailes de l'âme, tout le Groupe s'est élevé à un tel niveau que, sans rien sacrifier, tout paraissait nivelé par le haut pour ne plus laisser dans les âmes que le sincère amour du Christ, en ces lieux témoins de son incommensurable Amour.

Puissons-nous croire toujours possible cette hauteur de l'esprit et du cœur, seul moyen, pour les confédérés, de se rencontrer dans le Christ, de se respecter et de s'aimer...

III

LA BELLE REPONSE DE L'ARABE

Un Arabe, un vrai, qui pour rien au monde ne voudrait pas ne pas l'être, mais cesserait plutôt d'être arabe que chrétien...

*

Chrétien, il l'est si bien que, le 23 avril 1951, dans l'émouvante église de l'Annonciation, à Nazareth, plusieurs prêtres pèlerins devant dire leur messe, sans avoir tous un enfant de chœur, mon Arabe s'approcha de l'un d'eux et lui offrit gentiment ses services.

— Il faudra appuyer un peu fort sur les derniers mots afin que je sache où attaquer pour les réponses, car je suis un peu dur d'oreille, dit-il, à la sacristie.

— ... Et vous mettez une petite hostie à consacrer, pour ma Communion, car c'est la Saint-Georges aujourd'hui, ma fête, ajouta-t-il à l'instant où le prêtre prenait son calice pour se rendre à l'un des autels latéraux.

*

Tout se passa très bien.

Ce bel homme d'Arabe fut un parfait enfant de chœur pour les réponses à faire, pour les burettes à verser, pour la sonnette à sonner, pour le missel à porter, pour tout !

Ce prêtre si bien servi ne trouva rien de plus naturel que d'offrir à l'Arabe quelques piastres, qu'il voulut lui glisser dans une amicale étreinte.

— « Ah ! non, mon Père, (tout prêtre, là-bas, est appelé de ce nom de Père), je vous prie, n'insistez pas. Je suis, hélas, tellement sûr de n'avoir jamais de GRANDS MERITES que je ne voudrais pas manquer l'occasion des PETITS MERITES devant Dieu... »

Le prêtre mit double amitié et double émotion, je vous le jure, à serrer de-rechef la main de son serviteur de messe.

— C'est là une belle et profonde réponse, lui dit-il.

★

Mais il ne lui dit pas que Lefranc en ferait un de ses quotidiens billets dès son retour du pays de Jésus.

L'Arabe le lira ici, par l'entremise du Père Petrus, supérieur du Couvent des Franciscains de Nazareth, un ami de l'Arabe....

De l'Arabe qui, ne comptant pas trop sur les « grands mérites », veut multiplier « les petits » pour s'assurer un grand accueil par la grande Porte du Paradis...

IV

C'EST UN HOMME...!

— Venez une minute à mon bureau, fit le Père Bonaventure, gardien du Couvent et de l'église Saint-Pierre de Jaffa, bonne maison des moines et belle maison de Dieu émergeant des ruines que la guerre arabo-israélienne a faites tout autour et que les édiles de la voisine Tel Aviv déblayent à fond, ne laissant plus rien de ces populeux quartiers arabes, vidés de leurs habitants, par milliers, en fuite ou morts dans la mer, au pied de ces murs !

— Nous, expliqua le Franciscain, on nous a épargnés, comme, du reste, la mosquée que voilà.... toute proche.... Et nous sommes heureux de recevoir les pèlerins....

Il nous installa, nous deux, le Dr Knittel, savant et martial pasteur zurichois, et moi, dans sa chambre de supérieur, pour un brin de conversation dont nous eûmes tout le profit.

★

— Vous êtes bien respectés, par ici ?

Le Père expliqua le prestige que conserve encore dans ces pays d'Orient la Religion, sous ses diverses formes.

Soudain, épanoui, comme si s'était animé son pâle visage d'ascète, le Père raconta :

— En Orient, la robe du ministre du culte et l'idée qu'on se fait de lui exercent leur prestige, si bien qu'on en vient même à de... curieuses exagérations....

Amusé, il nous raconta ce trait, curieux en vérité, qui ravit le pasteur.

— Je préparais à la Première Communion des petits indigènes chrétiens. Je vouais, bien sûr, toute mon âme à leur parler du bon Dieu, de l'Eucharistie, de la grâce du Ciel... Il paraît bien que j'y mis un air, un ton et une émotion tout à fait célestes ! Vers la fin de la retraite, assis devant mes jeunes amis pour me reposer tout en les prêchant de mon mieux, j'entendis l'un d'eux pousser ce cri parti tout droit de son cœur :

— « Oh ! C'EST UN HOMME !.. »

★

— Un homme ?

Le Père eut bientôt la clé du mystère ! Sous robe de bure, un peu retroussée, le petit gars avait vu le bout du... pantalon du Père ! Du Père qu'il avait jusque-là cru, drapé dans sa robe, sans commune nature avec le reste des hommes, comme une sorte de messager céleste sous l'habit de Saint François...

— Vous pensez bien, nous dit le Père, amusé, que j'ai consacré une leçon spéciale à faire comprendre à ces enfants ce qu'est le prêtre : un homme, avec ses qualités et ses défauts d'homme, capable d'être pécheur comme les hommes... et que, s'il doit être aussi saint que possible, ce n'est pas à sa sainteté que doit d'abord se mesurer le respect qu'on lui doit, mais à sa mission et à son caractère d'ordination...

— J'entendrai toujours, ajouta le Père, le cri spontané de cet enfant terrible et profond, montrant le bout de mon pantalon :

« C'est un homme !.. »

— Moi, intervins-je, je n'ai pas besoin de montrer mon... pantalon pour qu'on sache que j'en suis un !

★

Ce fut la joyeuse conclusion d'un dialogue fortuit, qui avait soulevé un grave problème auquel un historien a trouvé une formule digne d'être citée, même dans ce familier propos sur notre gentil quart d'heure au Couvent :

« En ce temps-là régnait une fatale équivoque au sujet de l'Église : les uns la croyaient toute divine et se scandalisaient de la voir si humaine ; les autres la croyaient toute humaine et se demandaient pourquoi alors elle se réclamait des âmes ! La vérité est que, divine dans son institution, elle est humaine dans ses serviteurs. Son divin Fondateur l'a su, prévu et toléré dès le temps des apôtres... »

*

Avec quel accent, quelle bonté, quelle clarté, le Père n'a-t-il pas expliqué tout cela à ses petits Arabes !

V

A L'ENSEIGNE DU T. O.

Une enseigne sur cette porte, au beau milieu de Nazareth : « Asile de vieillards créé par le Tiers-Ordre ».

— Vas-y, me suis-je dit, les yeux encore fixés sur la plaque d'émail.

Je frappai du marteau qui, là-bas, fait office de sonnette à l'entrée.

La porte s'ouvrit.

— « Bonjour, Monsieur, me salua, en français passable, une bonne vieille octogénaire qui fonctionne un peu comme portière.

— Vous savez le français ?

— Encore un petit peu. Je l'avais assez bien appris, à l'école des Sœurs françaises.

— Et ce sont des Sœurs françaises qui vous soignent ?

*

La bonne vieille n'eut pas le temps de répondre. Du couloir m'arrivait une voix claire et sonore, me souhaitant la bienvenue dans le plus pur italien.

C'était la Supérieure de l'Asile — où il n'y a que des femmes — une Sœur de Sainte-Anne de Rome.

Je me disais à part moi :

— On ferait bien de la photographier, telle quelle, sans retouche, pour le tableau requis au jour de sa Canonisation, un jour, à Saint-Pierre.

Je me disais cela face à cette Romaine si radieuse, si simple et si bien au

bon Dieu, comme ses trois compagnes — vous ne pouviez vous défendre de cette impression, — exilées volontaires pour se vouer et dévouer à ces chères vieilles épaves d'humanité annihilées par l'âge et la sénilité, qu'il faut soigner comme des enfants sans rien leur trouver du charme, de la candeur, du parfum de l'enfance !

— Vous en avez du mérite, ai-je dit à la Supérieure.

— Elles en ont tellement plus d'être ce qu'elles sont, me répondit-elle, émouvante, le visage éclairé d'un beau rayon de joie surnaturelle.

Elle trouve tout naturel d'être surnaturelle... dans cette ville de Nazareth où « la Madonne vous suit partout ».

Elle m'a prié de faire le tour des chambres. La plupart des vieilles étaient déjà au lit. J'essayai de trouver pour toutes une bonne parole, reconfortante sous une forme fraternelle ou badine. On traduisit en arabe. Les deux qui savaient le français eurent la meilleure part ! Celle qui m'avait ouvert, portière d'occasion, fragile, mais debout à ses quatre-vingts ans, offrit de me montrer le chemin pour un autre couvent que je voulais voir dans la même soirée :

— Je vous remercie bien, grand'mère, mais, attention, nous autres, nous n'osons sortir comme ça, le soir, avec une... jeune fille... lui répondis-je, faisant le sérieux, les yeux fixés sur ce vieux testament...

*

Amusée de ma petite blague, elle répliqua, guillerette, de la malice tout plein son visage parcheminé :

— Partout les mêmes, ces hommes : c'est quand il n'y a plus de danger qu'ils prennent leurs précautions !!

Elle riait de toute son âme...

La Sœur s'attendait à me voir traduire en italien le mauvais français de sa vieille pensionnaire !

Je payai d'audace et fis un faux en traduction :

— Elle aime mieux ne pas sortir avec moi, parce qu'elle me trouve trop... jeune, ma Sœur, répondis-je... crânement!

J'avais un peu renversé le char ! C'était pour jeter de la bonne humeur dans cette Maison de l'héroïsme permanent...

*

Je gage que les Sœurs et les vieilles parlent encore du Suisse qui s'en fut les voir en leur Asile sous l'égide des hommes du Tiers-Ordre.

C'est pour rendre hommage à ce T. O. pratique et à l'admirable dévouement des Sœurs que j'ai écrit dans le « Livre d'Or » de la Maison :

« Tout ému de cette nouvelle expression de la charité et du cœur de Saint François ».

VI

MEME PORTE ET MEME CLOCHE

Vous avez pu voir passer, dans nos villes et villages, et entendre en conférence des jeunes femmes, habillées un peu à l'arabe, un rien de voile sur la tête, cheveux libres, une croix brodée sur la robe grise, des sandales aux pieds.

Ce sont les « Petites Sœurs » de Charles de Foucauld !

Vision de simplicité et de naturel. Rayon de lumière qui porte le Christ, le prêchant en le copiant dans sa propre vie, en le servant dans le prochain, partout, voire même, à l'occasion, dans l'atelier communiste où la « Petite Sœur », habit pratique et mains habiles, va travailler et gagner sa vie.

*

— Si vous allez en Terre Sainte, m'avait dit, de passage en Suisse, Mère Madeleine, leur stupéfiante Fondatrice, ne manquez pas d'aller voir nos « Petites Sœurs » à Nazareth, en leur foyer. C'est le lieu même où Charles de Foucauld a vécu plus de deux années, dans sa cabane, par lui construite, dans le coin du jardin du Couvent des Clarisses.... Allez-y !

Dès cette heure, je ne séparerai plus dans ma pensée Nazareth de la Cabane que s'y construisit, un beau jour, Charles de Foucauld.

Officier et explorateur, chanté par le livre et le film, il y vécut solitaire,

avant de se faire ordonner prêtre pour aller planter la Croix du Christ dans les sables, dresser un tabernacle, adorer le Saint-Sacrement au désert, se faire assassiner par un traître, mais pour revivre par les Oeuvres et les Ames qu'il inspire.

*

J'ai demandé à un Arabe, non loin de « l'Hôtel de Galilée » :

— Vous connaissez les « Petites Sœurs » de Charles de Foucauld ?

— Tenez, me répondit-il, tout épanoui de me les voir évoquer, c'est là, au milieu de la clôture des Clarisses : même porte et même cloche pour les deux maisons...

Je sonnai sur le champ. A l'appel de la cloche, elles furent deux à la fois sur le seuil, une « Petite Sœur » de Foucauld et une petite Clarisse : deux rayons et deux sourires d'un coup ! Elles se montrèrent ravies d'apprendre que je venais de la Suisse et d'entendre mon nom, classé déjà parmi les noms amis des « Petites Sœurs »....

*

A celles de Nazareth je portais le salut de celles de Jérusalem, pieuses gardiennes de la Vie Station, Ste Véronique, et de celles de Bethléem !

— C'est donc ici que fut le saint.

— Il logeait dans cette cabane, ayant sollicité la faveur d'être jardinier des Clarisses cloîtrées pour trouver Dieu de plus en plus dans le total silence et la totale pauvreté et étudier sa vocation...

— Que soient bénies les Filles de Saint François de ne pas avoir fermé la porte à l'étrange vagabond !

— C'est nous qui y avons gagné, s'exclama la petite Clarisse ! Le Père des « Petites Sœurs » est aussi notre père...

Elles m'expliquèrent comment les Clarisses avaient donné aux « Petites Sœurs » le secteur du jardin où le Père avait campé dans l'attente du Grand Appel de Dieu.

— « Même porte et même cloche », avait dit mon Arabe.

Et les voilà, même séparées par leurs Règles à buts différents, unies par leur grand amour de Celui qui « tourna la tête » de façon si sublime à Charles de

Foucauld, le galant, voire même volage officier d'autrefois !

*

J'étais rentré à mon hôtel quand la douce Portière des Clarisses vint me réclamer :

— « Voici, dit-elle, une petite revanche » (après mon obole à son Couvent, pour ma conversion !) de la part de la Mère.

C'étaient deux merveilleuses images, serties de « fleurs de Nazareth », ayant reposé sur l'autel de la Vierge, en l'église de l'Annonciation ! Vrai petit chef-d'œuvre d'artistes, cachées dans le cloître.

— C'est très beau, ma Sœur ; mais, dites-le à la Mère, la plus belle fleur, c'est la fleur que je viens de voir dans cette Maison : la fine fleur de la charité entre les Filles de François d'Assise et les Filles de Charles de Foucauld.

VII

FRÈRE ATHANASIUS ET SON PLAT...

Jamais Notre-Dame n'eût cicerone plus fervent et plus éloquent pour présenter la Maison de Nazareth où « l'Ange du Seigneur a annoncé à Marie... », humble demeure devenue la Basilique de l'Annonciation !

*

Quel feu chez Frère Athanasius quand il refait l'histoire de ce sanctuaire, un des plus attachants du monde.

— Au fond, quelle est sa langue maternelle ? m'a dit un compagnon de voyage, amusé de l'entendre parler, avec un accent slave, à ces Suisses allemands un allemand tout bourré de tournures drôles. Il massacrait la grammaire, mais son style, d'autant plus imagé, n'enlevait rien à la science archéologique de ce guide. Chaque jour, il est mis à contribution pour expliquer aux pèlerins ces documents de l'amour de Dieu pour les hommes, le rôle de « Notre-Dame de l'Annonciation », toute la merveilleuse histoire de cette « Femme bénie entre toutes les femmes », dont Dieu fit son Associée pour ses prodiges d'amour au profit des hommes, ces « durs à cuire », comme aurait

dit Frère Athanasius, bien mari de les voir si rebelles à l'amour de Dieu et à la bonté de sa Mère !

*

« Des durs à cuire » !

L'auriez-vous cru ? Ce doux et ardent Frère Athanasius retrouve dans ce mot une expression de son métier...

Je ne l'aurais pas su et ne saurais pas même son nom ni ce qui va suivre si, le troisième soir, l'estomac un peu fatigué du régime, à l'orientale, du grand « Hôtel de Galilée » où nous mangions, je n'étais allé dire à cet emballant Franciscain (à « Casanova » : toute une aile du Couvent pour recevoir des Pèlerins) :

— Dites donc, Frère, je voudrais, ce soir, une variante aux drôleries culinaires de là-bas... Avez-vous des poules.. ?

— On a des poules !

— Eh bien ! dites donc au cuisinier de me faire deux ou trois œufs au plat. Avec une bonne tasse de thé ou un dé de bon café, ce sera un délice.. !

— Je ferai votre affaire, s'écria Frère Athanasius ! C'est moi le... cuisinier...

Jamais homme ne fut plus heureux de servir un homme ! Jamais plat plus appétissant que celui, authentiquement frais, authentiquement bon, dans sa simplicité même, que m'offrit Frère Athanasius.

— Ma parole, m'écriai-je, vous êtes aussi habile cuisinier que compétent cicerone...

— Bien meilleur cuisinier.. ! Le président Masaryk vous l'aurait dit, répondit Frère Athanasius, amusé de mon étonnement à l'entendre parler de Masaryk, et tout heureux d'apprendre que j'avais en 1922 parcouru son beau pays !

— Mais oui, m'expliqua-t-il, cordial et gentil ! Je suis de la Province des Franciscains de Bratislava en Slovaquie... et j'étais cuisinier lorsque Masaryk, après la guerre 1914-1918, vint, de Prague, en visite officielle à notre Couvent... Vous pensez bien que, pour un tel personnage, je ne me contentai pas de préparer le menu des Moines ! Je mis les petits plats dans les grands...

— Le président vous a certainement décoré, mon cher Frère ?

— Bien mieux.. ! Il voulait, à tout prix, m'emmener à Prague, comme cuisinier du Palais...

— Et alors ?

— Alors... mon palais c'est mon Couvent.. !

*

Dans son couvent et hospice de Nazareth..., il cumule : cuisinier des Pères et Pèlerins et cicerone archéologue de la Basilique de Notre-Dame...

Il m'a donné sa carte de visite — souvent réclamée par des pèlerins — et j'ai lu :

« Fr. Athanasius D. Nagy
O. F. M. Prov. Bratislava
conv. Annunt, Nazareth P. O. B. 23 »

Sous cette bure de moine ce noble nom de Nagy, de cette vaillante lignée contre laquelle s'acharnent les tyrans balkaniques aux yeux desquels Masaryk même eût été digne du tribunal du peuple, du jugement-et de la potence. Frère Athanasius aussi...

Il bénit Dieu de la douceur de son séjour à l'ombre de Nazareth-la-fleurie..., la Cité de Notre-Dame...

*

Voilà comment des œufs au plat m'ont procuré, en cette Maison, une « causette » qui fut un festin du cœur et une leçon de grandeur dans la simplicité.

VIII

QU'EN PENSERAIENT BIEN ESTHER ET RACHEL ?

— « Qu'en penseraient bien Esther, Rachel et les autres filles et femmes du Peuple de Dieu de jadis ? »

Cette question, si mon compagnon ne l'eût pas posée, je la lui eusse posée, moi-même.

*

Tout notre groupe faisait, je gage, la même réflexion en voyant la désinvolture de la tenue de certaines femmes et filles israéliennes, à Tel-Aviv, géante et ultra-moderne capitale d'Israël, et ailleurs, jusqu'aux fermes collectives dites « Kibutz », créations coopératives agricoles un peu « à la russe », mais avec des différences essentielles quand même. Il n'est pas jusqu'à ces jeunes

paysannes juives, tout le jour en chantier commun, réfectoires communs, jeux communs, qui ne se présentent dans des tenues telles que le « short » (qui veut dire « court ») ne peut être plus court et vous fait songer au fameux mot de Rochefort, l'émule de Drumond au début de ce siècle : « Quand on supprime les bornes, il n'y a plus de limites ! »

*

En vérité, plusieurs de ces filles et femmes de l'Etat d'Israël dépassent ce que j'ai vu, avec d'autres, de plus... émancipé en Amérique. D'où cette remarque d'un officier italien, mon fortuit compagnon de paquebot au Nouveau Monde : « Elles me font peur pour leur pays ! Sous prétexte de... modernité et de santé, elles perdent le sens de la pudeur... à tous les étages : « sono spudorate » !

Vous comprenez pourquoi la question : — Qu'en penseraient Esther et Rachel et autres vraies femmes de l'Israël de Dieu, qui préfiguraient Marie de Nazareth, Notre-Dame, mère du Christ, nobles femmes, belles et pudiques, sachant, comme la « femme forte » de l'Écriture, tisser le fin lin et envelopper leur beauté et leur vertu de seyantes robes ? Aux complices de l'enfant prodigue le triste honneur des réclames charnelles..!

*

Combien plus noble l'instinct de la vraie chrétienne aujourd'hui comme de la vraie fille d'Israël que la Bible loue vingt fois d'imiter la « femme forte », « mulier fortis », de se vêtir avec goût et l'été et l'hiver. (Prov. 31, 22).

C'était, bien des siècles plus tard, l'autre jour, sous le ciel de Palestine. le même noble instinct chez Miss Nesch, la photographe attirée de notre groupe, quand, voyant éclater sous le rayon du beau soleil d'Orient, un oiseau rare, aux ailes couleur turquoise et rose rouge, la gentille artiste s'écria, applaudie par tous et par toutes — (et ils auront plaisir à en trouver ici un écho) — : « Oh ! ces couleurs ! Oh ! que je voudrais m'en faire une robe ! »

IX

SON DERNIER VOL
AVANT SON ENVOL...

A deux repas je les vis, les cinq : quatre hommes et une jeune fille, comme leur sœur, à la même table, en cette grande salle à manger de « l'Hôtel de la Citadelle », secteur de la fameuse Tour Antonia de Jérusalem.

Ils avaient bonne façon et parlaient un si beau français ; ils répondirent avec tant de sympathie à mon salut en passant près de leur table, que, le deuxième jour, je leur dis tout de go :

— Vous venez de France....

— Si fait ! répondit le plus vivant du groupe, et... volons à Saïgon avec halte à Jérusalem...

— Et moi, chers amis — amis on le fut dès le premier regard — je viens de Suisse, avec ces compagnons et compagnes que vous voyez à ces tables voisines ; nous sommes venus et repartons en avion.

— En avion nous aussi, nous les quatre, et Mademoiselle !

*

Il précisa :

— Nous sommes une équipe d'un avion d'Air-France, en route pour Saïgon, venant d'Orly-Paris, et desservons régulièrement cette ligne.

Me présentant la Stewardess, il ajouta gentiment :

— Pour Mademoiselle, c'est le dernier voyage avant son mariage....

— Dernier vol avant l'envol, fis-je, souhaitant chance, bonheur, bénédiction au foyer que l'aimable et vaillante enfant de France allait fonder sur le sol de sa patrie...

C'est pour eux, certes, mais pour elle surtout, que la chevaleresque équipe d'aviateurs, capitaine, lieutenant, ingénieur, mécanicien, télégraphiste, fit escale à Jérusalem ! Pour elle, surtout, douce et forte compagne des routes aériennes, tant et tant de fois suspendue, comme eux et avec eux, sur les abîmes de l'espace, sur les ailes du grand oiseau d'acier..., assurant, eux, fidèles pilotes, force, science et prudence nécessaires aux navigations aériennes sur ces im-

menses parcours, alors qu'elle, la petite Française, en son seyant costume, apportait, en servant à bord les passagers de toutes nations en route vers l'Extrême-Orient, la grâce de l'âme de la jeune Française dont n'a pas à rougir Jeanne-la-Pucelle.

*

Maintenant qu'avec un Père Blanc de Lavigerie, ancien missionnaire chez les Noirs et depuis plusieurs années guide et cicerone chevronné de Jérusalem, la petite Stewardess, encadrée de ses frères, les pilotes, a vu tous ces Lieux-Saints, elle sent son âme — ça se voyait — pleine de la force et de la foi des Croisés du bon Roi Louis de France et de ses preux chevaliers... pour sa nouvelle vie.

*

Cette escale en Terre Sainte sur ces pierres consacrées par le passage de Dieu a donné à jamais à la lumineuse épouse et maman de demain les ailes de l'Idéal et de l'Espérance pour la traversée d'ici-bas dans l'aéronef du foyer. Et son heureux mari, le pilote, guidera l'esquif loin des laids chemins, sous l'azur de Dieu... avec, à bord, le sourire de celle qui, debout malgré tempêtes et « trous d'air », nourrira et soignera son petit monde à bord... et chantera la chanson des ailes !

*

Les fils et les filles de l'aviatrice aimeront les ailes, l'azur et le ciel !

C'est le vœu que j'envoie à celle qui, avec ses chevaleresques compagnons, faisait son dernier vol de Stewardess avant son envol d'épousée !



X

DANS CETTE FAMILLE ARABE...

— Tu loges loin d'ici, dis-je au jeune Arabe, après la messe qu'il venait de servir. Ce gentil petit gars aux yeux noirs, qui utilisait de son mieux les rudiments d'italien appris à l'école des Salésiens de Don Bosco en Palestine répondit aussitôt avec ferveur :

— Vous voulez venir chez nous...?

*

C'était aller au-devant de mon vœu. Je désirais vivement voir, à l'improviste, un intérieur d'Arabes chrétiens, de classe populaire, me refusant d'en croire l'opinion de certains qui mettent tous les Arabes sur le même pied en fait de négligence dans la tenue domestique.

— Oui, mon ami, j'aimerais aller dire bonjour à tes parents, mais c'est trop tôt (environ neuf heures) ; le ménage n'est pas prêt chez vous...

Mon petit Arabe protesta gentiment.

— Papa est à l'hôpital. Maman était déjà levée quand je suis parti, et Salim (son frère) aussi.

... Venez maintenant, autrement vous ne viendrez pas !

Il me tirait familièrement par la main, plaidant pour une visite sans retard...

*

Me voici bientôt, grim pant une de ces rues couvertes, « souks », telles que je les ai vues et décrites ailleurs, notamment à Tunis. Une fois de plus, je subis ces inénarrables odeurs qui montent des boutiques et des échopes d'où partent d'âcres relents de viandes assaillies par les mouches, de fromages mal gardés, d'huiles fortes et rances...

Soudain, dans un vieux mur, une étroite porte où mon petit Arabe m'entraîne après lui. Un escalier tourmenté, un autre encore, et nous voici comme sur une terrasse d'où l'œil domine tout un secteur de la Ville Sainte.

C'était le « chez nous » de l'enfant.

*

De la porte ouverte donnant entrée dans cet appartement, même plan et

même étage, voilà, éclairée par le magnifique soleil, la chambre de famille, la « Stube », disent nos Alémaniques, dans un état de parfaite propreté. Quelques jolis petits travaux au crochet sur une sorte de chaise-longue et autres détails révélaient d'emblée la présence d'une femme digne de l'éloge de la Bible à celle qui sait tenir sa maison.

Cette femme apparut : la maman de mon petit Arabe.

Entendant monter son gars et le croyant seul, elle lui cria, en sa langue, je ne sais quels mots gentils sur un ton tout maternel.

— « Quelle joie elle aura, la maman, me souffla l'enfant de cœur...!

*

Eh bien ! oui, ce fut une joie pour elle ! Une vraie joie, visible d'emblée sur ce noble et beau visage, de voir l'ami du petit enfant de cœur, dont il avait parlé, la veille déjà.

Il m'avait dit dans l'escalier : « Maman ne sait pas l'anglais comme Salim, ni l'italien comme moi, mais elle parle un peu le français... »

Ce fut le plus cordial dialogue : en français avec elle : en anglais avec Salim qui ne savait ni le français ni l'italien ; en français encore avec la sœur aînée, toute jeune maman ; en anglais derechef avec son mari... Langues diverses mais mêmes cœurs et même foi ! Comme la mère, ils parlèrent de Dieu et de Notre-Dame.

*

J'étais venu, curieux impénitent, informateur indiscret, voir si la maison des Arabes chrétiens était propre ! J'avais devant moi la vraie vision du propre : Maison propre, gens propres, vies propres, je vous le jure, on ne s'y trompe pas !

Comme j'allais m'éloigner, ému et ravi, la jeune maman revint portant sur les bras le plus beau poupon du monde, avec une paire d'yeux d'ébène comme vous n'en avez jamais vus et des cheveux comme si tous les anges s'étaient mis à le friser... et que je caressai et bénis.

— Et son père n'a pas de travail, ni moi non plus, comme beaucoup, à cette

heure, à Jérusalem, intervint Salim, le grand frère...

Alors, la jeune mère du bébé sourit douloureusement et dit :

— « On nous aide. Nous nous aidons en faisant ces petits sacs en papier pour les denrées des magasins ; mais c'est dérisoire ! Et puis il y a ce petit, le bon Dieu le sait bien.... »

★

En vérité, il y avait, dans cette simplicité, une sérénité qui n'était pas du fatalisme oriental mais le sublime de la Foi chrétienne.

Je félicitai mon enfant de cœur de m'avoir valu cette heure chez sa maman.

XI

EN ALLANT VOIR LE CANADIEN...

— Quand vous viendrez en Palestine, ne manquez pas tout au moins une visite, sinon un séjour, au Couvent des Franciscains du Saint-Sauveur de Jérusalem ; demandez tout simplement « le Canadien » ; j'y retourne ; je serai le plus heureux des hommes de vous recevoir...

Ainsi me disait, il y a bientôt 12 ans, sur un paquebot retour d'Amérique, un voyageur courtois, presque élégant, en veston le jour, mais en bure de Franciscain, tous les matins, au salon-chapelle où se disait la messe qu'il servait avec une ferveur séraphique. C'était Frère Raphael Queen, Canadien de langue anglaise, qui rentrait d'Amérique en Palestine, au Couvent du Saint-Sauveur de Jérusalem.

★

— Je voudrais voir... le Frère Canadien, ai-je dit, l'autre jour, au portier dudit Couvent, où je me rendais avec don Cologna, président central des « Congrégations d'hommes », le plus aimable des compagnons de route.

Deux minutes après, le... Canadien et le Suisse s'embrassaient comme deux bons vieux amis, heureux d'un revoir qui devint une heure exquise.

— Tout d'abord un petit rafraîchissement !

Et nous voilà dans le digne et vaste réfectoire de ce Couvent historique, un des plus grands du monde : vaste pièce, de bon goût, impressionnante par les portraits d'illustres Franciscains, (gardiens officiels des sanctuaires de Terre Sainte) et par les tableaux des martyrs : dix, quinze, je ne sais, tous héros de la foi, tués à des époques où la passion armait le bras des fils du Coran contre les fils de la Croix....

Voici le Frère Cellier, noble et serene tête d'enfant de Galice en Espagne, dans la force de son âge d'homme, qui nous restaure du bon pain du four de ce Couvent et du vin de ses vignes...

Voilà comment nous fûmes reçus dans ce doux royaume de la foi, de la piété, de la science — grand centre d'études bibliques des plus poussées — servi par la plus grande imprimerie chrétienne des Lieux-Saints, sous la compétente direction de Frère François, de Vespren, en Hongrie, qui me montre des machines dernier cri, y compris une intertype modèle, installée l'autre jour et me fait jalouser les imprimeurs du Poverello d'Assise !

★

Pour mettre un comble à notre émerveillement, après la visite de l'historique sanctuaire du Saint-Sauveur, des salles d'études, des locaux de travail, des fours et des cuisines (chaque jour, depuis deux ans, le couvent sert cinq cents bols-dîners aux Arabes qui ont fui la zone juive pendant la guerre non encore finie), voici que Frère Raphael nous conduit sur la terrasse, et c'est merveille encore ! Nous avons le plus enthousiasmant et émouvant coup d'œil sur presque tous les Lieux historiques de la Sainte Cité.

— Ah ! disais-je à don Cologna, mon heureux compagnon en ces séraphiques parages, comme il ferait bon voir tous nos Suisses — l'après-midi était libre — avec nous aujourd'hui, guidés par le Frère Raphael !

★

Comme nous étions redescendus et que nous longions l'impeccable couloir du couvent, passant devant les portes des interminables cellules, Frère

Raphael ralentit le pas devant l'une d'elles et nous dit, un peu mystérieux :

— Vous savez ? Saint Ignace a passé dans notre couvent ; voici la cellule où il logea quand, venu en Terre Sainte pour prêcher et menacé de mort par les Mahométans, il se sauva chez nous..!

De voir que le Jésuite avait eu besoin des Franciscains, mettait en liesse l'âme de Frère Raphael..., qui vous redira le... mot de la fin, tout fin, tout fin :

— « Bien sûr, on a souvent besoin d'un plus petit que soi... »

XII

« HIS BLESSING WOULD BE BETTER, IF »

Il ne parlait pas l'Anglais comme Churchill, mais se tirait d'affaire, ce musulman basané, coiffé de la « chechia », garçon d'hôtel en Palestine, véritable Hercule, mais agile comme la plus svelte des sommelières de chez nous !

— « His Blessing would be better if... » ! Ce qui se traduit : « Sa bénédiction vaudrait mieux si... »

*

Il dit cela au moment où il venait de servir un client, cheveux longs et longue robe noire de je ne sais quelle secte orientale, esquissant un geste de bénédiction avant son repas en ce bon restaurant...

Il faut croire que le personnel lui connaissait quelque tendance à l'avarice pour que le garçon ait pu dire à son ami la phrase que j'entendis et notai sur mon bloc-notes : « Sa bénédiction sur ses vivres — « food » — aurait plus de valeur s'il était prêt à partager un peu ses sous avec les autres... »

Je brûlais de savoir pourquoi le garçon d'hôtel osait chuchoter cela d'un client, auquel, du reste, il faisait les courbettes professionnelles, en usage en Orient plus encore que chez nous !

Je partis sans interroger, n'osant même pas révéler que j'avais entendu l'indiscret propos de mon colosse.

Mais lorsqu'au cours de ce voyage en ces régions arabes, quelqu'un me demanda si, à mon avis, ces travailleurs subissent là-bas quelque esprit de révolte sociale, je citai le cas et le mot du garçon : « His Blessing would be better... » : « sa bénédiction aurait plus de valeur... s'il savait un peu partager... »

Sans pouvoir ni vouloir trancher le cas concret, nous avons devisé sur le scandale social que peut provoquer dans l'âme du peuple celui qui invoque Dieu sans aimer et aider son prochain.

Si c'est vrai, dans toutes les Religions, à combien plus forte raison dans celle du Christ qui prêche l'amour des frères à l'égal de l'amour de Dieu et demande d'éviter le... scandale... de la contradiction entre la foi et la vie...

*

— Mais elle demande d'éviter tout autant, ai-je ajouté, ce qu'on appelle « le scandale pharisaïque ».

C'est le scandale hypocrite de certains censeurs qui interprètent mal même les joies les plus légitimes des autres, et, pharisiens, se vantent de n'être pas des... publicains pourris !

XIII

« HEUREUSEMENT NON ; HEUREUSEMENT OUI... »

Cette Arabe, de bonne culture occidentale, manifesta une vraie joie de voir arriver notre groupe suisse dans l'Hôtel où elle était employée....

Je sus bientôt que la guerre l'avait chassée de la zone israélienne dans la zone arabe de Jérusalem.

— Avec ma sœur, que voilà et des milliers d'autres qui ont dû tout quitter et tout perdre, fit-elle, montrant une jeune dame au comptoir.

— Vos enfants ont fui avec vous...

Elle m'arrêta :

— Je ne suis pas mariée, HEUREUSEMENT ! Qu'est-ce que je serais devenue, grand Dieu, avec des enfants, dans une telle épreuve et misère !

Elle répéta avec le même accent :

— « Heureusement ! Heureusement, que je n'ai pas d'enfant ! »

*

Elle avait évoqué sa sœur, jeune femme distinguée, parlant plusieurs langues avec un rare talent, courtoise, délicate, remarquée de tous pour son noble et fin visage, empreint de mélancolie, par l'épreuve qui a brisé sa vie.

Des correspondances à remettre au Bureau, dont elle assurait la permanence, furent pour moi l'occasion de l'interroger sur le sort dont m'avait parlé sa sœur !

Je sus bientôt son histoire.

Cette guerre lui prit un florissant commerce, une maison très riche et qui la rendrait très riche, demain, si la paix permettait le retour dans l'autre zone et dans les biens laissés là-bas.

*

Elle me dit, refoulant un immense chagrin :

— Après tout, ce n'est que perte matérielle, qui fait de moi une femme pauvre, une employée gagnant durement son pain. Mais ce qui est terrible, c'est que la guerre m'a tué mon mari et un enfant de dix ans....

Elle essuya à ses grands yeux profonds une larme... dont elle s'excusa par un sourire dolent, ajoutant tout de suite :

— Heureusement que j'ai eu des enfants et que le bon Dieu m'en a laissé un ! Il a maintenant dix ans, comme son frère à sa mort. Il va tantôt revenir de chez les Frères des Ecoles chrétiennes, pas loin d'ici ; je vous l'emmènerai, voulez-vous ?

Elle répéta, pleine de gratitude envers Dieu :

— Heureusement qu'il me reste !... C'est à cause de lui que j'ai le... courage de vivre et de travailler ainsi...

*

J'ai vu le petit gars, image de sa mère, intelligent, pieux, premier de sa classe, son petit Winston, à propos duquel un illustre client a écrit, le mois dernier, dans le « Livre de famille »,

sauvé par la mère dans sa fuite : « Que Dieu protège le petit Winston de Madame... comme son grand homonyme Winston Churchill ».

C'est un enfant exquis.

*

Voilà deux sœurs, dans une grande épreuve, les deux, mais d'un état d'âme si différent, dont l'une s'écrie : « Heureusement que je n'ai pas d'enfant ! », et dont l'autre s'écrie au contraire : « Heureusement que j'en ai un ! C'est lui qui me donne force, courage et espoir... »

Voilà tout le mystère de la maternité et de l'instinct maternel, vraie force de la femme, qui a fait d'elle, cent fois dans l'histoire, une héroïne et souvent une sainte...

*

Il me plaît de relever ce trait de mon « Carnet de Route », et de faire cette réflexion, au lendemain de la Fête des Mères de l'an de grâce 1951, où le petit Winston, j'en suis sûr, a embrassé plus tendrement que jamais sa maman...

Que ce billet leur apporte le salut du voyageur d'Helvétie au pays du Christ.

XIV

IL SE SIGNA...

... Avec le frère de Salim, dont j'ai parlé à propos de ma visite, à l'improviste, à un ménage arabe au vieux Jérusalem, je remontais une rue couverte, mal aérée et malodorante.

Plusieurs fois, un marchand de « souvenirs » m'assaillit :

— Achetez ! Achetez donc !

Impossible de briser les instances de ces vendeurs de chapelets, crucifix, anges, madones, saints, « cruchettes » d'eau du Jourdain.

*

Il me barrait la route, me retenait près de sa boutique, faisait appel à mon titre et honneur de chrétien pour me faire délier ma bourse...

— « Chrétien, l'es-tu toi-même pour vendre ces articles-là ? »

— « Si je le suis ? protesta-t-il : voyez... »

— « Heureusement ! Heureusement, que je n'ai pas d'enfant ! »

*

Elle avait évoqué sa sœur, jeune femme distinguée, parlant plusieurs langues avec un rare talent, courtoise, délicate, remarquée de tous pour son noble et fin visage, empreint de mélancolie, par l'épreuve qui a brisé sa vie.

Des correspondances à remettre au Bureau, dont elle assurait la permanence, furent pour moi l'occasion de l'interroger sur le sort dont m'avait parlé sa sœur !

Je sus bientôt son histoire.

Cette guerre lui prit un florissant commerce, une maison très riche et qui la rendrait très riche, demain, si la paix permettait le retour dans l'autre zone et dans les biens laissés là-bas.

*

Elle me dit, refoulant un immense chagrin :

— Après tout, ce n'est que perte matérielle, qui fait de moi une femme pauvre, une employée gagnant durement son pain. Mais ce qui est terrible, c'est que la guerre m'a tué mon mari et un enfant de dix ans....

Elle essuya à ses grands yeux profonds une larme... dont elle s'excusa par un sourire dolent, ajoutant tout de suite :

— Heureusement que j'ai eu des enfants et que le bon Dieu m'en a laissé un ! Il a maintenant dix ans, comme son frère à sa mort. Il va tantôt revenir de chez les Frères des Ecoles chrétiennes, pas loin d'ici ; je vous l'emmènerai, voulez-vous ?

Elle répéta, pleine de gratitude envers Dieu :

— Heureusement qu'il me reste !... C'est à cause de lui que j'ai le... courage de vivre et de travailler ainsi...

*

J'ai vu le petit gars, image de sa mère, intelligent, pieux, premier de sa classe, son petit Winston, à propos duquel un illustre client a écrit, le mois dernier, dans le « Livre de famille »,

sauvé par la mère dans sa fuite : « Que Dieu protège le petit Winston de Madame... comme son grand homonyme Winston Churchill ».

C'est un enfant exquis.

*

Voilà deux sœurs, dans une grande épreuve, les deux, mais d'un état d'âme si différent, dont l'une s'écrie : « Heureusement que je n'ai pas d'enfant ! », et dont l'autre s'écrie au contraire : « Heureusement que j'en ai un ! C'est lui qui me donne force, courage et espoir... »

Voilà tout le mystère de la maternité et de l'instinct maternel, vraie force de la femme, qui a fait d'elle, cent fois dans l'histoire, une héroïne et souvent une sainte...

*

Il me plaît de relever ce trait de mon « Carnet de Route », et de faire cette réflexion, au lendemain de la Fête des Mères de l'an de grâce 1951, où le petit Winston, j'en suis sûr, a embrassé plus tendrement que jamais sa maman...

Que ce billet leur apporte le salut du voyageur d'Helvétie au pays du Christ.

XIV

IL SE SIGNA...

... Avec le frère de Salim, dont j'ai parlé à propos de ma visite, à l'improviste, à un ménage arabe au vieux Jérusalem, je remontais une rue couverte, mal aérée et malodorante.

Plusieurs fois, un marchand de « souvenirs » m'assaillit :

— Achetez ! Achetez donc !

Impossible de briser les instances de ces vendeurs de chapelets, crucifix, anges, madones, saints, « cruchettes » d'eau du Jourdain.

*

Il me barrait la route, me retenait près de sa boutique, faisait appel à mon titre et honneur de chrétien pour me faire délier ma bourse...

— « Chrétien, l'es-tu toi-même pour vendre ces articles-là ? »

— « Si je le suis ? protesta-t-il : voyez... »

Il SE SIGNA lentement et dignement, me cita trois ou quatre noms de Pères franciscains ! Il avait fait ses Pâques. Pour peu il serait allé me chercher un... « billet de confession » ! Il avait, dès lors, le droit de m'offrir sa marchandise, comme il me croyait le... devoir de lui acheter quelque chose!...

*

Je lui achetai un petit rien, pour oser mieux lui dire ce que, depuis le premier jour, j'avais sur le cœur contre les assauts que ces gens vous livrent, dès que vous passez devant leur boutique : intolérable outrecuidance de certains vendeurs à vos trousseaux jusque dans les escaliers de votre hôtel, à vous faire sauter les nerfs...

J'ai dit à l'Arabe :

— C'est une affreuse habitude de molester les gens ! S'ils veulent acheter, ils savent bien quoi ! S'ils ne vous demandent rien, c'est qu'ils n'ont besoin de rien !

Le vendeur fit à mon jeune cicérone chrétien une confiance dont il me passa la traduction.

C'était bel et bien, en arabe, le texte de l'Evangile : « Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira... »

Et mon marchand souriant m'expliqua comme il put :

« Quand on ne vient pas à vous, il faut bien aller aux autres ; c'est dans l'Écriture ! »

*

Comment aurais-je résisté ? J'achetai à ce brave des chapelets en bois d'olivier...

Encouragé, il voulut me séduire par une caravane de jolis petits chameaux, en bois sculpté, liés ensemble tête à queue...

— En fait de chameaux, je suis servi, lui dis-je, depuis ma photo à dos de chameau, au désert de Tunisie. Un compagnon m'envoya cet instantané, ne portant que moi et la bête, avec ces seuls mots au bas :

« Où est le chameau ? »

Mon Arabe éclata de rire et fit, tout enthousiaste :

— Oh ! les Suisses sont des gens joyeux !

XV

« CE N'EST QUE BERNE... »

Ancien étudiant sur les bords du bleu Léman, il connaît la Suisse, ce Juif du Nouvel Etat d'Israël avec qui j'ai causé, fin avril 1951, dans un clair restaurant de Tel Aviv.

Il rêve d'un Etat d'Israël ressemblant à la Suisse qui offre, affirme-t-il, discipline des citoyens, sage exercice de la liberté civique, amour du travail, conscience professionnelle, sérieux des mœurs politiques, tolérance religieuse ; bref, toute une série de qualités dont il auréole la vieille Helvétie...

J'ai protesté contre les exagérations de sa sympathie.

*

Il m'énuméra un nombre impressionnant d'ennuis, contradictions, oppositions, inadaptations entre les classes et types de Juifs arrivés en Israël des contrées les plus diverses du monde, librement ou chassés. Il ne me réfuta pas lorsque que je lui fis part d'un bruit, noté dans mon voyage : plusieurs Juifs venus de pays, où ils avaient bien conservé et pratiqué leur foi, en Diaspora, éprouveraient une dure déception de ne pas voir dans le nouvel Etat l'image d'un Israël religieux, traditionaliste, « abrahamique », comme ils l'avaient rêvé en abondant en Palestine !

Il croit que « tout finira par s'arranger » et que « les justes mesures et tempéraments » seront trouvés pour que les Juifs modernes et les Juifs à l'ancienne obtiennent satisfaction sur une raisonnable moyenne de concessions réciproques.

— Il nous faudrait, pour cela, reprit-il, votre sagesse politique suisse et votre tolérance religieuse, la confiance de l'Etat dans le peuple et du peuple dans l'Etat.

Il parla de « ce cas unique » qui le charme : le soldat suisse pouvant avoir à domicile son fusil d'ordonnance !

Il expliquait cela à un de ses amis à la même table, et qui suit les extraits des grands journaux suisses dans les affaires et la politique,

*

Trop distraitemment, sans doute, car il intervint :

« Si j'en crois un article de ce printemps, il y a quand même un mouvement d'intolérance en Suisse... qui voudrait supprimer le christianisme de la Constitution... »

Un instant éberlué, je finis par établir qu'il s'agissait..., non d'un projet de neutralisation de la Constitution fédérale, mais du fameux projet de la Constitution scolaire cantonale bernoise....

— Non, non, protestai-je, ce n'est pas de la Suisse qu'il s'agit, mais seulement de Berne, et vous verrez, cela ne passera pas !...

Je fus tout heureux d'avoir eu l'occasion de dissiper, là-bas, cette grave et très grave confusion, qui prenait... BERNE pour la SUISSE et la Suisse pour Berne !..

*

Ce fut mon dernier « service de propagande » sur cette terre lointaine... Et c'est mon dernier « Franc-Propos » sur mon voyage en ces lieux.

XVI

UN BON POINT A CE JUIF...

Pas un Juif d'Orient comme j'en vis au pays d'Israël. Un juif américain, comme j'en vis au pays du dollar.

Tous ces Juifs ne valent pas ce Juif, mais le Juif Yarrut, de Nouvelle-Orléans, vaut mieux que le Chrétien du nom de Singleman, de la même cité.

Un papier me narre le geste du Juif et celui du Chrétien.

Les « Chevaliers de Colomb » — une armée de tantôt un million d'hommes, vrais Chevaliers du Christ — érigeaient, l'an dernier, à la croisée des routes de la dite cité un imposant et gracieux monument représentant une femme extraordinaire, l'incomparable héroïne de la charité, surtout parmi les immigrés aux Etats-Unis : Mère Cambrini, canonisée l'an dernier...

Voilà donc dans le marbre la vision poignante et émouvante de cette « Mère des pauvres » : voile sur la tête, mains

jointes, rosaire entre les doigts, dans une attitude de prière ! La voilà, à la croisée des routes, où passe le monde des affaires et des plaisirs, même les Juifs et les Chrétiens, Yarrut et Singleman...

*

Or, Singleman, le Chrétien, n'y tenant plus, a protesté :

— « Ce monument est un scandale ! Cette nonne, dans cette attitude et dans cet attirail, sur une place publique, est contraire à la Constitution des Etats Unis. C'est une MANOEUVRE INDIRECTE DE... PROPAGANDE RELIGIEUSE, contraire à la Constitution qui professe la séparation de l'Eglise et de l'Etat ! »

Au nom de la Constitution, aidé d'une poignée de sectaires, il demanda l'éloignement du monument Cambrini...

*

Le juge compétent était le Juif Yarrut.

— Je n'en ferai rien, répondit le fils d'Abraham au fils de Calvin. C'est avec cet habit, avec ce voile et par ce rosaire que Mère Cambrini a opéré les merveilles de sa charité envers tous ceux qui en avaient besoin, sans distinction de religions et de races. L'immense armée des bénéficiaires de son cœur ne la reconnaîtraient plus si vous lui donniez un habit laïque ainsi que vous le proposez comme solution intermédiaire. Le monument qui est là restera là !...

L'opinion publique ratifia avec ferveur le verdict.

Si quelqu'un fit un long nez, ce jour-là, ce ne fut pas le Juif...!

*

Moralité : Voilà bien le monde hypocrite de nos jours. « Ils » crient au « scandale de propagande religieuse » parce qu'une petite Sœur montre son voile et joint les mains dans un carrefour ou sur une place publique, et ils trouvent tout naturel de se faire, par la propagande la plus éhontée : image, film, peinture, illustration, caricature et ondes, les complices de Satan dans le plus habile complot de l'Enfer : « VAINCRE LE CHRISTIANISME PAR LA... POURRITURE... »

En ce domaine, les complices sont partout, chez les chrétiens et chez... les Juifs... Le nouvel Etat d'Israël n'est pas encore construit que déjà j'ai vu sur place des complices de cette décadence !

Mère Cambrini, qui n'eut jamais peur de la pauvreté, avait une horreur instinctive de la... pourriture...

XVII

JE ME SUIS REVU DES BABOUCHES AUX PIEDS...

Oui, ces babouches que les gardiens de mosquées vous obligent à mettre aux pieds, à moins d'aller pieds nus, toutes les fois que vous voulez franchir le seuil d'un temple du prophète !

— Vous exigez quand même trop, vous, Mahométans, ai-je dit à l'un de ces cerbères déchausseurs, à l'entrée d'une mosquée...

— C'est la Maison de Dieu, me répondit cet Arabe, avec gravité.

*

Un autre Arabe, qui a voyagé la Tunisie et l'Algérie et vu des fidèles dans les églises, m'a dit son étonnement... scandalisé de voir dans la maison de Dieu, l'allure vestimentaire de certaines femmes et l'attitude de certains hommes. Je lui ai bien donné un peu raison, tout en faisant remarquer que la Religion des Musulmans est beaucoup plus formaliste, alors que la chrétienne est plus spontanée, filiale et même familière avec Dieu — surtout en... Italie ! —

— « La mosquée est la Maison de Dieu », me répondit-il avec la même gravité que le premier...

Et il avait, lui aussi, l'air de dire que si les chrétiens croyaient, pour de bon, à la présence de Dieu dans leurs églises, ils y apporteraient plus de respect, de dignité et de recueillement intérieur, comme les Mahométans, que rien ne peut distraire de leur prière une fois qu'ils prient !

*

Mais je ne vous ai pas encore dit pourquoi je reparle de BABOUCHES, du respect ou irrespect dans la Maison de Dieu...

C'est que j'ai sous les yeux l'appel d'un éminent archevêque de France, ancien membre du barreau, prélat aux idées larges, mais inquiet précisément de la tenue de trop de Chrétiens dans nos églises ! C'est l'appel de Mgr Dubourg, aujourd'hui sur le siège archiepiscopal de Besançon...

« Il est de la mission de l'évêque de veiller non seulement à la régularité des offices religieux, mais aussi à leur dignité.

« Or, contribuent à cette dignité la tenue du prêtre et celle des fidèles, leur comportement à l'église, la manière dont ils prient, dont ils chantent... »

Et leur tenue vestimentaire... ?

« Certaines fantaisies qui peuvent être tolérées dans les rues ou dans les assemblées purement profanes ne doivent pas franchir le seuil de nos églises.

« L'église — ne l'oublions pas — est la Maison de Dieu... »

*

Et le Manifeste déclare que « si nous croyions à la présence de Notre-Seigneur dans nos églises », toute notre personne, cœur, corps et âme, en serait si saisie que personne n'aurait plus lieu de douter de notre foi...

C'est en lisant cet Appel que je me suis revu... les babouches aux pieds, invité au respect de la Mosquée, « Maison de Dieu » pour les Mahométans...

Dans bien des cas, les Fils du Coran en remontrent sur ce point aux Fils de l'Évangile !

C'est bien un peu humiliant quand même !

LEFRANC.

LES ILLUSTRATIONS

Le groupe des voyageurs devant leur avion	7
Un instantané de quelques pèlerins	10
Désert syro-judaïque	11
Carte géographique de Jérusalem à la Mer Morte	14
La route de Jéricho à Jérusalem	15
Jérusalem (vue d'ensemble)	17
Instantané pris à l'entrée du Saint-Sépulcre	20
Le Saint-Sépulcre	21
Projet de la future église du Saint-Sépulcre	22
La Porte dorée	23
Jérusalem (Porte de Jaffa et Tour de David)	25
Groupe des pèlerins... écoutant leur guide	29
Sur l'emplacement de la maison de Béthanie	30
La mosquée d'Omar	31
En route vers la Mosquée d'El Aksa	34
La « Via Crucis »	35
Bethléem (vue d'ensemble)	37
La Basilique de la Nativité à Bethléem	39
L'intérieur de la Basilique de la Nativité	40
La Piscine probatique	42
Hébron (vue d'ensemble)	45
Au Palais de Caïphe	48
Au pays des Samaritains et du Puits de Jacob	51
Des ruines de guerre à Jérusalem	54
Le Jourdain	59
Nazareth (vue d'ensemble)	63
Le Mont Thabor	65
Caná	67
La carte du Lac de Tibériade	68
Tibériade et son lac	69
Les pèlerins dans les blés	71
Au Grand Restaurant à Tel Aviv	76
Tel Aviv (vue d'ensemble)	77
Le Président Chaim Weizmann	79
Groupe de réfugiés juifs	81
Le Parthénon à Athènes	85
Le Vatican	86

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
PAR LES AIRS : DE SUISSE A LA CAPITALE DU ROI DE JORDANIE	7
Dès l'envol, des merveilles. — Dans le ciel de la Grèce illustre et pittoresque. — A Chypre.	
I. EN ZONE TRANSJORDANIENNE	11
Sur la Transjordanie du Roi.	
II. DANS LA ZONE ARABE DES LIEUX-SAINTS	13
A Jérico. — En passant près d'un camp de réfugiés arabes. — A la Mer Morte. — La route du Bon Samaritain. — Jérusalem. — Pourquoi la Ville Sainte en deux zones ? — La Grande visite : Le Saint-Sépulcre. — Les Fils de Saint François, les bons gardiens. — Le Mont des Oliviers. — Où fut enseigné le Pater. — Béthanie ! — La Mosquée d'Omar. — La Fontaine de Siloé. — « Via Crucis ». — A Bethléem. — Chez la Cousine Elisabeth. — Et « Sainte-Anne » de Jérusalem ? — En Samarie. — Hébron d'Abraham et de Mahomet. — A l'Institut Biblique. — A l'Ecce Homo. — Au Prétoire. — Théodore de Ratisbonne. — La visite au Patriarche latin de Jérusalem. — Heures trop rapides.	
III. EN ZONE ISRAELIENNE	53
Départ pour la zone israélienne. — Au Mont Sion. — Du Cénacle au Touring-Club. — Du pain azyme à un festin. — A Nazareth. La Maison de Marie et Joseph et... Lorette. — Au Thabor. — A Cana. — Tibériade et son lac. — Capharnaüm. — Le Carmel. — Tel Aviv. — Chez le P. Bonaventure au Couvent S. Pierre. de Jaffa. — Mon interview avec la Presse juive. — Tolérance ? — La Question de l'école ? — Et la Paysannerie ? — Le douloureux spectacle des immigrants. — Soldats d'abord ! — Les Mœurs ? — Largeur de vues. — Départ !	
IV. LE RETOUR EN SUISSE SOUS LE CIEL BLEU	85
A Athènes.	
V. CROQUIS FAMILIERS EN MARGE DU VOYAGE	87
Qui fera les « Francs-Propos » si je ne reviens pas ? — On est revenu... — La belle réponse de l'Arabe. — C'est un homme... ! — A l'enseigne du T. O. — Même porte et même cloche. — Frère Athanasius et son plat... — Qu'en penseraient bien Esther et Rachel ? — Son dernier vol avant son envol... — Dans cette famille arabe... — En allant voir le Canadien... — « His blessing would be better, if ». — « Heureusement non ; Heureusement oui... » — Il se signa... — « Ce n'est que Berne... » — Un bon point à ce Juif... — Je me suis revu des babouches aux pieds.	